





page no 28 zu ...

NEUES

FRANZÖSISCHES

SCHULBUCH

für

Anfänger und untere Schulclassen.

Nebst

einem vollständigen französisch-deutschen

Wortregister.

Zweyte verbesserte Auflage.

Halle,

in der Buchhandlung des Waisenhauses.

1798.



Zu den vielen Schulbüchern, welche die Verlagshandlung schon um die billigsten Preise geliefert hat, kommt itzt wieder ein neues. Es könnte von einer Seite überflüssig scheinen, da wir itzt auch an *französischen Lesebüchern* eher Ueberflufs als Mangel haben. Aber die beträchtliche Anzahl der Jünglinge, die in den hiesigen Schulen erzogen werden, und unter denen viele sehr sparsam leben müssen, erweckte doch den Wunsch, ein wohlfeileres, als die meisten bey den itzigen hohen Bücherpreisen sind, ihnen in die Hände zu geben. Es fehlte daran zwar nicht ganz auch in diesem Verlage. Indefs schien es doch, als ob manche ältere Sammlungen nicht mehr dem Geschmack der Zeit und dem jugendlichen Alter, das itzt weit mehr als vordem, an einen gewissen Jugendton gewöhnt ist, und wie bey deutscher, so noch vielmehr bey ausländischer Lectüre immer unterhalten seyn will, angemessen wären.

Der Herausgeber hofte diesen Zweck erreicht, und das Nützliche mit dem Angenehmen verbunden zu haben. Die Sammlung, welche hier für Anfänger aus den unteren Schulclassen erscheint, ist keine bloße Compilation, sondern viele Stücke sind ganz eigentlich den Bedürfnissen der Jugend, für die sie bestimmt sind, angepaßt. Er hat dabey einen Fehler zu vermeiden gesucht, den man in den meisten neueren Lesebüchern, vielleicht aus Furcht vor der Pedanterey einiger älteren, übersehen hat. Er hat mehr Worte und Redensarten aus dem gemeinen Leben und aus dem täglichen Umgang beygebracht, dadurch die ersten Versuche

des Convelationstons erleichtert werden können. Wissenschaftliche Aufsätze hat er vermieden, weil von der in ihnen herrschenden Sprache zunächst von dem Lehrling wenig Gebrauch gemacht werden kann. Das Wörterbuch ist so vollständig, daß der Anfänger, so lange er sich an dies Buch hält, keines andern bedarf. Hat er dies inne, so wird er schon sehr beträchtliche Fortschritte in der Sprache gemacht haben. Die Bedeutung ist immer so angegeben, wie sie in dem jedesmaligen Zusammenhange der hier aufgenommenen Stücke vorkam.

Für die mittleren und oberen Schulclassen wird bald ein profaisches und poetisches von gleicher Einrichtung erscheinen, und sich durch Güte der Auswahl, Reichhaltigkeit des Inhalts und Billigkeit des Preises zu empfehlen suchen. Ostermesse 1792.

Die zweyte Ausgabe dieses Schulbuchs ist im wesentlichen ganz unverändert geblieben, um die erste Ausgabe den Besitzern nicht unbrauchbar zu machen.

Allein sie ist aufs neue von einem gebohrnen Franzosen und feinen Kenner seiner Sprache, dem Herrn Abbé Masnier, Lehrer am hiesigen königlichen Pädagogium durchgesehen, in vielen Stellen so wohl, was die Rechtschreibung als die Eigenthümlichkeit des französischen Ausdrucks betrifft, verbessert, und auf diese Art noch schätzbarer für den Schulgebrauch geworden. Man war dies dem Publicum um so mehr schuldig, da das Buch schon in mehrere auswärtige Schulen eingeführt ist. Michaelismesse 1798.

W. A. H.

Kurze



Kurze Sätze und Redensarten.

1. Vom Französisch-Lernen.

La langue française. Apprendre la langue française. Apprenons la langue française. Il est fort utile d'apprendre la langue française. La langue française est à présent universelle. Il faut être diligent en apprenant une langue. Soyons diligens. Celui qui sera le plus diligent s'instruira le mieux. On apprend le français par la grammaire, par la lecture et par l'usage. Nous apporterons toujours la grammaire avec nous. Nous n'oublierons jamais notre livre. Nous commencerons bientôt à parler. Qui veut parler une langue doit apprendre beaucoup de mots. Apprenons donc diligemment des mots.

2. Nützliche Lebensregeln.

Les commencemens en toutes choses sont pénibles et difficiles. — L'assiduité surmonte toutes les difficultés. Apprens en jeunesse si tu veux être sage en vieillesse. Au besoin on connaît l'ami. Au royaume des aveugles les borgnes sont rois. Ayez un oeil de serpent et un coeur de colombe. Beaucoup fait qui fait parler, plus fait qui se tait. Bien vivre fait bien mourir. Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. Celui-là est riche qui méprise les richesses et qui se contente de ce qu'il a. Celui qui a un vrai ami, possède un trésor. Celui qui n'a

A point

point d'ami ne vit qu'à demi. Ce n'est pas vivre que de ne rien favoir. C'est être heureux que d'être content de sa fortune. C'est se rendre indigne de la reconnaissance que de reprocher un bienfait. C'est un grand mal que de ne pouvoir souffrir le mal. Ce qui conte un denier, est très cher, quand il n'est pas nécessaire. Ceux qui se piquent de tout favoir, sont ordinairement ignorans. Des alimens le sobre usage, nous fera vivre davantage. Dieu a donné les loix pour nous rendre heureux. Dites-vous à vous même auparavant ce que vous voulez dire aux autres. Dommage rend sage. Ecoute, vois, médites et te tais, tu vivras en paix. En faisant bien, ne crains rien.

3. Vom Wetter.

Quel tems fait-il aujourd'hui? Il fait beau tems. Il fait fort beau tems. Il fait mauvais tems. Il fait froid. Il fait bien froid. Il fait bien chaud. Il pleut. Il grêle. Il neige. Il tonne. Il fait des éclairs. Le vent est changé, nous aurons de la pluie. Le tems s'adoucit. Il fait du vent. Il fait un grand vent. Il gele. Il dégele. Il ne fait pas si froid aujourd'hui qu'hier. Il fait plus froid aujourd'hui qu'hier. Il fait encore bien froid. Il se fait hier très froid. Il se fait plus froid l'année passée. Voici un hiver bien froid. Nous n'avons point eu d'hiver. L'hiver est passé. Nous eûmes un rude hiver il y a deux ans. Vous souvient-il du grand hiver? Je n'ai jamais vu un hiver si froid. — Ah le beau jour! Allons nous promener! Il fait beau à la campagne et les jours sont longs. Le tems est fort doux. L'air est bien tempéré. Nous n'avons point de printems. Ah qu'il fait chaud! Il fait fort chaud aujourd'hui. Il fait une chaleur excessive. Je ne saurais endurer la chaleur. Je meurs de chaud. Nous avons un été bien chaud. L'air est

est rafraîchi. Je ne saurais rien faire durant la chaleur. La fraîcheur vient. Il fait une chaleur étouffante.

4. Von der Zeit.

Ayez la bonté de me dire quelle heure il est. Ne savez-vous pas quelle heure il est? Quelle heure est-il? Il est midi. Il est minuit. Voilà une heure et demie qui sonne. Il est trois heures et un quart. Il s'en va cinq heures. Il est bien six heures. Sept heures sonneront dans un moment. L'aiguille est sur huit heures. Il n'est pas loin de neuf heures. Il est dix heures moins un quart. Pardonnez-moi, il n'est pas encore neuf heures et demie. Ecoutez, voilà onze heures qui sonnent. Est-il déjà si tard? Il est encore bonne heure. Quelle heure est-ce qui sonne? Je ne le fais pas au juste. Il est huit heures moins quelques minutes. Est-ce que votre montre va juste? Je crois qu'oui, car je l'ai réglée ce matin sur le soleil. Votre montre retarde et la mienne avance. Votre montre ne va pas bien. Elle est dérangée. Il faut l'envoyer chez l'horloger.

5. Stellungen des Körpers.

Donnez-moi la main. La main droite, la main gauche. Asseyez-vous. Venez ici, près de moi. Couvrez-vous. Mettez votre chapeau. Retirez-vous. Fermez la porte. Ouvrez la fenêtre. Allez me chercher ce livre. Donnez-moi ce chapeau. Arrêtez-vous. Sortez. Entrez. Demeurez-là. Approchez-vous de moi. Ne bougez pas de là. Allez-vous-en. Reculez-vous un peu. Venez-ça. Attendez un peu. N'allez pas si vite. Ouvrez la porte. Fermez-la. Parlez haut. Parlez plus haut. Parlez bas. Parlez plus bas. Répondez-moi. Que ne répondez vous? Demeurez en repos. Ne faites pas de bruit. Approchez-vous du feu. Ne vous brûlez pas. Prenez garde de

vous brûler. Que ne vous dépêchez-vous? Que ne m'aidez-vous?

6. Die Glieder des menschlichen Körpers.

Je vois un homme qui a une tête, qui comprend: Les cheveux, le sommet, le devant et le derrière de la tête, les tempes, les oreilles; le visage qui comprend le front, les sourcils, les paupières, les yeux, le nez, les lèvres, la bouche, les joues, le menton.

Il a un tronc qui se divise en: Parties supérieures, qui comprennent le cou, la gorge, la nuque, les épaules, la poitrine, le dos et les côtés. Parties inférieures, l'estomac, le nombril, le bas-ventre, les parties naturelles, les reins, les hanches.

Des Membres: les bras au bout desquels sont: Les mains avec leurs doigts. Les jambes qui comprennent les cuisses, l'os de la jambe, le gras de la jambe. La cheville du pied, les pieds qui sont composés du talon, de la plante du pied et des orteils ou doigts du pied.

7. Lehrreiche Sprichwörter und Sittensprüche.

L'habitude est une seconde nature. Telle vie, telle fin. L'homme propose et Dieu dispose. Rome n'a pas été bâtie en un jour. L'arbre est connu par le fruit. Nul bien sans peine. Tout ce qui reluit n'est pas or. Qui trompe, se trompe. On ne plait pas tant par ce qu'on dit, que par ce qu'on fait; et l'on ne plait que lorsqu'on a un air gai, doux, bon. L'envie est une passion basse. L'espérance et la constance nous donnent tout en abondance. Hâte-toi lentement. La vraie noblesse consiste dans la vertu. La chasteté porte sa récompense avec soi. Tiens-toi loin du mal et fais le bien. Peu de fortune, peu de soin. Il ne faut pas bâtir des châ-

châteaux en l'air. Il ne faut pas vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait pris.

8. Von den Sinnen.

Les yeux, les oreilles, le nez, la bouche et les nerfs, qui sont répandus par tout notre corps, sont les organes qui communiquent et sont éprouver à notre ame cinq sensations différentes: la vue, l'ouïe, l'odorat, le gout et le tact ou le toucher; les opérations: voir, entendre, sentir, goûter, toucher.

L'homme *voit*; les couleurs principales sont: le blanc, le gris, le bleu, le jaune, le rouge, le brun, le noir. Il y a des objets brillans et transparens. Les lunettes sont mieux voir les objets éloignés, et les microscopes grossissent les petits. L'homme *entend*. Le son est fort ou faible, sourd ou éclatant, aigre ou doux, mesuré, grave ou aigu. Nous pouvons prononcer les mots des langues, et encore produire des sons d'une autre espèce: tels sont le murmure, le gémissement, les soupirs, le chant. La prononciation est forte, foible, nette, rauque, douce, rude, claire, confuse, précipitée, lente, mâle, efféminée. L'écho est le réfléchissement d'un son, qui frappe contre quelque corps. Le porte-voix augmente l'effet du son. L'homme *sent*. Les fleurs et la plupart des plantes ont une odeur agréable. L'homme *goûte* les corps doux ou aigres, âpres, amers, délicieux ou dégoûtans. L'homme *rouche* les objets, selon leur différente nature; durs, mous, brulans, chauds, tièdes, froids, unis, rudes, plats, convexes, piquans, coupans; et relativement à leur grosseur, ils sont lourds ou légers.

9. Vom Schreiben und Schreibmaterialien.

Apportez une plume, de l'encre et du papier. Taillez cette plume. Savez-vous tailler les plumes? Pas trop bien.

bien. Cette plume n'est pas bonne. Elle est trop grosse. Elle est trop fine. Essayez, s'il vous plait, celle-ci. Elle est meilleure, mais elle est un peu trop fendue. N'est-elle pas un peu trop dure? Non, elle est fort bonne à ma main. Vous avez la main un peu pesante. Vous appuyez un peu trop sur la plume. Cette encre est bien épaisse. Elle est bien pâle. Apportez-en d'autre. Ce papier boit. Où avez-vous acheté ce papier? Il n'est pas bon. Donnez-moi une feuille de papier fin. Ce papier est fort bon. En avez-vous encore beaucoup? Je n'en ai plus que cinq ou six mains. Achetez-en encore quelques rames. Faites apporter de la lumière. Allumez une bougie. Mouchez la chandelle. Où sont les mouchettes? Soufflez la chandelle. Eteignez cette bougie.

10. Vom Essen.

Il est tems de dîner. Laissez votre ouvrage. Avez-vous appétit? Oui, car je suis encore à jeun. Mettez-vous à table. Asseyez-vous. Mettez votre serviette devant vous. Où est votre couteau, votre fourchette et votre cuiller? Priez. Les viandes se refroidissent. Mangez de la soupe. Voulez-vous du veau ou du mouton? voulez-vous du gras ou du maigre? aimez-vous le gras? voulez-vous de cela? Aimez-vous la sauce? Mangez du pain avec votre viande. Avez-vous bu? Demandez à boire. Prenez du sel avec la pointe du couteau. Ne vous panchez pas sur votre assiette. Vous ne mangez ni ne buvez. Qu'avez-vous donc fait de votre appétit? Cela réveille l'appétit. En mangeant l'appétit vient. Coupez cela en long, par le milieu, en travers. Présentez de cela sur les assiettes. Coupez ce chapon.

Gesprä-

G e f p r ä c h e .

11. Gewöhnliche Bewillkommungen.

Bon jour, Monsieur. Votre serviteur, Monsieur.
 Je suis le vôtre. Comment vous portez-vous? A votre
 service. J'ai bien de la joie de vous voir. Je vous re-
 mercie très humblement. Comment se porte Mfr. votre
 pere? il se porte bien. Madame votre Mere? Elle ne se
 porte pas bien. Où sont-ils? A la campagne. En ville.
 A la maison. Il est parti. Elle est partie. Connaissiez-vous
 Mfr. N.? Je le connais bien. Je ne le connais pas. J'ai
 l'honneur de le connaître, je n'ai pas l'honneur de la con-
 naître. Connaissiez-vous Madame N.? Je la connais
 de vue. Quand avez-vous vu Mademoiselle N.? Je la
 vis hier. Il y a longtems. D'où venez-vous? Je viens
 de l'église. De la ville. De l'hôtel de ville. Du jardin.
 De la campagne. De la poste. Quelle nouvelle? Je
 n'en fais point. Où allez-vous? Je vais à la maison. Ici
 près, voir un ami. Faites mes complimens à vos chers
 parens. Je n'y manquerai pas, Adieu.

12. Vom Französischreden.

A. Parlez-vous français, Monsieur? B. Pas beau-
 coup, Monsieur: je ne fais que quelques mots. A. Réci-
 tez-les moi, s'il vous plaît. B. La tête, les cheveux, le
 visage, le front, le nez, les yeux, les joues, la bouche,
 les dents, la langue, les oreilles, les levres, le menton,
 le cou, les épaules, les bras, la main, les doigts, la
 peau, la jambe, le pied, les ongles. A. Est-ce tout ce
 que vous savez? B. Pardonnez-moi, Mfr. je fais encore
 nommer le soleil, le jour, la lune, la nuit, la ville,
 la maison, un boeuf, une brebis, un cochon, un chat,
 un chien, une souris, une vache, un lievre, un renard,

A 4. une

une abeille, une chenille. A. Combien y a-t-il que vous apprenez le français? B. Il n'y a pas longtemps, il y a un mois. A. Allez-vous tous les jours à l'école? B. Oui, Monsieur, j'y vais le lundi, le mardi, le mercredi, le jeudi, le vendredi et le samedi; mais le dimanche je reste à la maison. A. A quelle heure y allez-vous? B. A sept heures du matin. A. C'est une bonne heure. Prenez courage, vous apprendrez bien. B. Vous m'encouragez. A. On n'a rien sans peine, mais si vous vous appliquez vous apprendrez bien le français. B. Adieu, Monsieur, portez-vous bien.

13. Vom Schlafengehn.

A. Il est fort tard, il est temps de se coucher. B. Vous vous couchez de bonne heure. A. Je suis fort assoupi. Mon lit est-il fait? B. Oui, mais il est mal fait. A. Remuez-le un peu. Donnez-moi mon bonnet de nuit et aidez-moi à me déshabiller. B. Je vais mettre toutes vos hardes en ordre, afin de les retrouver demain. A. Éteignez la chandelle. B. Je l'éteindrai. A. Éveillez-moi demain de bon matin; il faut que je me lève à la pointe du jour. Avez-vous apporté le briquet? B. Oui, mais le fusil ne vaut rien. A. J'en ai un meilleur. Allez-vous en à votre chambre. B. Je vous souhaite un bon repos, Monsieur. A. Bonne nuit.

14. Vom Aufstehn.

A. Quoi! vous êtes encore au lit? B. Comment vous voyez. A. N'avez-vous point de honte? B. De quoi? A. D'être si paresseux. B. Vous aimez, je crois, à vous lever matin? A. Je suis le proverbe, qui dit: *L'Aurore est Amie des Muscs*. B. Vous faites fort bien. A. Levez-vous donc, je vous en prie. B. J'ai la tête encore bien pesante. A. Cela se passera quand vous serez debout. Allons,

Allons, allons, il est déjà tard. *B.* Quelle heure est-il?
A. Il est huit heures, huit heures et un quart, huit heures et demie, huit heures et trois quarts. *B.* Je vais me lever. *A.* Je vous croyois plus matineux. *B.* Ce n'est pas ma coutume de me lever si tard, mais je ne me suis couché qu'à une heure après minuit. *A.* Oseroit-on vous demander à quoi vous vous êtes occupé? *B.* A étudier.
A. Je ne m'étonne donc pas si vous ne vous êtes pas levé aujourd'hui de si bonne heure qu'à l'ordinaire.

15. Vom Spatzierengehn.

A. Voulez-vous que nous allions faire un tour de promenade? *B.* Très volontiers, Monsieur. Le beau tems qu'il fait nous y invite. *A.* Il est vrai, il fait fort beau; mais je crois qu'il fera bientôt mauvais tems. *B.* Pourquoi? *A.* Parceque le vent change. Mais de quel côté irons-nous? *B.* Où il vous plaira. *A.* Je serois bien aisé de voir la ville et ses dehors. *B.* La ville n'a rien d'extraordinaire, mais les dehors sont assez jolis. Comment trouvez-vous ce contraste de montagnes et de vallées? *A.* Cela est fort agréable, et mon plus grand déllice fera de me promener quelquefois dans ces charmans lieux.

16. Franz und sein Lehrer. Von den Kleidungsstücken.

F. Vous m'avez promis l'autre jour de me nommer les habits d'homme. *L.* Oui, mon cher François, mais fauras-tu aussi montrer au doigt ce que je nommerai? *F.* Eh, pourquoi pas? *L.* L'habit, la chemise fine, le jabot et les manchettes, la cravate, la culotte, les bottes, les fouliers et les pantouffes. *F.* Ah! Monsieur, le cordonnier a mes bottes, mais j'irai chercher mes pantouffes. *L.* Non, François, montre-moi les boucles. *F.* Voilà les boucles de jarretieres et les boucles de fouliers. *L.* Les
 A 5 bas

bas et les jarretières? Les boutons et les boutonnières? Les manches, les poches, les pattes, les paremens et les plis? Le gilet et la robe de chambre? F. Elle est sur mon lit, ainsi que mon bonnet de nuit. L. En hyver, qu'est-ce qu'il nous faut? F. Un manteau, ou une pelisse, ou un manchon. L. Prends ton chapeau, ta canne et tes gants. F. Vous irez vous promener et vous me menerez avec vous: Que j'en fais aise! L. Allons, mon cher François!

17. Der Vater und seine drey Söhne Gustav,
Philipp und Adolph. Von dem was im
Zimmer ist.

V. Où avez vous été, mes fils? G. Nous avons été chez notre maître français. P. Il nous a nommé beaucoup de choses en français. A. Nous savons déjà nommer en français tout ce qu'il a dans sa chambre. V. Je voudrais bien le savoir, je n'y ai pas encore été. G. Sa chambre a trois fenêtres, et son domestique a cassé aujourd'hui une vitre: c'était une fort belle vitre. A. Il n'a point de tapisserie, mais il a de beaux tableaux et une pendule, quatre tables de bois et une table de marbre. P. Le miroir est plus grand que moi et le lit a des rideaux de soie; sur la cheminée il y a de belles garnitures de plâtre. Savez-vous bien ce qu'il y a dans les tiroirs de la table noire? A. Oui, mon frere, je le fais; les clefs, les broffes, les mouchettes. Voilà tout ce que j'ai vu. V. Il faut donc s'asseoir sur le plancher? G. Je vous demande pardon, mon cher pere, il y a une douzaine de chaises, six tabourets et deux fauteuils. A. Et près de l'armoire est un escabeau avec un couffin pour le petit barbet.

18. Der

18. Der Oheim und seine Neffen, George,
Karl, Wilhelm und August. Das
Rathespiel.

N. Eh bon jour, mon cher Oncle; comment vous portez-vous? Je vous baise les mains. O. Bon jour, mes chers neveux; je me porte fort bien; vous aussi? mais, Guillaume, qu'as-tu? tu n'es pas si gai, que tes freres? W. J'ai mal aux dents. O. En ce cas tu ne te foucieras gueres de ce que j'ai dans ma poche. Devinez ce que c'est, j'en ferai présent à celui qui le devinera. Vous en avez déjà mangé souvent. A. Est-ce une pomme, une poire? une prune ou des cerises? O. Non, non, mon cher Auguste. W. Une noix, un abricot, une pêche, une figue, des noisettes? O. Non, Guillaume. K. Des raisins, des amandes, des groseilles, des framboises, des fraises, de mûres, des myrtilles? G. Non, mes freres, je le fais, ce sont des marrons ou un citron ou une orange. O. Non plus. G. Est-ce quelque fruit? O. Point du tout. K. De la canelle, des clous de girofle, du raifort, des oignons? O. Et donc, pourquoi pas de l'huile, du vinaigre, du lard et du beurre? A. Des pois verts, une carotte, des fèves, des lentilles, des choux, des raves ou des pommes de terre? O. Croyez-vous que j'aurai un jardin sur moi? A. Faut-il le faire cuire? G. Est-ce de farine? O. Oui, demandez l'un après l'autre. W. Du pain, un petit pâté, une tourte? G. Eh bien, c'est du pain d'épices. O. Non, George. K. Du vermicelle ou une omelette? O. Charles, une omelette dans ma poche, à quoi penses-tu? G. Mon cher Oncle, n'est-ce pas du gâteau? K. Un fromage? O. non, non; on le fait de lait et il sent aussi trop mauvais. A. Un craquelin? O. Voilà ton craquelin. A. Je vous remercie. Vive notre Oncle! Partageons, mes freres. W. Je te remercie, je n'ose pas en man-

manger. K. Pauvre Guillaume, si nous pouvions du moins partager ton mal de dents. W. Cela ne se peut pas, et j'aime mieux être malade tout seul.

19. Das Kupferftichspiel. (Le Jeu des Estampes).

Le Jeu des Estampes.

Une Classe d'Ecoliers et le Maître.

Alexandre. Oh! que le tems est pesant aujourd'hui! J'ai envie de dormir.

Henri. Et moi aussi: je voudrais que l'heure de la leçon fut passée. (Il bâille.)

François. Allons trouver le maître et demandons lui congé.

Frédéric. Oh! J'y vais avec toi.

François. Non, il faut que ce soit Alexandre.

Alexandre. Je n'en ferai rien. Je suis sûr que nous n'obtiendrons pas notre congé.

Franç. Mais si nous lui disons que la chaleur est insupportable.

Al. Hier il faisait tout aussi chaud, et nous n'avons point eu de congé.

Gustave. Oh! la chaleur est plus forte qu'hier. (Charles se précipite dans la chambre.) Courage, mes amis! bonne nouvelle! nous devons nous rendre dans le jardin, sous le berceau de verdure, c'est là que le Maître veut nous donner leçon aujourd'hui.

(Tous ensemble se lèvent et courent au jardin.)

Le Maître. Eh bien, n'êtes-vous pas plus agréable-ment ici que dans la Classe?

Tous ensemble! Mille fois mieux.

Le Maître. Je me suis pourvu d'un remède contre le sommeil. (Il tire des Estampes de sa poche.) Je vais vous dire ce que nous ferons. Vous voyez ces figures d'ani-

d'animaux. Nous n'en prendrons d'abord que de très-communs, et chacun racontera, ce qu'il fait de leur figure, de leur patrie, de leurs moeurs, de leur caractère, de leur utilité ou du mal qu'ils font. Alexandre, vous ferez le premier, commencez à décrire un de ces animaux.

Alex. Je prendrai le cheval. Voyez ce bel animal! Que sa forme est élégante! que son attitude est fiere. Et avec cela il est si laborieux, si fidele, si docile: il obéit au moindre signe de son cavalier. Avec quelle vitesse il court! quand il galoppe, il va comme le vent.

Le M. Quelquefois plus vite encore que le vent. Dans les courses de chevaux en Angleterre, un habile coureur fait en cinq minutes le chemin d'une heure, au lieu que le vent le plus impétueux emploie six minutes à parcourir le même espace.

Alex. Si l'espece des chevaux venait à manquer, nous serions bien à plaindre. Les paysans ne pourraient plus si facilement labourer la terre, les souverains n'auraient plus de cavalerie.

Alb. On ne pourrait plus voyager ni envoyer des lettres par la poste. Et pour bâtir des maisons, il faudrait toujours dix hommes pour faire l'ouvrage d'un seul cheval.

Edou. Dans ce cas-là je ne pourrais plus jouer du violon, mon archet est fait de crins de cheval.

Fred. Les chaïses et les Sopha deviendraient un peu durs. Les Dames et les grands Seigneurs croiraient être bien à plaindre de ne pouvoir plus aller en carosse.

Le M. En un mot: Vous voyez, mes chers enfans que le cheval est un être dont nous ne saurions presque nous passer dans notre Europe. Quand vous ferez grands, mes Amis, gardez-vous bien d'en user mal avec ce noble animal. Donnez lui autant de nourriture qu'il lui en faut, et n'exigez jamais, qu'il travaille au-delà de ses forces.

Nou-

N'oubliez pas cette maxime : que le Juste a même pitié des brutes. Pourfuivez, mes enfans, nommez un autre animal.

Henri. J'ai le Chat.

Le M. Aimez-vous les chats?

Henri. Beaucoup. J'en ai un à la maison qui est encore jeune, il est si gentil, si vif, si badin!

Le M. Défiez vous de ce badinage : d'un coup de patte il pourrait tout en jouant vous éborgner. Au reste, mes enfans, laissez les chats prendre des souris tant qu'ils voudront, c'est à quoi ils sont destinés, mais ne vous familiarisez point avec eux, et soyez sûrs alors qu'ils ne vous feront aucun mal.

Alb. Quelle différence entre le chat et mon agneau! Je joue aussi quelquefois avec lui, mais je n'ai pas peur qu'il m'en coûte un oeil.

Le M. Fort bien. Faites-nous à présent une petite description de la brebis. Quelles sont ses principales qualités?

Alb. L'innocence et la simplicité.

Ch. Sans oublier un peu de stupidité.

Le M. Oui, sans doute. Ce sont des animaux faibles, craintifs, stupides, qui périraient sans le secours de l'homme. Mais cette même stupidité est avantageuse pour l'homme, car si la brebis était rusée, ou qu'elle se mit en défense, comment viendrait-on à bout de la tondre?

Edou. Je ne fais, si je me trompe; mais il me semble avoir oui dire que le parchemin est fait de peau de monton.

Le M. Cela est vrai; et par cette raison l'on peut dire que l'utilité de la brebis s'étend jusqu'à l'art de la guerre, à la Musique et à toutes les sciences. Il ne faut pas non plus oublier quantité d'étoffes qui sont faites de laine, par exemple, la flanelle, la frise, la ratine, la calman-

calmande, le bouracan, la serge. Ces étoffes et cent autres sont faites de laine. Vous voyez, mes Amis, que la brebis toute stupide qu'elle parait, est un des présens les plus utiles qui ayent été faits à l'homme.

Tous. Oui, nous en sommes bien persuadés.

Le M. Passons à un autre animal.

Tous. L'éléphant, l'éléphant, je vous prie, racontez-nous en quelque-chose.

Edm. De quelle grandeur est l'éléphant et quelle est sa patrie?

Le M. Il naît en Afrique et en Asie. Ceux des Indes sont beaucoup plus grands et plus forts, ils ont, dit-on, jus'qu'à 14 ou 15 piéds de hauteur, et pèsent 4 à 5000 livres. Heureusement ils ne se nourrissent que de végétaux, car si les éléphants sauvages se nourrissaient de chair, ils ravageraient en peu de tems une contrée.

Edm. Un éléphant n'est gueres plus fort, qu'un cheval, n'est ce pas?

Le M. Si vous disiez fort comme six chevaux. Voyez là-bas cette muraille, l'éléphant la pourrait renverser. Seulement avec sa trompe il peut déraciner de jeunes arbres. Quelque fois, quand on l'a trop chargé, il ne fait qu'enfler son ventre, et à l'instant tous les liens qui entourent son corps, se rompent, et la charge tombe de dessus son dos.

Charles. Est-il vrai que l'éléphant n'oublie ni les injures ni les bienfaits qu'il reçoit.

Le M. On assure que non.

Alex. Je me rappelle un trait de vengeance de l'éléphant; et avec votre permission, mon cher Maître, je le raconterai.

Un tailleur Arabe travaillait assis devant sa porte, et avait des pommes sur une table qui était à côté de lui. Tous les jours à midi un certain nombre d'éléphants qui allaient

allaient à l'abreuvoir, passaient devant le tailleur. Un d'eux s'approcha de la table, et enleva quelques pommes avec sa trompe. Le jour suivant il en fit de même; mais le tailleur qui l'épiait lui piqua la trompe d'un coup d'aiguille, afin de lui faire perdre l'habitude de voler des pommes. L'éléphant poursuivit son chemin. Peu de tems après il repassa devant le tailleur, et l'inonda d'un torrent d'eau qu'il avait apportée dans sa trompe.

Gustave. On raconte des traits qui prouvent que l'éléphant est vindicatif, je voudrais qu'on nous citât aussi des exemples de sa reconnaissance.

Le M. L'éléphant aime beaucoup les liqueurs fortes. Un soldat avait coutume de porter de tems en tems à un de ces animaux une certaine quantité d'Arack, qui est une espece d'eau de vie bien forte. Un jour, ce soldat ayant fait une faute, fut poursuivi par la garde qui voulait le conduire en prison, il se réfugia sous l'éléphant qui le défendit si bien avec sa trompe, qu'on ne put jamais venir à bout de se saisir de lui.

Alex. Il est bien glorieux pour l'homme, d'avoir dompté un pareil animal.

Le M. A présent mes Amis, choisissez un autre animal.

Guillaume. J'ai le Hamster.

Le M. Il n'habite que les climats tempérés, il est fort commun en Allemagne, et l'on en trouve partout où il y a des champs de blé. Il se nourrit de seigle, d'orge, de froment, de pois, de lentilles, de fèves etc. qu'il cherche pendant l'été dans les champs, et qu'il va porter dans sa demeure.

Charles. Je connais un animal encore plus industrieux que le Hamster. C'est Edouard qui l'a.

Gustave. Ah le Castor! le Castor!

Le

Le M. Dans nos contrées ces animaux vivent solitaires, mais il faudrait se transporter en Amérique pour voir des édifices auxquels 2 à 300 castors ont travaillé. Un voyageur qui verrait un de ces édifices, ne balancerait point à croire qu'il est fait de mains d'homme. Je pourrais encore vous raconter beaucoup de choses de l'art merveilleux avec lequel ils bâtissent leurs demeures, mais ce sera pour une autre fois. L'heure est écoulée. Adieu, mes chers enfans.

Kurze Erzählungen.

20. König Theodebert.

L'évêque Didier rapportant une somme considérable, que Théodebert avait prêtée aux habitans de Verdun, ce Monarque refusa de la reprendre. *Nous sommes trop heureux*, lui dit-il, *vous, de m'avoir procuré l'occasion de faire du bien, & moi de ne l'avoir pas laissé échapper.*

21. Gelinde Rache.

Henri le Grand, Roi de France, se promenait un jour à pied, et était suivi du Duc de Mayenne, qui lui avait disputé la couronne. Ce Duc était fort gros et mauvais piéton. Le Roi prit plaisir à le lasser, en le faisant marcher fort longtems. La promenade étant finie: *Mon cousin*, lui dit le Roi, *volla la seule vengeance que je tirerai de vous.*

22. Der närrische Herr.

Henri IV, Roi de France, rencontra un jour dans les appartemens du Louvre un homme qui lui était inconnu, et dont l'extérieur n'annonçait rien de distingué. Il lui demanda à qui il appartenait? *F'appartiens à moi-même*, lui répondit cet homme d'un ton fier et peu respectueux. *Mon Ami*, lui répondit le Roi, *vous avez un sot maître.*

B

23. Der

23. Der Schwätzer.

Un babillard desirant apprendre la rhétorique sous Socrate, ce Philosophe lui demanda le double de ce qu'il prenait aux autres. Le babillard lui en demanda la raison, *c'est*, répondit Socrate, *qu'il faut que je vous apprenne à parler et à vous taire.*

24. Mütterlicher Verweis.

Il m'arriva un jour, nous raconte un sage Persan, par un emportement de jeune homme, de répondre à ma mere avec une fierté insultante. Elle en fut affligée, et elle alla s'asseoir dans un coin; et des larmes coulèrent de ses yeux. Je m'approchai d'elle et cette Mere sensible me dit: *Toi, qui tranches aujourd'hui du grand avec moi, ne te souvient-il pas combien je t'ai vu petit?*

25. Der beschämte Verläumder.

Un petit-Maitre voulant jeter un ridicule sur l'incapacité d'un jeune Seigneur, dit à Louis XIV qu'on feroit un gros livre de ce que ce Seigneur ne savait pas. Le Roi prenant un air sévère répondit à ce railleur: *En feroit un livre fort petit de ce que vous savez.*

26. Güte des Herzens.

En 1776, pendant le froid rigoureux du mois de Janvier, le Duc de la Rochefoucault allant à Versailles, et voyant ses deux laquais transis de froid, les fit mettre dans son carosse. On loua à la cour cet acte d'humanité. *J'ai été bien fâché*, répondit le Duc, *de n'y pouvoir faire entrer aussi le cocher et les chevaux.*

27. Ungewöhnliche Gelassenheit bey Beleidigungen.

Périclès, Athénien, grand capitaine et grand orateur souffrit un jour entier sans émotion, qu'un citoyen l'accablât

blât d'injures devant tout le monde, et quand le soir il se retira dans sa maison, ce téméraire l'y suivit et continua ses insolences. Lorsque Périclès fut à sa porte, il dit froidement à son valet: *Il est tard, allez reconduire ce citoyen chez lui.*

28. Das wohlthätige Kind.

Un mendiant voyant un jour l'enfant d'un pauvre journalier tenant à la main un morceau de pain, qu'il mangeait de bon appétit; j'ai grand faim, lui dit-il, mon cher enfant, donnez-moi seulement la moitié du plus petit morceau de pain, que vous tenez. L'enfant lui donna le plus gros morceau, il était bien-aise de voir le plaisir avec lequel le pauvre le mangeait. Celui-ci dit en s'en allant: Je mourais de faim, vous m'avez rassasié. Dieu vous bénisse, aimable enfant! Lorsque cet enfant fut grand tout lui réussit. Spuvent Dieu récompense les bonnes actions dès ce monde.

29. Weises Stillschweigen.

Un homme venait de railler, d'une manière fort déso- bligeante, le Tasse célèbre Poète d'Italie en sa présence, et le poète demeurait dans un silence, qui étonnait le railleur. Quelqu'un de la compagnie dit d'un ton assez haut pour être entendu, qu'il fallait être fou pour ne pas parler dans de semblables occasions. *Vous vous trompez*, répondit le Tasse, *car un fou ne saurait se taire.*

30. Der zärtliche Sohn.

Un Mandarin chinois avoit été condamné à mort, pour avoir prévariqué dans sa place. Son fils âgé de quinze ans alla se jeter aux pieds de l'Empereur, et offrit sa vie pour conserver celle de son pere. L'Empereur touché de la piété de ce garçon, lui accorda la grace de son pere, et voulut lui donner des marques personnelles d'hon-

neur. Il les refusa en disant qu'il ne voulait pas d'une distinction, qui lui rappellerait l'idée d'un pere coupable.

31. Der unbefechliche Richter.

Un grand Seigneur un jour envoya Thomas Morus, Chancelier d'Angleterre, deux flacons d'argent d'un prix considerable, pour se le rendre favorable dans un procès, dont il était le juge. Morus ne les eut pas plutôt vus, qu'il commanda à son sommelier de les remplir du meilleur vin de sa cave, et les renvoya à ce Seigneur, en disant à celui qui les avait apportés, qu'il dit à son Maître de sa part: Que tout le vin de sa cave était à son service. Ainsi il évita par cet ingénieux artifice un présent fait par intérêt, sans néanmoins offenser celui, qui le lui avait envoyé.

32. Das herzhafte Mädchen.

Les femmes passent pour être plus peureuses que les hommes; voici néanmoins un trait assez hardi d'une servante de Lille. Elle avait gagé, d'aller pendant la nuit, prendre une tête de mort dans le cimetière de sa Paroisse. Celui qui avait fait la gageure contre elle, s'était caché sous le charnier. Comme elle tenait une tête dans ses mains, il lui cria d'une voix sépulcrale: *Laisse-là, ma tête.* La servante la lui jeta en lui disant: *Tiens, la voilà,* et elle en prit une autre. Elle entendit une seconde fois le même commandement; mais s'apercevant que c'était la même voix qu'elle avait déjà entendue, elle emporta tranquillement la tête qu'elle tenait, et dit: *Va-t'en, va-t'en, tu n'en as pas deux.*

33. Der junge Reifende.

Le jeune *Beauval* ayant grand' envie de voyager, partit avec son précepteur. Mais à peine était il arrivé dans un nouvel endroit qu'il demandait déjà: *Où irons-nous à présent?*

*présent? Il ne prenait jamais le tems de voir ce qu'il y avait de remarquable, tant il lui tardait de voir de nouveaux pays. Son précepteur le pria de s'arrêter quelque tems dans chaque lieu, si non, qu'il ne tirerait d'autre profit de ses voyages, que d'avoir volé d'un endroit à un autre. Ce fut en vain: il ne put l'y engager. Mais qu'en arriva-t-il? Lorsque le jeune Beauval fut de retour, il n'avait retenu que les noms des lieux qu'il avait parcourus. Il reconnut alors sa folie et fut obligé de recommencer le même voyage, pour en tirer quelque utilité. Il en est ainsi de tous les jeunes gens qui ne font aucune attention aux instructions de leurs maîtres, mais qui au contraire veulent toujours aller plus loin, et ne s'intéressent qu'à ce qui fuit, de sorte qu'à la fin ils ne savent rien. *Quiconque veut étudier avec profit, doit aller lentement, être attentif à tout, et ne passer jamais à la fin d'un livre, avant d'en avoir bien compris le commencement.**

34. Ein Räthsel.

On se plaît quelque fois à proposer aux enfans différentes questions pour éprouver leur sagacité. En voici une, qui a donné lieu à cette façon de parler proverbiale : Sauver la chevre et le chou. Un homme a un petit bateau, dans lequel il doit passer sur l'autre côté de la rivière, un loup, un chou et une chevre, sans qu'il puisse prendre plus d'un de ces objets à la fois. On demande lequel des trois il transportera le premier, sans craindre que, durant l'un de ses passages, le loup ne mange la chevre, ou que la chevre ne mange le chou. Passera-t-il le loup le premier? Voilà le chou en proie à la chevre. Prendra-t-il le chou? Le loup aura dévoré la chevre avant qu'il ne revienne. Donnera-t-il la préférence à la chevre? Il tombe dans le même embarras pour le voyage suivant; et pendant qu'il viendra chercher ce qu'il aura gardé pour le

troisième, la chevre ou le chou seront croqués. Il y a néanmoins un moyen. Quel est-il? C'est de prendre la chevre seule au premier voyage, le chou demeure avec le loup qui n'y touche point. Au second il prend le chou et ramène la chevre, au lieu de laquelle il passe le loup, qui, étant transporté à l'autre bord auprès du chou, n'y fera aucun tort. Enfin, pour le dernier voyage, il revient prendre la chevre, qui étant demeurée seule, ne pouvait courir aucun risque.

35. Einfalt.

Un bon paysan, qui croyait que le prix de certaines choses consistait dans la grandeur, acheta chez un horloger une montre d'une grosseur énorme; et en apercevant une très petite à répétition, il mit aussitôt la main dessus en criant: Du moins vous me donnerez cette petite-là par dessus le marché.

36. Uneigennützigkeit.

Un pauvre homme, qui était portier à Milan chez un maître de pension, trouva un sac où il y avait deux cents écus. Celui, qui l'avait perdu, averti par une affiche publique, vint à la pension, et ayant donné de bonnes preuves, que le sac lui appartenait, le portier le lui rendit. Plein de joie et de reconnaissance il offrit à son bienfaiteur vingt écus, que celui-ci refusa absolument. Il se réduisit donc à dix, puis à cinq. Mais le trouvant toujours inexorable: *Je n'ai rien perdu*, dit-il d'un ton de colere, en jettant son sac à terre, *je n'ai rien perdu, si vous ne voulez rien recevoir*. Le portier reçut cinq écus qu'il donna aussitôt aux pauvres.

37. Macht der Gewohnheit.

Un artiste mécanicien, qui passait près d'un village, vit les paysans occupés à labourer. Il s'arrêta et

con-

contempla leur charrue, et voyant qu'elle était mal construite, il leur dit: *Mes bonnes gens, je vois vos peines avec compassion. Je vous enseignerai à faire une charrue d'une structure nouvelle, qui vous donnera beaucoup moins de peine à vous et à vos chevaux, et avec laquelle vous labourerez beaucoup mieux.* A peine eut-il achevé de parler, que tous les habitans du village prirent des pierres pour le lapider. *Quoi?* dirent-ils en l'accablant d'injures, *quoi, tu prétends être plus sage que nos Ancêtres, qui se sont tous servis de cette charrue? Nous savons labourer à notre manière, et il faudroit que nous apprissions à labourer à la tienne; ainsi quand même elle serait mille fois meilleure, elle ne nous conviendrait pas!* Raisonnaient-ils bien?

38. Aesop.

Un jour Esope allait dans une petite ville; il rencontra un voyageur qui le salua, et lui demanda: „En combien de tems pourai-je arriver dans ce bourg, que nous voyons là-bas?“ „Marche, lui répondit Esope.“ „Je fais bien, lui répliqua le voyageur qu'il faut que je marche pour y arriver; mais dis-moi en combien d'heures j'arriverai?“ „Marche, lui répète Esope.“ „Je vois bien, dit l'étranger en murmurant, que ce drôle est fou: Je ne lui demanderai plus rien;“ et en disant cela, il continue son chemin. „Hé, lui crie Esope, un mot! Dans deux heures tu arriveras.“ Le Voyageur s'arrête tout étonné, et lui demande comment il fait à présent, qu'il arrivera dans deux heures? „Eh, comment pouvais-je te le dire, avant d'avoir vu comment tu marchais?“

39. Heraclitus.

Turenne se promenant seul sur les boulevards de Paris, sans suite et sans aucune marque de distinction, passe près d'une compagnie d'artisans, qui s'amusaient à

jouer à la boule. Une contestation s'étant élevée entr' eux au sujet d'un coup, qui paraissait difficile à décider, ils appellèrent sans façon M. de Turenne, et le prièrent de juger le coup. Le Vicomte, qui s'amusa apparemment de cette méprise, n'eut garde de se faire connaître; il prit sa canne, mesura les distances, et jugea en faveur de l'un d'eux. Celui, qu'il avait condamné, se fâcha, lui dit même quelques injures. *Turenne* sans faire paraître la moindre émotion, et craignant de s'être trompé, se mit bonnement en devoir, de mesurer une seconde fois, lorsqu'il fut abordé par quelques Officiers, qui le cherchaient. Le terme de *Monsieur*, qu'ils lui adressèrent, ouvrit les yeux aux joueurs: l'artisan qui l'avait injurié, se jeta à ses genoux pour lui demander pardon. *Mon ami*, lui dit simplement M. de Turenne en le quittant, *vous avez eu tort de croire que je voulusse vous tromper.*

40. Ein merkwürdiger Traum.

Cicéron rapporte un songe assez singulier. Deux bons amis Arcadiens résolurent de faire un voyage à Mégare; où étant arrivés, l'un d'eux alla loger dans une auberge; l'autre alla loger chez un de ses anciens amis. Celui-ci songea la nuit, que son camarade implorait son secours, et le priait instamment de venir le défendre parceque son hôte attentait à sa vie. Sur cela il se reveilla en sursaut, sortit du lit et voulut se mettre en chemin, pour aller secourir son ami; mais ayant réfléchi que ce n'était qu'un songe, il se remit au lit et se rendormit. A peine eut-il les yeux fermés, qu'il lui sembla voir son ami mort, dont on avait chargé le corps sur un chariot de fumier, qu'on allait conduire hors de la ville. Aussitôt il se releva, et ayant dirigé ses pas vers la porte de la ville, il trouva le corps de son ami en l'état, qu'il l'avait vu en
songe.

songe. L'hôte, ayant été saisi, fut livré au Magistrat qui le condamna à mort.

41. Gassendi.-

L'illustre Gassendi annonça dès l'enfance, ce qu'il serait un jour. Il n'avait encore que sept ans, qu'on le trouvait souvent se levant la nuit, pour contempler les astres. Un soir il s'éleva une dispute sur le mouvement de la lune et celui des nuages, entre lui et ses camarades. Ceux-ci voulaient que les nuages fussent immobiles, et que la lune marchât; le jeune *Gassendi* soutenait au contraire que la lune n'avait point de mouvement sensible et que c'étaient les nuages qui se mouvaient avec tant de promptitude. Les raisons n'opérèrent rien sur l'esprit de ces enfans, qui croyaient devoir s'en rapporter plutôt à leurs yeux, qu'aux meilleures raisons, qu'on leur donnait. Il fallut donc les déromper par les yeux mêmes. Comment s'y prit-il? Il les conduisit sous un arbre, et leur fit observer que la lune paraissait entre les mêmes feuilles, tandis que les nuages se dérobaient à leur vue.

42. Montmorenci.

Le Duc de Montmorenci, fils du Connétable de France du même nom, s'entretenait dans une de ses promenades à la campagne de ce qui fait le bonheur de la vie. Un de ceux qui l'accompagnaient, soutenait avec raison, que l'homme dans les conditions les plus basses était souvent plus heureux que les Grands de la terre. *Voilà qui résoudra la question*, répondit le Duc en apercevant quatre cultivateurs, qui dinaient à l'ombre d'un buisson. Il marche à eux, et leur adressant la parole: *Mes amis*, leur dit-il, *êtes vous heureux?* Trois de ces payfans lui répondirent, que bornant leur félicité à quelques arpens de terre, qu'ils avaient reçus de leurs peres, ils ne désiraient

rien de plus. Le quatrieme avoua qu'il ne manquait à ses desirs que la possession d'un champ, qui avait appartenu à sa famille et qui était passé en des mains étrangères. *Mais, si tu l'avais*, continua le Duc, *serais-tu heureux?* Autant, Monseigneur, qu'on peut l'être en ce monde. *Combien vaut-il?* — Deux mille Francs. — *Qu'on les lui donne*, s'écria Montmorenci, *et qu'il soit dit que j'ai fait aujourd'hui un heureux.*

43. Bewillkommungsrede eines Irokese.

M. de N. d'un mérite rare, et estimé pour ses vertus et ses talens militaires, était petit, mal fait et d'une figure peu avantageuse. Ayant été nommé Gouverneur du Canada, les Iroquois lui envoyèrent des députés, pour renouveler leur alliance avec les Français. Arrivés à Québec ils furent introduits chez le Gouverneur. Le chef de l'Ambassade avait préparé un discours, dans lequel il employait tout ce que sa langue avait de plus riche et de plus pompeux, pour faire l'éloge de la force du corps, de la hauteur de la taille, et de la bonne mine du général, qualités que ces sauvages estiment de préférence. Surpris de voir toute autre chose, que ce qu'il avait imaginé, il sentit que sa harangue ne quadrerait point au personnage. Sans se déconcerter, il s'en tira par cette apostrophe, un peu agreste à la vérité, mais qui n'est pas sans énergie: *Il faut que tu ayes une grande ame*, lui dit-il, *puisque le grand Roi des Français t'envoie ici avec un si petit corps.*

44. Der dreiste Spitzbube.

Un marchand, étant au parterre de la comédie Italienne, sentit un mouvement à ses côtés, qui lui fit craindre, qu'on ne vint lui prendre sa tabatiere d'or; il chercha promptement à s'éclaircir de la vérité du fait, et connut qu'il

qu'il ne s'était pas trompé. La mauvaise mine de celui, qu'il aperçut près de lui, fit tomber ses soupçons directement sur le voleur. Aussitôt il le saisit par le bras, et lui dit à l'oreille, dans la crainte de troubler le spectacle : „Vous venez de m'escamoter ma tabatiere d'or, rendez-la-moi, sinon je vous ferai arrêter par la garde.“ — Si vous faites du bruit, vous me perdez, répond le voleur en tremblant. Il est vrai que je vous ai pris votre tabatiere; mais faites-moi le plaisir de la reprendre vous-même dans ma poche, afin que les personnes qui nous entourent, ne s'aperçoivent de rien. — Le marchand se prêta bonnement au desir du filou. Mais à peine se fut-il mis en devoir de le contenter, que celui-ci cria de toutes ses forces: Au voleur! On crut aisément, qu'il avait raison en voyant que la main du marchand s'était en effet introduite dans la poche de son voisin. La garde arriva sur le champ, se saisit du marchand très confus de sa simplicité. Ce que l'aventure eut de plus désagréable pour lui, c'est que pendant qu'il protestait de son innocence et découvrait toute la fourberie, le filou avec la tabatiere se glissa dans la foule; mais quelques jours après il fut pris, et puni de son effronterie.

45. Schreckliche Folgen der Habsucht.

Un pauvre aubergiste de Canne en Provence n'avait pas eu depuis quinze ans, des nouvelles d'un de ses fils, qui était allé chercher fortune en Amérique, où il avait amassé de grandes richesses. Se rappelant l'indigence de ses parens, il revint en France avec le seul dessein de leur apporter du secours. Arrivé à Canne, l'Américain débarque à l'auberge de son père; mais comme il était déjà bien avant dans la nuit, et qu'il avait une grande envie de se coucher, il remet au lendemain le plaisir de se faire connaître. Il avait

avait apporté avec lui une cassette, qui contenait deux mille louis d'or, et dont le poids annonçait assez la valeur. Cette malheureuse cassette excita la cupidité du pere et de la mere de l'inconnu, auquel elle appartenait. Ils se concertent, pour chercher à se l'approprier. Vers le milieu de la nuit, ils entrent dans la chambre de leur fils, à qui la fatigue du voyage avait procuré un profond sommeil, l'égorge et s'emparent du trésor, qu'il leur avait destiné. Les porte-feuilles, qu'ils trouvèrent en le fouillant, leur apprirent qu'ils venaient d'égorger leur propre fils. Tout au désespoir ils racontèrent à tout le monde leur abominable action. Le Juge en ayant été informé, les fit d'abord mettre en prison, où le pere se pendit le même jour qu'il fut arrêté, et peu de tems après la mere y mourut en enragée.

⁴⁶
46. Könntest du desgleichen thun?

Trois fils de parens riches avoient épargné trois cents écus de l'argent de leurs menus plaisirs. Ils formèrent le dessein d'employer cette somme, à faire ensemble un voyage et ils en obtinrent la permission de leurs parens. Ils partent, se réjouissant d'avance du plaisir, de voir de si beaux pays et des choses si remarquables. Mais à peine ont-ils fait deux lieues, qu'ils apperçoivent de loin un grand feu. Ils se hâtent d'y arriver et trouvent les malheureux habitans du village occupés à éteindre l'incendie, qui avoit déjà consumé quelques unes de leurs maisons. Ces trois jeunes gens pensèrent trop noblement, pour rester simples spectateurs. Ils aident autant qu'ils peuvent et enfin le feu est éteint. On les remercie des peines qu'ils se sont données; mais se regardant en silence, et devinant la pensée l'un de l'autre, ils vont chez le curé, auquel ils remettent les trois cents écus, qu'ils avoient destinés
pour

pour leur voyage. Employez ceci, lui disent-ils, au soulagement de ces gens que le feu a ruinés. Nous avons atteint le but de notre voyage, et nous pouvons dès à présent retourner chez nous. Notre dessein était d'employer cette somme à notre plaisir; c'est ce que nous venons de faire. En disant cela ils quittent l'ecclésiastique attendri, retournent chez eux, et emportent avec eux les bénédictions des payfans, dont ils avaient si bien mérité la reconnaissance, et celle de tous ceux qui apprèrent leur belle action.

47. Türkische Gerechtigkeit.

Un marchand Turc avait perdu dans la rue, sa bourse qui contenait cent piéces d'or. Il s'adresse au crieur public, et lui ordonne de déclarer qu'il donnera la moitié de la somme à celui, qui l'aura trouvée. Elle était tombée entre les mains d'un matelot, qui aime mieux faire un gain légitime, que de se rendre coupable d'un vol. Il va donc avertir le crieur qu'il a trouvé la bourse, et offre de la rendre en recevant la moitié de l'argent. Le marchand parut aussitôt; mais charmé de retrouver son argent, il aurait bien voulu se dégager de sa promesse. Il eut recours au mensonge et prétendit qu'avec les deux cents piéces d'or il y avait dans la bourse une émeraude précieuse, qu'il demanda aussitôt au matelot. Celui-ci prit le Ciel et le Prophete à témoin, qu'il n'avait point trouvé d'émeraude. Cependant il fut conduit devant le Cadi et accusé de vol. Soit injustice ou négligence, le Juge déchargea le matelot du crime de vol; mais lui reprochant d'avoir perdu par sa faute un bijou précieux, il le força de rendre les deux cents piéces d'or au marchand sans en tirer de récompense. Une sentence si dure ruina tout à la fois l'espérance et l'honneur du pauvre matelot. Il

porta

porta sa plainte au Visir. Toutes les parties furent assignées devant lui. Après avoir entendu le marchand, il demanda au crieur ce qu'il avait reçu ordre de publier? Celui-ci déclara ingénument, qu'on ne lui avait parlé que de deux cents pièces d'or. Alors le Visir porta cette sentence: Puisque le marchand a perdu une émeraude, il est manifeste que la bourse et l'or, que le matelot a trouvés, ne sont point ce que le marchand a perdu; c'est un autre qui a fait cette perte. Que le marchand continue donc de faire crier son or et son émeraude, jusqu'à ce qu'ils lui soient rapportés par quelque personne, qui ait la crainte de Dieu. A l'égard du matelot il gardera pendant quarante jours l'or, qu'il a trouvé; et si celui, qui l'a perdu ne se présente point dans cet espace, il en jouira légitimement comme d'un bien, qui lui est dû."

48. Die belohnte Erkenntlichkeit.

Louis XIV. qui avait déjà fait bombarder Alger, chargea le Marquis du Quesne de la bombarder une seconde fois, pour la punir de ses infidélités et de son insolence. Le désespoir où étoient ces Corsaires de ne pouvoir éloigner de leurs côtes la flotte, qui les abîmait, les porta à attacher à la bouche de leurs canons des esclaves français, dont les membres furent portés jusque sur les vaisseaux. Un Capitaine Algérien qui avait été pris dans ses courses et très bien traité par les Français, tout le tems qu'il avait été leur prisonnier, reconnut un jour parmi ceux, qui allaient subir le sort affreux, que la rage avait inventé, un Officier, nommé *Choiseul*, dont il avait éprouvé les attentions les plus marquées; à l'instant il pria, il sollicita, il pressa avec instance, pour obtenir la conservation de cet homme généreux. Tout fut inutile. Alors voyant, qu'on allait mettre le feu au canon, où *Choiseul*

seul était attaché, il se jeta sur lui à corps perdu, l'embrassa étroitement et adressant la parole au canonier, il lui dit: *Tire, puisque je ne puis sauver mon bienfaiteur, j'aurai au moins la consolation de mourir avec lui.* Le Dey, sous les yeux duquel la scène se passait, en fut si frappé, tout barbare qu'il était, qu'il accorda avec le plus grand empressement ce qu'il avait refusé avec tant de férocité.

49. Der edelmüthige Bauer.

Il y avait près du Cap de Bonne-Espérance un vaisseau à l'ancre, prêt à faire voile pour Batavia. Il attendait le bon vent; mais tout à coup il s'éleva une tempête terrible, qui dura deux jours et deux nuits avec tant de violence, qu'elle brisa les mats, déchira les voiles, rompit les cables des ancres, enleva le vaisseau au milieu des airs, et le précipita plusieurs fois dans le plus profond abyme de la mer. Enfin le vaisseau s'arrêta sur un banc de sable, où il fut brisé par les vagues, qui en détachèrent les parties l'une après l'autre. Les habitans d'un village peu éloigné de la côte, voyaient ce pauvre vaisseau dont ils auraient bien voulu sauver l'équipage, mais ils n'avaient point de barque. Il y avait parmi eux un vieux paysan de soixante dix ans, nommé *Woltemade*. Sans rien dire, il court à sa cabane, se jette sur son cheval, retourne vers la côte, et crie partout où il passe: *Hommes, sauvons des hommes!* En disant cela il se précipite avec son cheval dans la mer en fureur, nage à travers les vagues, l'espace de trois cents pas jusqu'au vaisseau, et crie aux infortunés de prendre courage. *Que deux de vous se jettent dans la mer, et se tiennent à la queue de mon cheval. Le bon Dieu nous aidera à passer, ensuite je reviendrai chercher les autres!* Deux de ces malheureux se pendent avec précipitation à la queue du cheval, et le vieillard nage avec eux. A peine les a-t-il

con-

conduits heureusement jusqu'au rivage, qu'il se jette de nouveau dans la mer, prend encore deux personnes du vaisseau, les amène de la même manière, et retourne à différentes reprises et en sauve quatorze. Ces pauvres gens l'adorent, pour ainsi dire; ses parens, ses amis le conjurent les larmes aux yeux, de ne plus s'exposer au danger; mais rien ne l'arrête. Woltemade ne voit ni n'entend que les infortunés, qui ont encore besoin de son secours; il retourne à la nage vers le vaisseau, et en fait sortir deux de ceux qui y étaient encore. Malheureusement un troisième se précipite dans l'eau contre sa défense, saisit en tombant la bride du cheval déjà affaibli, entraîne la pauvre bête au fond de la mer, et se noie avec ses deux compagnons, et le généreux *Woltemade*.

50. Die vier Jahreszeiten.

Ah! si l'hyver pouvait durer toujours! disait François au retour d'une course de traîneau, en s'amusant dans le jardin à former des hommes de neige.

Son pere l'entendit et lui dit: *mon fils, tu me ferais plaisir d'écrire ce souhait sur mes tablettes.* François l'écrivit d'une main tremblante de froid. L'hyver s'écoula et le printems survint. François se promenait avec son pere dans un jardin où fleurissaient des hiacintes, des oreilles d'ours et des narcisses. Il était transporté de joie, en respirant leur parfum et en admirant leur fraîcheur et leur éclat. *Ce sont les productions du printems,* lui dit son pere. *Elles sont brillantes, mais d'une bien courte durée.* *Ah!* répondit François, *si c'était toujours le printems!* — *Voudrais-tu bien écrire ce souhait sur mes tablettes?* François l'écrivit en tressaillant de joye.

Le printems fut bientôt remplacé par l'été. François, dans un beau jour, alla se promener avec ses
parens

parens et quelques compagnons de son âge dans un village voisin.

Ils trouvèrent sur la route tantôt des blés encore verts, qu'un vent léger feçoit ondoyer, tantôt des prairies émaillées de mille fleurs. Ils virent de tous côtés bondir de jeunes agneaux, des poulains pleins de feu faire mille gambades autour de leurs meres. Ils mangèrent des cerises, des fraises et d'autres fruits de la saison, et ils passèrent la journée entiere à s'ébattre dans les champs.

N'est-il pas vrai, François, lui dit son père, en s'en retournant à la ville, que l'été a aussi ses plaisirs? Oh! répondit-il, je voudrais qu'il durât toute l'année! et à la priere de son pere il écrivit encore le souhait sur ses tablettes.

Enfin l'automne arriva. Toute la famille alla passer un jour en vendanges. Il ne faisait pas tout-à-fait si chaud qu'en été; l'air était doux et le Ciel serein, les ceps de vigne étaient chargés de grappes noires ou d'un jaune d'or; les branches des arbres se courbaient sous le poid des plus beaux fruit.

Ce fut un jour de fête pour François, qui n'aimait rien tant que les raisins, les melons et les figes. Il avait encore le plaisir de les cueillir lui-même.

Ce beau tems, lui dit son pere, va bientôt passer; l'hiver s'achemine à grands pas vers nous, pour chasser l'automne. Ah! répondit François, je voudrais bien, qu'il restât en chemin, et que l'automne ne nous quittât jamais.

En serais-tu bien content, François?

Oh! très-content, mon Papa, je vous en réponds. Mais, répartit son pere, en tirant ses tablettes de sa poche, regarde un peu, ce qui est écrit ici. Lis tout haut.

„Ah! si l'hiver pouvait durer toujours! Voyons à présent quelques feuilles plus loin.

„Si c'était toujours le printems!

Et sur ce feuillet-ci que trouverons-nous ?

„Je voudrais que l'été durât toute l'année ! Reconnaiss-tu la main qui a écrit tout cela ?

C'est la mienne.

Et que viens-tu de souhaiter à l'instant même ? Que l'hiver s'arrêtât en chemin et que l'automne ne nous quittât jamais.

Voilà qui est assez singulier. En hiver, tu souhaitais que ce fût toujours l'hiver ; au printemps que ce fût toujours le printemps, en été que ce fût toujours l'été ; et tu souhaites aujourd'hui en automne, que ce fût toujours l'automne. Songes-tu bien à ce qui résulte de cela ?

Que toutes les saisons de l'année sont bonnes ! Oui, mon fils, elles sont toutes fécondes en richesses et en plaisirs, et Dieu s'entend bien mieux que nous à gouverner la nature. S'il n'avait tenu qu'à toi l'hiver dernier, nous n'aurions eu ni printemps, ni été, ni automne. Tu aurais couvert la terre d'une neige éternelle, et tu n'aurais jamais eu d'autre plaisir que de courir sur des traîneaux et de faire des hommes de neige. De combien d'autres plaisirs n'aurais-tu pas été privé par cet arrangement !

Nous sommes heureux de ce qu'il n'est pas en notre pouvoir de régler le cours de la nature. Tout serait perdu pour notre bonheur, si nos vœux téméraires étaient exaucés.

51. Anecdote von Heinrich IV.

Quelques jours avant la bataille d'Ivry, Henri IV. arriva un soir incognito à Alençon avec peu de suite, et descendit chez un Officier qui lui était fort attaché. Cet Officier était absent ; et sa femme, qui ne connaissait point le Roi, le reçut comme un des principaux Chefs de l'Armée, c'est à dire de son mieux, et avec d'autant plus de raison qu'il se disait ami de son mari. Cependant vers le soir, le Roi croyant appercevoir quelques marques d'inqui-

quiétude sur le visage de son hôtesse, qu'est-ce donc, lui dit-il, Madame! Vous causerais-je ici quelque embarras? A mesure que la nuit vient, je vous trouve moins gaie! Parlez-moi librement, et soyez sûre que mon intention n'est pas de vous gêner en rien.

Monsieur, lui répondit la Dame, je vous avouerai franchement l'espece d'embarras où je me trouve. C'est aujourd'hui Jeudi; pour peu que vous connaissiez la province, vous ne ferez point étonné de la peine où je suis pour pouvoir vous donner à souper aussi bien que je voudrais. J'ai vainement fait parcourir la ville entière, il ne s'y trouve exactement rien, et vous m'en voyez au désespoir!

Un de mes voisins seulement dit avoir une dinde grasse, et qu'il me la céderait volontiers pourvu qu'il vienne en manger sa part. Cette condition me paraît d'autant plus dure, que cet homme n'est qu'un artisan, que je n'oserais admettre à votre table, et qui pourtant tient si fort à sa dinde, que quelques offres que je fasse, il ne me la lâchera qu'à ce prix. Telle est, au vrai, le sujet de mon inquiétude. — Cet homme, dit le Roi, me paraît un bon compagnon. — — Oui, Monsieur, c'est le plaisant du quartier, honnête homme d'ailleurs, bon Français, très zélé royaliste et assez bien dans ses affaires. — —

Oh! Madame! qu'il vienne. Je me sens beaucoup d'appétit; et dût-il un peu nous ennuyer, il vaut encore mieux souper avec lui que de ne point souper du tout. Le bourgeois averti arriva chargé de sa dinde; et pendant qu'elle rôtiissait, il tint les propos les plus naïfs, les plus gais; raconta les histoires scandaleuses de la ville, assaisonna ses récits de saillies aussi vives que plaisantes, enfin amusa le Roi, de sorte que ce Prince, quoique mourant

rant de faim, attendit le souper fans impatience. La gaité de cet homme se foutint, augmenta même tant que dura le repas. Le bon Roi riait de tout son coeur; et plus il paraissait s'amuser, plus le joyeux convive était à son aise et redoublait de bonne humeur.

Au moment où le Roi quitta la table, l'honnête Bourgeois tomba tout à coup à ses pieds: Seigneur, s'écria-t-il, pardon! ce jour est certainement pour moi le plus beau de ma vie. J'avais vu passer Votre Majesté, lorsqu'elle est arrivée ici, j'étais assez heureux pour la connaître, je n'en ai rien dit, pas même à Madame, lorsque j'ai vu qu'elle ne connaissait point notre grand Roi. Pardon, Sire! encore un coup Pardon! Je voulais vous amuser quelques instans; j'aurais sans doute eu tort d'empêcher Votre Majesté de jouir de la surprise de ma voisine.

La Dame, en ce moment, était également aux pieds du Roi, qui les fit relever avec cette bonté qui fit toujours le fond de son caractère. Non, Sire, s'écria le Bourgeois, en s'obstinant à rester à genoux, non Sire! je resterai comme je suis jusqu'à ce que Votre Majesté ait daigné m'entendre encore un instant. — Eh bien, parle donc, lui dit le Monarque vraiment enchanté de cette scène. — Sire, lui dit cet homme, d'un air et d'un ton également grave, la gloire de mon Roi m'est chère; et je ne puis penser qu'avec douleur combien elle ferait ternie d'avoir souffert à sa table un homme tel que moi. Et je ne vois qu'un seul moyen de prévenir un tel malheur.

Quel est-il? répliqua Henri. — De m'accorder des lettres de noblesse. — A toi? — Pourquoi non, Sire? quoique jadis artisan, je suis Français, j'ai un coeur comme un autre; je m'en crois digne, du moins par mes sentimens pour mon Roi. — Fort bien, mon Ami!

Ami ! mais quelles armes prendrais-tu ? — — Ma dinde, Sire, elle m'a fait aujourd'hui trop d'honneur. — Eh bien soit ! s'écria le Monarque en éclatant de rire, tu feras Gentilhomme, et tu porteras ta dinde en pal.

Depuis cette époque, soit que ce Particulier fût déjà assez riche, soit que par la fuite il le soit devenu, il acheta dans les environs d'Alençon une terre qui à été changée en Châtellenie sous son nom, qu'il ne voulut jamais changer. Ses descendans la possèdent encore, et portent en effet pour armes une dinde en pal.

52. Großmüthige Menschenliebe.

Dans un débordement de l'Adige le pont de Vérone venait d'être emporté, à l'exception de l'arcade du milieu, sur laquelle était une maison. Une famille entière était restée dans cette maison. On la voyait du rivage tendre les mains et implorer du secours. Cependant la violence du torrent détruisait à vue d'oeil les piliers de l'Arcade. Dans ce danger extrême, un Comte qui était présent, propose une bourse de cent louis à celui qui aura le courage d'aller sur un bateau délivrer ces malheureux. On risquait d'être emporté par la rapidité du fleuve, ou d'être écrasé par les ruines de l'arcade, en abordant dessous. Le concours du peuple était innombrable, et personne n'osait s'offrir. Dans cet intervalle passe un villageois, on l'instruit de l'entreprise proposée et de la récompense qui y est attachée. Il monte aussitôt sur un bateau, gagne à force de rames le milieu du fleuve, aborde, attend au bas de la pile que toute la famille, pere, mere, enfans et vieillards se glissant le long d'une corde soient descendus dans le bateau.

Courage, s'écria-t-il ; vous voila sauvés. Il rame, surmonte l'effort des eaux, et regagne enfin le rivage. Le

comte veut lui donner la récompense promise. Je ne vends point ma vie, lui dit le villageois; mon travail suffit pour me nourrir, moi, ma femme et mes enfans, donnez cela à cette pauvre famille, qui en a plus besoin que moi. Cette action est plus que généreuse; elle est sublime.

53. Die Holzhauer. Eine Idylle.

On était dans cette saison où le laboureur tranquille auprès d'un petit feu consume en attendant le retour et les travaux du printemps, les richesses de la récolte précédente: le soc de la charrue ne pouvait plus ouvrir la terre durcie par le froid, la nature semblait se reposer et laissait aux froids aquilons le soin de la venger des insectes préjudiciables à ses productions. Les oiseaux étaient sans voix, l'on ne voyait plus que le hardi moineau venir jusques sous l'avant-toit des chaumières, partager effrontément le pain destiné à la nourriture des oiseaux domestiques. Tout était dans le repos, tout y invitait, mais le bucheron Sylvestre semblait seul braver les frimats.

Le jour paraissait à peine que déjà dans la forêt voisine il fait retentir les échos sous les coups redoublés de sa hache; à ces coups fréquens il entremêle les accens de sa voix rustique. Son travail était déjà fort avancé, lorsque le soleil qui dans cette saison ne donne qu'une faible chaleur, envoie ses premiers rayons qui pénètrent dans le plus épais de la forêt, parceque n'étant interceptés par aucun feuillage ils ont la liberté de se répandre çà et là.

C'était donc à peu près au moment du lever du soleil, que Sylvestre aperçut son père qui venait à lui; il le reconnut à travers les arbres dépouillés, il cessa son

son ouvrage, il entasse du bois sec, tire du feu des veines d'une pierre, allume un feu pétillant pour réchauffer les membres tremblans du débile vieillard. Hélas, ce respectable Pere, que l'amour du travail amenait encore, portait à peine sa hache qui pendait à son bras. Il s'allied près de son fils, le regarde rendrement, et après avoir réparé ses forces par un frugal repas, que lui offre Sylvestre, il lui parle ainsi :

„Mon fils, lui dit-il, j'ai déjà vu soixante et dix hyvers; dès mes jeunes années je connais la route de cette vaste forêt; mes bras, ces bras que tu vois à présent soutenant à peine les instrumens rustiques, ont toujours suffi à l'entretien de ma famille. Je n'ai jamais eu d'autres rentes, et avec mon travail, si je n'ai pas vécu dans l'abondance, au moins n'ai-je jamais manqué des choses nécessaires à la vie. . . J'ai toujours respecté les Dieux; c'est à cette crainte et à cet amour, que je dois les longues années dont j'ai joui, et la santé qui les a toujours accompagnées. Car, mon fils, parmi les biens les plus estimables il faut compter la santé; c'est le plus beau présent des Dieux, d'autant plus nécessaire aux gens de notre état, que sans elle nous avons bientôt consumé le peu, que nous avons amassé, tandis que les forces ne nous avaient point abandonnés. Je sens que la mort s'approche, hélas, Sylvestre, oh mon fils! Je ne verrai peut-être pas ces arbres se charger de nouvelles feuilles, ma vue s'affaiblit, je ne vois pas cette mésange qui chante sur ma tête; mon corps qui se courbe sous le poids des années, ces cheveux blanchis par l'âge et les travaux m'annoncent assez, que bientôt je serai séparé de mon fils par la nuit de l'éternité. . . . Je ne te laisse pas des richesses, . . . qu'en ferais-tu?

Elles ne serviraient qu'à corrompre ton cœur. Je te laisse un héritage plus précieux.

C'est l'amour du travail, la sensibilité pour les malheureux et l'ineffable avantage de savoir se contenter de peu. Oui, mon fils, les larmes que tu répands, me répondent de la bonté de ton cœur, et de la docilité de ton esprit. J'emporte la douce satisfaction, de penser que mes avis et mes conseils ne seront pas inutiles et sans fruit. Je ne fais que te répéter ce que je t'ai dit cent fois dans la vigueur de mon âge; mais aujourd'hui que je touche à ma dernière heure, j'ai cru devoir te retracer encore les devoirs importans d'un honnête homme. O toi, qui présides à ces sombres retraites, Dieu des forêts, veille sur les jours de mon fils."

Pendant ce discours si touchant, Sylvestre dont les yeux étaient baignés de larmes, ne cessait d'admirer son père panché contre son sein, qu'il pressait tendrement; il exprimait tout à la fois, par le silence le plus éloquent, sa douleur, son admiration, sa surprise; puis se précipitant tout à coup aux pieds du vieillard, qu'il tenait embrassés. Ah, mon père, lui disait-il d'une voix entrecoupée, quand vous ne m'auriez pas instruit, n'ait je pas vos actions pour modèle - votre vertu... votre probité... n'êtes-vous pas l'amour de nos voisins? vos bienfaits... ah! ne s'oublieront jamais... Qui peut compter plus que vous d'heureux jours?... votre fils... ah, mon père, oublierait-il vos actions? Le pourrait-il? que plutôt... Il allait poursuivre, lorsqu'il aperçut que les yeux du vieillard étaient mouillés de larmes et qu'elles remplissaient les replis des rides que l'âge avait sillonnées sur ses joues. Il cessa un entretien trop attendrissant pour la faiblesse de son père, et le pria de se reposer, il se remit à l'ouvrage et ne

le

le quitta que lorsque le jour qui baissait, l'avertit de reconduire son pere au hameau.

54. Der Schiffbruch des Simonides.

Simonide qui a composé de très belles Pieces de Poësie, était fort pauvre. Pour subvenir à son entretien, il composa des hymnes à la louange de ceux qui avaient remporté le prix aux Jeux Olympiques, et avec ces hymnes il parcourut les principales villes de l'Asie où on lui donnait de l'argent pour les entendre. Après qu'il se fût enrichi par cette invention, l'envie lui prit de se mettre sur mer pour s'en retourner chez lui. Il était de l'île de Cos. Le navire qui le portait étant vieux, ne put résister à une furieuse tempête dont il fut battu, et il s'ouvrit en pleine mer de tous les côtés. De ceux qui étaient avec lui, les uns se firent des ceintures de leur argent; les autres des paquets de ce qu'ils avaient de plus précieux. Voyant que Simonide ne se remuait point, quelqu'un eut la curiosité de lui demander, s'il ne voulait rien sauver de tout son bien. *Tout ce que j'ai,* leur répondit-il, *est avec moi.* La plupart périrent pour s'être trop chargés, et ceux qui se sauvèrent à la nage furent attaqués par des voleurs qui les dépouillèrent. Comme le vaisseau s'était brisé près de la ville de Clazomène, ils s'y rendirent tous. Un homme de lettres qui avait souvent lu des pieces de Simonide et qui l'admirait, sans l'avoir vu lui-même, le reconnut à la manière dont il s'exprimait. Cet homme le reçut chez lui, lui donna de l'argent et l'équipa de toutes pieces. Comme les autres allaient montrer par la ville le tableau de leur naufrage, et demander du secours, Simonide à qui rien ne manquait les rencontra par hazard; et leur dit: *Ne vous avais-je pas bien dit que tout mon bien*

était avec moi? Ce que vous aviez emporté n'a pas laissé de périr.

55. Der Derwisch.

Un Derviche passant par un bois, et considérant les merveilles de Dieu et de la nature, vit un Faucon qui voltigeant autour d'un nid déchirait un morceau de viande et la donnait à un Corbeau sans plumes, qui était abandonné de pere et de mere. Le Derviche admira la providence divine: chose admirable! dit-il; celui-là même qui ne peut chercher de quoi subsister, n'est pas délaissé de Dieu, l'on peut dire qu'il dresse sa table, à laquelle mangent toutes les créatures amies et ennemies. Il étend si loin ses libéralités, que le griffon même trouve de quoi vivre sur le Caucase. Aborbé dans une profonde avarice, je cours au bout de la terre, et je traverse les mers pour avoir du pain. Ne vaut-il pas mieux que je me tienne désormais en repos dans un petit coin, et que je m'abandonne au destin. Il se retira donc dans un lieu à l'écart où sans se mettre en peine de rien, il demeura trois jours et trois nuits sans manger. A la fin Dieu lui fit entendre une voix, qui lui dit, oh mon Serviteur! sachez que toutes les choses de ce monde ont des causes: et quoique ma providence ne puisse être limitée, ma sagesse pourtant veut qu'on suive les moyens, que j'ai donnés. Si tu veux imiter quelqu'un des oiseaux, imite le Faucon, qui nourrit le Corbeau, et non pas le Corbeau qui demeure dans son nid, et attend sa nourriture d'un autre.

56. Der verabschiedete Minister.

Le Ministre d'un Roi fut disgracié, et se retira dans une vallée fertile qu'il fit cultiver avec soin: comme il n'avait

n'avait pas mérité sa disgrâce, il s'en consola aisément et il prit du goût pour le nouveau genre de vie qu'il avait embrassé. Le Roi, qui estimait ses talens, sentit la perte qu'il avait faite, et alla le prier de revenir à la cour, mais le Ministre refusa le Roi, et lui dit: Tu m'avais élevé aux premières dignités; j'ai soutenu avec fermeté l'agitation des grandeurs: tu m'as forcé à la retraite, je goûte le repos, laisse-m'en jouir. Se retirer du monde, c'est arracher les dents aux animaux dévorans; c'est ôter au méchant l'usage de son poignard, à la calomnie ses poisons, et ses serpens à l'envie. Le Roi insista et dit: J'aurais besoin d'un esprit éclairé, et d'un coeur droit et bon qui voulût supporter avec moi le fardeau de ma puissance, je ne puis trouver qu'en toi l'homme qui m'est nécessaire. Tu le trouveras répondit le Ministre, si tu le cherches parmi ceux qui ne te cherchent pas.

57. Mahler - Enthusiasmus.

Le célèbre M. Vernet, jaloux d'étudier la nature, s'embarquait souvent dans sa jeunesse, et faisait de longs trajets sur mer. Notre artiste était à même d'observer les scènes variées qu'offre cet élément à l'avidité dangereuse ou à la curiosité naturelle de l'homme. Dans un de ces voyages que l'amour seul de son art lui faisait entreprendre, les vents se déchainèrent, la mer se souleva, et le vaisseau qui le portait eut la tempête la plus violente à essuyer. M. Vernet, sans penser au danger qu'il court, pria un matelot de l'attacher aux cordages. Celui-ci lui eut à peine accordé sa demande, que la tempête devint plus horrible, et le péril plus évident. La consternation et l'effroi se peignant aussitôt sur les visages, à l'aspect des vagues irritées, aux bruits et aux éclats

éclats de la foudre qui sillonne la nue. Le jeune peintre paraît seul saisi d'admiration, et laisse échapper ce cri de l'enthousiasme; „Ah! Grand Dieu, que cela est beau!“

58. Der Gehenkte.

Un boucher de Londres, nommé Gordon, joignit à cette qualité celle de voleur de grand chemin, et les exerçait toutes deux avec tant de succès, depuis plus de trente ans, qu'il avait acquis des richesses considérables. Enfin, la justice découvrit qu'il était l'auteur d'une infinité de crimes, et le fit arrêter lorsqu'il s'en défiait le moins.

Gordon condamné à mourir, aurait sacrifié volontiers toutes ses richesses pour sauver sa vie. Il tenta inutilement la fidélité de ses geoliers, et celle même de plusieurs personnes puissantes qui auraient pu le secourir. Un jeune chirurgien, ébloui par l'espoir de la récompense, entreprit de le dérober à la mort. Il obtint facilement la liberté de le voir dans sa prison. Là, après lui avoir communiqué son dessein, et s'être assuré d'un prix considérable, il lui fit à la gorge une petite incision, qui répondait au conduit de la respiration, et il y fit entrer un petit tuyau d'argent qu'il avait composé exprès; de sorte qu'en se bouchant le nez et la bouche, Gordon ne laissait pas de respirer par l'ouverture du tuyau. Il est aisé de concevoir quelle était l'espérance du chirurgien, lorsque Gordon aurait le cou ferré par la corde. On assure qu'il avait fait l'expérience de cette invention sur plusieurs chiens, et quelle avait toujours réussi. Un peu de sang, qui avait coulé dans l'opération, fit croire aux geoliers que le criminel avait voulu attenter à sa vie. Le bruit s'en répandit même à Londres;

dres; mais n'ayant servi qu'à faire hâter l'exécution, il fut enfin conduit à Tyburn. Une circonstance qui est encore fort remarquable, c'est qu'il obtint la permission de s'y faire mener dans un carosse drapé. Les Anglais traitent avec beaucoup d'humanité tous les malheureux que la justice condamne à la mort. De quelques crimes qu'ils soient coupables, il les croient toujours à plaindre lorsqu'il leur en coûte la vie. L'exécuteur ayant fait son office, et Gordon ayant demeuré quelque tems suspendu pour servir de spectacle aux yeux du peuple, on livra suivant la coutume, son cadavre à ses parens. Le chirurgien qui n'attendait que ce moment, se le fit apporter dans le cabaret le plus proche. Il se hâta de lui ouvrir la veine au bras, et de lui donner d'autres secours qu'il avait préparés. Gordon n'était pas mort. Il ouvrit les yeux, il poussa un profond soupir. Mais étant retombé presque aussitôt dans une espèce d'évanouissement, il expira quelques minutes après. Le chirurgien attribua le mauvais succès de son entreprise à la grosseur du malheureux Gordon, qui l'avait fait peser excessivement sous la corde. Quoi qu'il en soit, l'invention du tuyau n'en parut pas moins admirable. Elle était si hardie, qu'on craignit d'abord que la justice n'inquiât M. Chorell, (c'était le nom du chirurgien) pour avoir osé l'entreprendre. Mais la faveur n'aurait pas manqué de le mettre à couvert, tant on est satisfait à Londres de voir enrichir les arts par quelques nouvelles découvertes.

59. Ueber die Gefahren der Vergnügungen.

Un Derviche renommé par la sainteté de sa vie entra chez un confiseur. Le maître de la boutique, s'empressa de régaler l'homme saint, et lui présenta un vase
plein

plein de miel; mais à peine l'eut-il découvert qu'un essaim de mouches fondit dessus. Le Confiseur prit un éventail pour les mettre en fuite. Les mouches qui se trouvèrent au bord du vase se sauvèrent aisément; mais celles qui plus avides s'étaient jettées dans le milieu, retenues par le miel ne purent s'envoler. Le Derviche, plongé dans une profonde rêverie examinait ce spectacle d'un oeil attentif: revenu à lui-même, il laissa échapper un soupir. Le Confiseur étonné lui en demanda le sujet. Le Vase, dit le Derviche, est le monde, et les mouches sont ses habitans; celles qui se sont arrêtées sur le bord du vase, ressemblent aux sages, qui mettant des bornes à leurs desirs, ne courent pas comme des insensés après les plaisirs; et se contentent seulement de les effleurer; les mouches qui se sont précipitées au milieu du vase, représentent ceux qui, lâchant la bride à leurs penchans déréglés, s'abandonnent sans aucune retenue à toutes sortes de voluptés. Lorsque l'Ange de la mort, parcourant d'un vol rapide la surface de la terre agitera ses aîles, les hommes qui ne se seront arrêtés, que sur le bord du vase de ce monde, prendront librement leur essor, et voleront d'une aîle légère vers la patrie céleste; mais ceux qui, esclaves de leurs passions, se seront plongés dans ce vase empoisonné de plaisirs, s'y enfonceront de plus en plus et seront précipités dans les abîmes.

60. Wohlthätigkeit.

Un pauvre Officier réformé ayant trouvé un moment favorable, le saisit pour exposer au Duc de Berri, âgé de quatorze ans, l'indigence extrême où il se trouvait. Le jeune Prince lui dit qu'il était au désespoir de ne pouvoir point l'assister alors; mais qu'il devait tou-
cher

cher le lendemain son mois, et qu'il pourrait ce jour-là, lui donner quelques secours à la chasse, où il lui dit de le joindre. L'Officier fut ponctuel au rendez-vous. Dèsque le Prince le vit, il lui mit dans la main une bourse où il y avait trente louis: c'était tout ce qu'il recevait pour ses menus plaisirs d'un mois; l'Officier, dans la joie qu'il eut de cette libéralité sentit une inquiétude. Il appréhenda qu'on ne l'accusât d'avoir séduit le Prince: il prévint le Duc de Nonilles à qui il raconta le fait. Ce Seigneur le rassura, en lui disant que les libéralités des fils de France ne sont jamais vaines. Le soir, les Princes firent une partie de lansquenets. Le Duc de Berri refusa d'en être. Il alléguait plusieurs raisons dont on ne se payait point: il fut obligé de dire la véritable. On lui demanda alors l'usage qu'il avait fait de l'argent qu'il avait reçu. Il répondit qu'il l'avait donné à un pauvre Officier ruiné par la paix; qu'il avait mieux aimé se priver de ses plaisirs, que de laisser mourir de faim un homme qui avait bien servi le Roi.

61. Kindliche Liebe.

M. de R*** allant rejoindre son régiment, l'an 1769, s'occupa pendant sa route à faire quelques recrues dont il avait besoin pour compléter sa compagnie. Il trouva plusieurs hommes dans une petite ville où il demeura une semaine. La surveillance de son départ, il se présenta encore un jeune homme de la plus haute taille, et de la figure la plus intéressante. Il avait un air de candeur et d'honnêteté qui prévenait pour lui. M. de R*** ne put s'empêcher, à la première vue, de souhaiter d'avoir cet homme dans sa compagnie. Il le vit trembler, en demandant qu'on l'engageât. Il prit ce mouvement pour l'effet de la timidité, et peut-être de l'in-

l'inquiétude que peut avoir un jeune homme, qui sent le prix de la liberté, et qui ne la vend pas sans regret. Il lui montra ses soupçons, en tâchant de le rassurer. „Ah! Monsieur, lui dit le jeune homme, n'attribuez pas mon trouble à d'indignes motifs. Vous ne voudrez peut-être pas de moi; et mon malheur serait affreux.“ Il lui échappa quelques larmes, en achevant ces mots. L'Officier ne manqua pas de l'assurer qu'il serait enchanté de le satisfaire, et lui demanda vite quelles étaient ses conditions? „Je ne vous les propose qu'en tremblant, répondit le jeune homme; elles vous dégoûteront peut-être. Je suis jeune: vous voyez ma taille. J'ai de la force: je me sens toutes les dispositions nécessaires pour servir; mais la circonstance malheureuse, dans laquelle je me trouve, me force de me mettre à un prix que vous trouverez, sans doute, exorbitant: je ne puis rien en diminuer. Croyez que, sans des raisons très pressantes, je ne vendrais point mon service; mais la nécessité m'impose une loi rigoureuse. Je ne puis vous suivre, à moins de trois cents florins; et vous me percez le coeur si vous me refusez.“ Trois cents florins! reprit l'Officier. „La somme est considérable, je l'avoue; mais vous me convenez: je vous crois de bonne volonté; je ne marchanderais point avec vous. Je vais vous compter votre argent: Signez, et tenez-vous prêt à partir après-demain, avec moi.“ Le jeune homme parut pénétré de la facilité de Mr. de R***. Il signa gaiement son engagement, et reçut les trois cents florins, avec autant de reconnaissance, que s'il les avait eus en pur don. Il pria son capitaine de lui permettre d'aller remplir un devoir sacré, et lui promit de revenir à l'instant. Mr. de R*** crut remarquer quelque chose d'extraordinaire dans ce nouveau soldat. Curieux de s'en éclair-

éclaircir, il le suivit sans affectation. Il le vit voler à la prison de la ville, avec un empressement qui ne lui permit pas d'apercevoir son capitaine; frapper avec la plus grande vivacité à la porte, et se précipiter dedans, aussi-tôt quelle fut ouverte. Il l'entendit dire au geolier: „Je vous apporte la somme pour laquelle mon pere a été arrêté; je la dépose entre vos mains. Conduisez-moi vers lui; que j'aye le plaisir de briser ses fers.“ L'Officier s'arrête un moment pour lui laisser le tems d'arriver seul auprès de son pere, et s'y rend ensuite après lui. Il voit ce jeune homme dans les bras d'un vieillard qu'il couvre de ses caresses et de ses larmes, à qui il apprend qu'il vient d'engager sa liberté, pour lui procurer la sienne. Le prisonnier l'embrasse de nouveau. L'Officier attendri s'avance: „Consolez-vous, dit-il au vieillard; je ne vous enleverai point votre fils; je veux partager le mérite de son action. Il est libre, ainsi que vous; et je ne regrette point une somme dont il a fait un si noble usage. Voilà son engagement; et je le lui remets: Le pere et le fils tombent à ses pieds. Le dernier refuse la liberté, qu'on lui rend. Il conjure le capitaine de lui permettre de le suivre, son pere n'a plus besoin de lui, il ne pourrait que lui être à charge. Le généreux Officier y consent enfin. Le jeune homme remplit les années de son service, épargnant sur sa paye quelques petits secours qu'il se fait passer à son pere; et lorsqu'il eut son congé, il s'empressa d'aller servir ce même pere, et de le nourrir du travail de ses mains.

62. Mitleiden.

En 1662. il y eut une longue et cruelle famine à Paris. Un soir des grands jours d'été, que Mr. de Salo,

D

con-

conseiller au Parlement, venait de se promener, suivi seulement d'un laquais, un homme l'aborda, lui présenta un pistolet, et lui demanda la bourse, mais en tremblant, et en homme qui n'était pas expert dans le métier qu'il faisait. „Vous vous adressez mal, lui dit le magistrat; je ne vous ferai guères riche: je n'ai que trois pistoles que je vous donne très volontiers. „Le voleur les prit, et s'en alla sans lui rien demander davantage. „Suis adroitement cet homme-là, dit Mr. de Salo à son laquais; observe, le mieux que tu pourras, où il se retirera, et ne manque pas de me le dire.“ Il fit ce que son maître lui commanda, suivit le voleur dans trois ou quatre petites rues, et le vit entrer chez un boulanger où il acheta un pain de sept ou huit livres, et changea une des pistoles qu'il avait. A dix ou douze maisons de-là, il entra dans une allée, monta à un quatrième étage; et, en arrivant chez lui où l'on ne voyait clair qu'à la faveur de la lune, il jette son pain au milieu de la chambre, et dit, en pleurant, à sa femme et à ses enfans: „Mangez; voilà un pain qui me coûte „cher: rassasiez-vous-en, et ne me tourmentez plus, „comme vous faites. Malheureux que je suis! hélas! „un de ces jours, je serai pendu; et vous en ferez la „cause.“ La femme, qui pleurait, l'ayant apaisé le mieux qu'elle put, ramassa le pain, et le distribua à quatre pauvres enfans qui mouraient de faim. Quand le laquais fut tout ce qu'il voulait favoir, il descendit aussi doucement qu'il était monté, et rendit un compte fidele à son maître de tout ce qu'il avait vu et entendu. „As-tu bien remarqué où il demeure, et pourras-tu m'y „conduire demain matin?“ — Oui, Monsieur, fort aisément.“ Le lendemain, dès cinq heures du matin, le Conseiller alla où son laquais le conduisit, et trouva

trouva deux servantes qui balayaient la rue. Il demanda à l'une, qui était un homme qui demeurait dans la maison que le laquais lui montra, et qui occupait une chambre au quatrième? „C'est Monsieur, lui répondit-elle, un cordonnier, bon homme et bien serviable, mais chargé d'une grosse famille, et si pauvre qu'on ne peut l'être davantage.“ Il fit la même demande à l'autre, qui fit à peu-près la même réponse; puis il monta chez l'homme qu'il cherchait, et heurta à la porte de ce malheureux, qui après avoir mis de méchantes chausses, la lui ouvrit lui-même, et le reconnut d'abord pour celui qu'il avait volé, le soir précédent. On conçoit qu'elle fut sa surprise. Il se jeta à ses pieds, lui demanda pardon et le supplia de ne le point perdre. „Ne faites pas de bruit, lui dit M. de Salo; je ne viens point ici dans ce dessein-là. Vous faites mon ami, un méchant métier; et pour peu que vous le fassiez encore, il suffira pour vous perdre, sans que personne s'en mêle. Je sais que vous êtes cordonnier: tenez, voilà trente pistoles que je vous donne; achetez du cuir, et travaillez à gagner la vie à vos enfans.“

63. Vaterliebe.

Il y avait un pere, qui fut si malheureux, que n'ayant qu'un fils, ce monstre résolut de lui ôter la vie. Il confia ce mauvais dessein à un domestique qui l'avait aidé jusqu'à ce jour à voler son pere; mais ce garçon ayant horreur d'un si grand crime fut se jeter aux pieds du pere et lui déclara le dessein de son fils. Ce vieillard dissimula cet affreux secret et dit à son fils qu'il voulait le mener à la campagne pour lui faire voir une fille belle et riche, qu'il voulait lui faire épouser. Il fallait passer par une forêt, extrêmement dangereuse, parce qu'il

qu'il y avait souvent des voleurs. Quand ils furent arrivés au milieu de cette forêt, le pere commanda à son fils de descendre de cheval, et lui dit: J'ai découvert le dessein affreux que vous avez conçu contre ma vie: vous voulez m'ôter ce peu de jours que j'ai à demeurer sur la terre; mais mon fils, avez-vous bien réfléchi sur les suites de cette action? Votre crime, s'il était découvert, vous conduirait sur l'échafaut, et vous y péririez par la main du bourreau. j'ai voulu vous épargner le dernier supplice, en vous conduisant ici; vous pouvez m'y percer le coeur en sûreté. Frappez, mon fils, ajôûta ce vieillard, en lui présentant un poignard et son sein; frappez, punissez-moi, d'avoir produit un monstre tel que vous; j'aurai du moins la consolation, de mettre votre vie et votre honneur en sûreté, en mourant dans ce lieu solitaire. Peut être que vous vous rappellerez un jour ma bonté, et que touché de cette dernière marque que je vous en donne, vous pleurerez votre parricide.

Le jeune homme, quelque méchant qu'il fut, fut confondu du discours de son pere; il se repentit sincèrement; et devint aussi honnête homme qu'il avait été méchant par le passé.

F a b e l n.

64. Der verkleidete Wolf durch den Hirten gefangen und bestraft.

Un vieux loup se couvrit un jour d'une peau de brebis, et se mêla adroitement dans un troupeau de moutons, sans que le Berger s'en aperçût. Ne sachant à qui s'en prendre de la perte qu'il faisait tous les jours,

il

il se mit en embuscade derrière un grand arbre, d'où il lui fut facile de voir ce vieux coquin de loup, qui dévorait encore une de ses brebis. Aussitôt il apella à son secours les autres bergers, qui étant accourus, prirent le loup et le pendirent à un arbre avec sa casaque postiche.

Il ne faut pas s'arrêter à l'extérieur des hommes, mais seulement à leur conduite et à leurs actions.

65. Der Bauer und der Tod.

Un paysan accablé d'ennui et de misère, était obligé pour vivre, d'aller couper du bois dans une forêt. Un jour retournant dans sa cabane, tout fatigué et gémissant sous le fardeau qu'il portait, il fut obligé, pour prendre haleine de mettre bas son fagot. Alors faisant réflexion sur sa vieillesse, sur sa misère et sur l'abandon où il se trouvait, il commença à invoquer la mort à grands cris, croyant que c'était le seul moyen de se délivrer tout à coup de tant de malheurs. La mort ne fut pas sourde aux prières du vieillard. Elle se présenta devant lui, et lui demanda ce qu'il souhaitait d'elle. Le vieillard épouvanté à cette vue, et se repentant déjà des souhaits qu'il venait de faire, lui dit, qu'il ne lui demandait rien autre chose, sinon qu'elle lui aidât à remettre son fardeau sur ses épaules.

On ne peut se défaire de l'amour de la vie: on trouve toujours ailleurs la mort la plus douce.

66. Die Sirene,

Une Sirene, ayant aperçu un jeune homme, qui se promenait sur le bord de la mer, chanta aussitôt, et fit tous ses efforts pour le faire approcher d'elle; Mais ce jeune garçon, qui était bien averti, et qui n'igno-

rait pas le pouvoir de ses charmes trompeurs, se sauva le plus vite qu'il put, en se bouchant les oreilles pour ne pas l'entendre.

Il faut fuir la compagnie des personnes vicieuses et rejeter avec vigueur toutes leurs caresses, comme autant de pièges qu'ils nous tendent.

67. Der großmüthige Löwe und die erkenntliche Ratze.

Un lion fatigué de la chaleur, et abattu de lassitude dormait à l'ombre d'un arbre. Une troupe de rats passa par le lieu où le lion reposait: ils lui montèrent sur le corps pour se divertir. Le lion se réveilla, étendit la patte et se saisit d'un rat, qui se voyant pris sans espérance d'échapper, se mit à demander pardon au lion de son incivilité et de son audace, lui représentant qu'il n'était pas digne de sa colère. Le lion, touché de cette humble remontrance, relâcha son prisonnier, croyant que c'eût été une action indigne de son courage, de tuer un animal si méprisable et si peu en état de se défendre. Il arriva ensuite que le lion courant par la forêt, tomba dans les filets des chasseurs. Il se mit à rugir de toute sa force; mais il lui fut impossible de se débarrasser. Le rat reconnut aux rugissemens du lion qu'il était pris. Il accourut pour le secourir, en reconnaissance de ce qu'il lui avait accordé la vie. En effet, il se mit à ronger les filets, et donna moyen au lion de se débarrasser et de se sauver.

Les grands tirent quelquefois du secours de ceux qui paraissent le moins en état de leur en donner.

68. Von dem Stier und dem Bock.

Le taureau poursuivi par le lion cherchait à se cacher en quelque lieu, quand, se trouvant près d'une caverne, où il voulut entrer, le bouc s'en vint au devant de lui, et le reçut à grands coups de cornes. Cette insolence irrita le taureau, qui s'étant mis à mugir de déplaisir: je vois bien, lui dit-il pourquoi tu me fais un si rude accueil, c'est parce que je suis en fuite et malheureux.

Pendant que vous avez la fortune favorable, chacun vous considère; mais dès qu'elle vous tourne le dos, on vous insulte et on refuse de vous secourir.

69. Der Hund und der Koch.

Un chien étant entré dans une cuisine, et épiant le tems que le cuisinier l'observait le moins, emporta un coeur de boeuf et se sauva. Le cuisinier le voyant fuir après le tour qu'il lui avait joué, lui dit: Tu me trompes aujourd'hui impunément, mais sois persuadé que je t'observerai avec plus de soin, et que je t'empêcherai bien de me voler à l'avenir, car tu ne m'as pas emporté le coeur, au contraire tu m'en as donné.

Les pertes et la mauvaise fortune ouvrent l'esprit, et font que l'homme prend mieux ses précautions pour se garantir des disgrâces qui le menacent.

70. Das Pferd und der Esel.

Un cheval richement enharnaché, hennissait et courait dans les rues pour se divertir. Il rencontra un âne qui était chargé, et qui marchait avec sa lenteur ordinaire. Le cheval lui dit avec une grande arrogance: toi, qui es si paresseux et qui marches d'un pas si lent, qu'une tortue irait plus vite, pourquoi t'arrêtes-tu de-

vant moi? Retire-toi de là au plus vite, misérable, et t'éloignes de mes yeux, afin que je ne te voie de ma vie: autrement je te mettrai sous mes pieds. Le pauvre âne, saisi de frayeur, n'osa pas répondre; mais il se retira du chemin aussi vite qu'il put, afin de faire place à son adversaire. Le cheval, pour avoir trop couru et trop sauté, resta estropié; et son maître voyant qu'il ne pouvait plus lui rendre de service, lui ôta tous ses beaux harnais, et le vendit à un charretier. L'âne qui le vit quelque tems après traîner une charrette pleine de fumier, en ressentit de la joie, et lui dit: ah! mon ami, quel harnais est-ce que tu as là? où est cette selle dorée? où sont ces belles housses et ce beau mors? tu vois présentement ce que c'est que d'être superbe et arrogant.

Ceux que la fortune favorise, doivent se souvenir que la condition humaine est exposée à toutes sortes de vicissitudes.

71. Die Ameise und die Fliege.

La fourmi eut un jour querelle avec la mouche, qui se vantait de voler comme les oiseaux, d'habiter dans les palais des princes, de faire toujours grand' chere, sans qu'il lui en coûtât aucune peine. Elle reprochait à la fourmi la bassesse de sa naissance, et qu'elle rampait toujours à terre pour chercher de quoi vivre, qu'elle était réduite à ronger quelques grains, à boire de l'eau, à habiter des cavernes. La fourmi répondit à tous ces reproches qu'elle était contente de son sort, qu'une demeure sûre lui était infiniment plus agréable, qu'une vie errante et vagabonde: Que l'eau de fontaine et les grains de blé lui paraissaient d'un goût exquis, parceque c'étaient les fruits de son travail; au lieu que la mouche

se

se rendait incommode à tout le monde et méprisable par sa fainéantise.

Une fortune médiocre et bien assurée vaut mieux qu'une abondance pleine d'iniquité exposée à mille dangers.

72. Von der Krähe und dem Krug.

Une Corneille ayant soif, trouva par hasard une cruche, où il y avait assez d'eau pour se désaltérer. Mais comme la cruche était fort profonde, elle n'y pouvait atteindre. Elle essaye d'abord de la casser avec son bec; mais n'en pouvant venir à bout, elle s'avisa d'y jeter plusieurs petits cailloux, qui firent monter l'eau, jusqu'au bord. Alors elle but tout à son aise.

On obtient par sa sagesse et par sa bonne conduite ce qu'on n'aurait pu obtenir par la violence et la force.

73. Der Steuermann.

Un jour il arriva qu'un navire fut surpris par un cruel orage. Pendant que tout le monde y était au milieu des frayeurs de la mort et des larmes, le tems changea tout à coup et se mit au beau. Le navire, délivré du péril, n'eut pas plutôt le vent favorable que les matelots s'abandonnèrent à un excès de joie; mais le Pilote que le danger avoit rendu sage, leur dit ces paroles: Il faut se réjouir avec modération, et se plaindre doucement; parceque la vie n'est qu'un mélange continuuel d'affliction et de joie.

Crains dans la prospérité et espere dans l'adversité.

74. Das Bündel Stäbe.

Un laboureur fâché de voir la dissension parmi ses enfans, et le peu de cas qu'ils faisaient de ses remontrances, commanda qu'on lui apportât en leur présence un

faisceau de baguettes, et leur dit de rompre ce faisceau, tout à la fois. Ils firent l'un après l'autre de grands efforts pour en venir à bout, mais leur peine fut inutile. Et leur dit ensuite de délier le faisceau, et de prendre les baguettes séparément pour les rompre; ce qu'ils exécutèrent sans aucune peine. Alors il leur tint ce discours: Vous voyez, mes enfans, que vous n'avez pu briser ces baguettes, tandis qu'elles étaient liées ensemble. Ainsi vous ne pourrez être vaincus par vos ennemis, si vous demeurez toujours unis par une bonne intelligence. Mais si les inimitiés vous désunissent; si la division se met parmi vous, il ne sera pas difficile à vos ennemis de vous perdre.

La dissension est capable de ruiner les forces les plus considérables; mais la bonne intelligence les entretient.

75. Der Spiegel.

Un pere avait une petite fille extrêmement laide, et un petit garçon parfaitement beau. Il arriva qu'un jour ils trouvèrent un miroir sur la chaise de leur mere, et en jouant comme les enfans ont coutume de faire, ils se mirèrent ou se regardèrent dedans. Le petit garçon commença à se vanter qu'il était beau. La petite fille se mit en colere, et ne put souffrir les railleries de son frere qui se glorifiait de la sorte, prenant tout en mauvaise part, comme s'il lui eût fait une injure. C'est pourquoi voulant le piquer à son tour, elle courut à son pere et accusa son frere comme d'un crime, de ce qu'étant garçon il s'était regardé dans le miroir qui ne devait servir qu'aux dames. Alors le pere les embrassa tous deux, et partageant entre eux son affection paternelle: je veux, leur dit-il que vous vous regardiez tous les jours dans le miroir: vous, mon fils, afin que
vous

vous ne deshonoriez pas votre beauté par la laideur et le dérèglement du vice: et vous, ma fille, afin que vous couvriez la difformité de votre visage par la pureté de vos moeurs et de votre vertu.

Rien n'est si beau que la sagesse.

76. Der Bär.

Deux voyageurs faisant chemin ensemble, aperçurent un ours qui venait droit à eux. Le premier qui le vit monta brusquement sur un arbre, et laissa son compagnon dans le péril, quoiqu'ils eussent toujours été liés jusqu'alors d'une manière fort étroite. L'autre qui se souvint que les ours ne touchent point aux cadavres, se jeta par terre tout de son long, ne remuant ni pieds ni mains, retenant son haleine et contrefaisant le mort le mieux qu'il lui fut possible. L'ours le tourna et le flaira de tous côtés et approcha souvent sa hure de la bouche et des oreilles de l'homme qui était à terre; mais le tenant pour mort, il le laissa, et s'en alla. Les deux voyageurs s'étant sauvés de la sorte d'un si grand péril et des griffes de l'ours, continuèrent leur voyage. Celui qui avait monté sur l'arbre demanda à son compagnon chemin faisant ce que l'ours lui avait dit à l'oreille, lorsqu'il était couché par terre. Il m'a dit, repliqua le marchand, plusieurs choses qu'il serait inutile de vous raconter; mais ce que j'ai bien retenu, c'est qu'il m'a averti de ne compter jamais parmi mes amis que ceux dont j'aurai éprouvé la fidélité dans ma mauvaise fortune. Il est difficile de discerner le véritable ami, du faux ami, si l'on ne met sa fidélité à l'épreuve dans l'adversité.

77. Der

77. Der Schatz.

Un laboureur se voyant près de mourir, ne laissant pas de richesses à ses enfans, voulut par adresse les engager au travail, afinqu'ils pussent gagner dequoi vivre. Il les fit donc venir auprès de son lit, et leur tint ce langage. Vous voyez, mes enfans, leur dit-il, en quel état sont nos affaires; tout ce que j'ai pu amasser pendant ma vie, je l'ai caché dans notre vigne, vous pouvez l'y chercher. Le vieillard mourut peu de tems après. Ses enfans persuadés qu'il y avait un trésor caché dans leur vigne, prennent des bêches et des hoyaux et se mettent à remuer la terre avec beaucoup d'ardeur et d'assiduité. A la vérité ils ne trouvèrent point de trésor, puisqu'en effet il n'y en avait point; mais la terre qui avait été si bien remuée, produisit une très-grande abondance de raisins, de sorte que leur travail les mit à l'aise et leur fournit dequoi vivre.

Ceux qui ne sont pas nés riches, peuvent amasser de grandes richesses par leur diligence et par leur industrie.

78. Aesop der mit den Kindern spielte.

Un Athénien voyant Esope qui jouait avec une troupe d'enfans, s'arrêta pour se moquer de lui. Ce sage vieillard qui savait rire sans être ridicule, s'en étant aperçu, prit un arc débandé, et l'ayant posé à terre. Eh bien, lui dit-il, vous, qui faites l'entendu, expliquez-moi un peu ce que je veux par-là. Le peuple accourt. L'autre se tourmente l'esprit pendant longtems, sans pouvoir résoudre la question, desorte qu'enfin il se rendit. Alors le Philosophe victorieux lui dit: voyez, si vous tenez un arc toujours bandé, vous lui ôterez bientôt son ressort; mais si vous le débandez de tems en tems,

tems, il vous fervira quand vous en aurez besoin. Il en est de même de l'esprit, il faut qu'il ait ses délassemens afin qu'il se remette mieux à la méditation.

79. Die Kuh, die Ziege, das Schaaf und
der Löwe.

La vache, la chevre et la brebis s'associèrent avec le lion pour aller à la chasse. Ils prirent un grand cerf, et lorsque les parts en eurent été faites, le lion leur dit: j'en prends la première, parceque je m'appelle lion; vous me céderez la seconde parceque je suis le plus fort; la troisième doit être à moi, étant le plus puissant de vous; et s'il y a quelqu'un qui touche à la quatrième, il aura à faire à moi. C'est ainsi que le plus fort emporta seul tout le butin.

La société avec un plus puissant est toujours dangereuse. C'est une vérité que cette petite Fable nous prouve.

80. Die Frösche und die Sonne.

Esopé voyant un jour les noces pompeuses d'un voleur qui était de ses voisins, fit aussitôt ce petit conte: Le soleil voulut un jour se marier, mais les grenouilles que cette nouvelle alarma, se mirent d'abord à crier comme des perdues. Jupiter, surpris du vacarme qu'elles faisaient, leur demanda quel était le sujet de leur plainte? Hélas! répondit l'une d'entre elles, à présent qu'il n'y a qu'un soleil, il met tout à sec, il nous fait crever de chaud et de soif: que fera-ce donc quand il aura des enfans?

81. Der Sperling und der Hase.

Un moineau qui entendait un lievre crier de toute sa force, sous un aigle qui l'étranglait, le lui reprocha

et

et lui dit: Eh! qu'est-ce que tu fais de tes pieds, que ne t'enfuis-tu, toi, qui as les jambes si bonnes? Dans cet instant, un épervier le surprend; il eut beau crier, il lui fallut sauter le pas. Alors le pauvre lievre ne put s'empêcher, quoiqu'à demi mort, de dire au moineau: Eh bien! te voilà donc dans la même peine, toi, qui te moquais tantôt si à ton aise, du mal que je souffre.

C'est être fou que de se mêler des affaires d'autrui, fans prendre garde aux siennes.

82. Der Wolf und Fuchs verklagen sich bei dem Affen.

Le loup accusait le renard de lui avoir fait un larcin. Celui-ci soutenait qu'il était innocent; et l'on dit, que le singe se mit entre deux, pour être le juge de leur différent. Chacun plaïda sa cause; ensuite le singe prononça: Il me semble, dit-il en s'adressant au loup, que vous n'avez point perdu ce que vous demandez: Et pour vous, dit-il au renard, je vous prends pour celui qui a fait le vol, dont vous vous purgez si adroitement.

Ceux qui font une fois décriés par leurs fourberies, ont beau parler sincèrement, leur crédit est perdu.

83. Der Esel und der Löwe auf der Jagd.

Il prit un jour envie au lion, de mener l'âne à la chasse. Lorsqu'ils se trouvèrent à l'endroit, où ils avaient dessein d'aller, le lion le cacha derrière un hallier, et lui dit de braire, afin que ce bruit extraordinaire épouvantât les bêtes, qui alors ne manqueraient pas de sortir de leur retraite; et que lui, de son côté les attraperait. Celui-ci donc dresse les oreilles et d'un cri qu'il fait tout d'un coup, effraye tout ce qui l'entend. Les bêtes,

tes, dans cette surprise cherchent passage pour se fau-
ver, et le lion se jette dessus. Enfin, las de tuer, il
fait taire l'âne et le rappelle. Celui-ci, tout fier de
son succès: Que vous en semble-t-il, dit-il, ma voix
ne vous a-t-elle pas été d'un grand secours? Elle a
fait merveilles, lui répondit le lion, et j'en aurais eu
peur moi-même, si je n'avais connu ton courage et ta
naissance.

Un hableur, qui se vante à tort et à travers, ne
trompe que les ignorans et sert de jouet à ceux qui sa-
vent qui il est.

84. Der Hirsch durch sein Geweih gefangen.

Un cerf, arrêté sur le bord d'une fontaine, se vît
dans l'eau en buvant; et tandis qu'il s'amusait à admi-
rer la beauté de son bois et à blâmer ses jambes, de ce
qu'elles étaient trop menues, il entendit un bruit de
chasseurs qui l'épouvanta. Il prit la fuite à travers les
champs, et courut si vite qu'il dévança les chiens. Mais
ayant voulu s'enfoncer dans une forêt, il s'y embarassa
par son bois, et les chiens le saisirent et le déchirèrent.
Alors, réduit à l'extrémité, il s'écria: O malheureux,
que je suis, qui ne m'aperçois qu'à présent, à quoi de-
vait me servir, ce que je méprisais tant, et le mal que
me causerait, ce que j'admirais tant en moi-même.

Ce que l'on méprise est souvent beaucoup plus utile,
que les choses dont on fait cas.

85. Der zum Arzt gewordne Schuster.

Un mauvais cordonnier ruiné, se mit à exercer la
médecine, et à vendre de l'antidote, sous un nom em-
prunté, dans un lieu où il était inconnu. Comme le
pompeux galimatias, avec lequel il débitait ses charlata-
neries,

neries, l'avait mis en réputation, le Seigneur du lieu, à qui une maladie faisait garder le lit, le fit venir; mais pour éprouver sa capacité, il demanda un verre d'eau, dans lequel il fit semblant de mêler du poison avec son antidote, et ensuite il lui commanda de le boire, en lui promettant récompense. Celui-ci, à qui la mort fit peur, avoua aussitôt que ce n'était pas son expérience, mais la simplicité du peuple, qui lui avait donné la réputation de grand médecin. Alors le Seigneur fit assembler tous les habitans du lieu, et leur dit: n'êtes-vous pas de grands innocens, de mettre votre vie et votre santé entre les mains d'un homme, à qui personne n'a daigné confier sa chaussure.

Cette fable est une leçon pour les fots, qui sont les dupes du premier impudent, qui leur en impose.

86. Der Esel und der alte Eseltreiber.

Un pauvre bon vieillard, qui faisait pâître un âne dans un pré, fut tout d'un coup épouvanté, par le bruit des ennemis. Comme il pressait l'âne de s'enfuir, de peur qu'ils ne fussent pris tous deux, celui-ci lui dit sans se hâter davantage: mais, dites-moi, je vous prie, croyez-vous que celui qui nous prendrait, me ferait porter plus d'un bât? à quoi le vieillard répondit, que non: Eh! que m'importe-t-il donc, repartit l'âne qui je serve, puisqu'il faut toujours que je porte ma charge.

Dans les révolutions d'Etat, les pauvres sujets ne trouvent de changement, qu'au nom de leur maître.

87. Der sterbende Löwe.

Un lion, cassé de vieillesse, et que ses forces avaient abandonné, étant prêt d'expirer, le sanglier vint

et

et d'un furieux coup de défenses, le paya de ce qu'il lui devait depuis longtems. Le taureau, ensuite à grands coups de corne, perça le corps à son ancien ennemi. L'âne, voyant que l'on pouvait donner dessus impunément, lui écrasa la tête à coups de pieds. Alors le Lion dit, en rendant le dernier soupir et en s'adressant à l'âne: J'ai eu un grand dépit de me voir insulter par ceux qui ont du courage, mais, il me semble que c'est mourir doublement, que d'être obligé de souffrir ce que je souffre de toi, qui es l'opprobre de la nature.

Celui qui perd son ancienne autorité, se trouve après sa chute, l'objet de l'insulte et de la raillerie des plus imbéciles.

88. Der Mann und die Wiesel.

Une Belette, prise par un homme, crut éviter la mort dont elle était menacée, en lui disant: ah! ne me faites point de mal, je vous en prie, car c'est moi qui délivre votre maison des souris qui y font tant de dégât. Si c'était pour l'amour de moi, que tu le fais, lui répondit l'homme, je t'en saurais gré et j'aurais pitié de toi; mais comme tu ne les manges, que pour en profiter, aussi bien que des restes qu'ils trouveraient à ronger, je ne t'en ai aucune obligation. En disant ces paroles, il empoigne cette petite effrontée et la tue.

C'est dans ce tableau, que doivent se reconnaître, ceux, qui n'ont en agissant, que leur propre intérêt en vue; et qui prétendent après cela, que les simples leur en aient obligation.

89. Die Maulesel und die Räuber.

Deux mulets chargés, marchaient de compagnie: l'un portait de l'argent dans des paniers et l'autre des

E

facs

sacs remplis d'orge. Le premier, richement chargé, portait la tête fièrement élevée et faisait sonner ses grelots; tandis que l'autre le suivait modestement et sans bruit. Tout d'un coup, une troupe de brigands sortent d'une embuscade, accourent à eux. Pendant qu'ils étaient aux mains avec leurs conducteurs, le mulet chargé d'argent, eut quelques coups d'épée; et le combat fini, les brigands pillèrent sa charge. Pour l'orge, on n'en fit point de cas, de sorte que celui qui le portait, voyant l'autre au désespoir de l'accident qui lui était arrivé, dit en lui-même: de bonne foi, je suis ravi d'avoir été méprisé, car outre que je n'ai rien perdu, je ne suis pas même blessé.

Cette fable nous montre que la pauvreté est à l'abri de l'injustice, tandis que les richesses sont exposées à de grands dangers.

90. Der Hirsch und die Ochsen.

Un cerf que des chasseurs avaient lancé, alla se retirer dans une ferme et se cacha dans une étable qu'il trouva ouverte fort à propos, pensant, aveuglé par la crainte, y trouver un azile contre ses persécuteurs. Etant ainsi caché, un boeuf qui l'aperçut, lui dit: malheureux! que penses-tu faire? c'est t'exposer bien davantage, que de venir te réfugier chez les hommes. Ah! je vous supplie, répondit-il, souffrez que je m'arrête ici quelque tems, à la première bonne occasion, je me retirerai. Le jour se passe et la nuit venue, le bouvier apporte du fourrage et ne le voit point; le reste des gens qui vont et viennent n'aperçoivent rien non plus; le fermier même, passe sans rien observer. Le cerf ravi, s'adresse aux boeufs et les remercie de l'azile qu'ils avaient bien voulu lui accorder, dans une si fâcheuse
con-

conjoncture. Mais il y en eut un qui prit la parole et lui dit: Nous voudrions bien que tu pusses échapper au péril, cependant je t'avertis que nous avons ici un homme, qui a les yeux extrêmement pénétrants; si celui-là vient faire la visite, ta vie est en grand danger. En effet, le Maître revenant du souper, visite l'étable et observant que ses boeufs semblaient dépérir, il s'approcha de la creche: Eh! qu'est ce que cela, dit-il à ses valets; d'où vient qu'il y a si peu de fourage? la litière manque-t-elle? et ces toiles d'araignée, y auroit-il tant de peine à les ôter? En portant sa vue de tous les côtés, il aperçoit tout à coup le cerf. Aussitôt il appelle son monde, le fait tuer et emporter à la maison.

Le Sens de cette fable est, que le maître de la maison, voit toujours le plus clair dans son ménage.

91. Das Pantherthier und die Hirten.

Une Panthere tomba par imprudence dans une fosse. Les villageois qui la virent, y accoururent, les uns la chargeant de coups de bâton, les autres lui jettant des pierres: quelques-uns moins cruels, pensant bien qu'elle périrait, sans qu'on lui fît de mal, lui jettèrent du pain pour la soulager un peu. La nuit vint et chacun alla se reposer en sûreté, comptant bien la trouver morte le lendemain. Cependant, la Panthere ayant repris ses forces, faute de la fosse et va promptement se retirer dans sa retraite. Mais, quelques jours après, elle en sortit plus furieuse que jamais, déchira les troupeaux, tua ceux qui les gardaient, et mit tout en désolation. Ceux qui ne lui avaient point fait de mal, eurent peur néanmoins; mais sans se soucier du dommage qu'elle faisait, ils ne lui demandèrent que la vie. Je me souviens, leur dit-elle, de ceux qui m'ont maltraitée à coups de pierre,

Pierre, et de ceux qui m'ont doimé du pain; et en s'adressant à ces derniers: vous, continua-t-elle, ne craignez-rien, je ne suis venue que pour me venger de ceux qui m'ont offensée.

L'outragé et le mépris excitent la vengeance.

92. Esops Rache.

Un Insolent jetta une pierre à Esope. Celui-ci sans en paraître fâché, lui dit: Voilà un brave homme; et lui ayant donné un fou: en vérité, ajouta-t-il, je n'ai pas d'avantage, mais je t'enseignerai quelqu'un, de qui tu pouras être mieux récompensé. Voilà un homme riche et puissant, va lui en faire autant, il t'en payera largement. L'impertinent fit ce qu'on lui /dit; mais il s'en trouva mal, car il fut pris et perdu.

Un premier succès mene souvent les gens à leur perte.

93. Der Hund und der Wolf.

Un Loup, qui n'avait que la peau et les os, rencontra par hasard un chien qui était gros et gras. S'étant arrêté, après s'être salués réciproquement; d'où vient, je te prie, demanda le loup, que tu as si bonne mine? et que manges-tu pour avoir tant d'embonpoint? pendant que moi, qui suis bien plus fort que tu n'es, je creve de faim? Il ne tient qu'à toi, répondit bonnement le chien, de te mettre dans l'état où je suis, si tu peux rendre au maître, les mêmes services que moi? Et quels services? reprit le loup. De garder la porte pendant le jour, répondit le chien, et d'écarter les voleurs pendant la nuit. S'il n'y a que cela, poursuivit le loup, en vérité, j'y suis tout prêt; car je ne fais que traîner une vie misérable dans les bois, toujours exposé à la neige

neige et à la pluie. J'aurai donc bien moins de peine à me tenir à couvert dans une maison, mangeant tout mon sou, sans rien faire. Ils partent ensemble; mais chemin faisant, le loup aperçoit que le chien avait le cou pelé par la chaîne. Eh! d'où vient cela? mon ami, lui demanda-t-il. Ce n'est rien, répondit le chien. Cependant je te prie; dis-le-moi, continua le loup. C'est, reprit le chien, que paraissant emporté, on m'attache quelquefois, afin que restant tranquille pendant le jour, je sois d'autant plus vigilant, pendant la nuit. Dèsque le jour baisse, l'on me détache et alors je me promène où bon me semble. On m'apporte du pain, sans que j'en demande; le maître me régale des os de sa table; les domestiques me jettent de leurs restes; enfin, c'est pour moi un vrai pays de cocagne que cette maison-là. Fort bien, répliqua le loup; mais as-tu aussi la liberté de faire des promenades quand l'envie t'en prend? non, pas tout-à-fait, répondit le chien. En ce cas, mon ami, garde pour toi ces repas magnifiques, j'aime ma liberté plus que toute chose au monde.

Cette fable explique ce que c'est que la douceur de la liberté.

94. Die Bienen und die Hummeln.

Des abeilles ayant fait leur miel dans le creux d'un grand chêne, les bourdons vinrent leur soutenir que ce travail leur appartenait. Il fallut plaider cette cause devant la guêpe. Or, comme elle connaissait parfaitement bien les deux parties, voici ce qu'elle leur proposa par manière de sentence: votre cause est telle, qu'on ne fait qui de vous a raison; ainsi, de peur de me méprendre, je vous conseille d'aller travailler dans des ruches séparées, afinque le goût du miel et la construction des

rayons fassé connaître l'auteur de l'ouvrage en question. Mais les bourdons refusèrent ce parti, qui plut beaucoup aux abeilles. Alors la guêpe termina le procès, par cette sentence définitive: comme il appert, laquelle des deux parties a fait, ou n'a pu faire ce qui est en question; nous ordonnons que les abeilles soient maintenues dans la possession de leur bien.

95. Der Wolf und die Kinderwärterin.

Un loup cherchant à manger passa par hasard devant une maison, où il entendit un petit enfant qui criait, et une vieille, qui lui disait: si tu ne cesses de crier, je te donnerai au loup, afin qu'il te mange. Le loup croyant de bonne foi qu'elle le ferait, s'approcha de la porte. Mais y ayant attendu bien longtems, il entendit enfin que la vieille disait à l'enfant qui cessait de crier: si à présent le loup vient, nous le tuerons. Le loup qui n'avait pas envie de se faire tuer, entendant cela, se retira aussitôt en disant: dans cette maison-ci on est fort irréfolu: d'abord on y propose une chose, et puis on veut exécuter le contraire.

Längere Erzählungen.

96. Sympathie und Freundschaft.

Deux matelots, l'un Espagnol et l'autre Français étaient dans les fers à Algèr, le premier s'appelait Antonio, Roger était le nom de son compagnon d'esclavage. Le hasard, qui paraissait les favoriser, voulut qu'ils fussent employés aux mêmes travaux. On peut dire de l'amitié qu'elle est en quelque sorte la passion distinctive et le dédommagement des malheureux; il n'appartient pas

pas au bonheur de sentir ses transports et de goûter ses plaisirs avec cette vivacité et cette délicatesse qui ne sont connues que de l'infortune; Antonio et Roger ne tardèrent point à se livrer aux douceurs de cette sympathie, fortifiée encore par la conformité de situation. Ils se communiquaient leurs peines, leurs regrets; ils parlaient ensemble de leur patrie, de leur famille, de la joie qu'ils ressentiraient si jamais ils étaient libres; ils pleuraient enfin dans le sein l'un de l'autre, et cet adoucissement leur suffisait pour porter leurs chaînes avec plus de courage, et pour soutenir les fatigues auxquelles ils étaient condamnés.

Ils travaillaient à la construction d'un chemin qui traversait les montagnes; l'Espagnol s'arrête un jour, et jettant ses regards sur la mer: Roger, dit-il avec un profond soupir, tous mes vœux sont au bout de cette vaste étendue d'eau. Que ne puis-je la franchir avec toi!

Un jour il embrasse avec transport son camarade. J'apprends, lui dit-il, un vaisseau; il n'abordera point ici, parcequ'on évite les passages barbaresques; mais demain si tu veux, Roger, tous nos maux finiront; nous serons libres. Oui, demain. Ce navire passera à deux lieues environ du rivage, et alors du haut de ces rochers nous nous précipiterons dans la mer, et nous atteindrons le vaisseau, ou nous périrons. Si tu peux te sauver, répond Roger, je supporterai avec plus de résignation mon malheureux sort. Tu n'ignores pas combien tu m'es cher, et mon amitié pour toi ne finira qu'avec ma vie. Je ne te demande qu'une seule grâce, mon ami, va trouver mon père. — Que j'aie trouver ton père, mon cher Roger? Que prétends-tu faire? Me ferait-il possible d'être heureux si je te laissais dans les fers? — Mais Antonio, je ne fais pas nager, et tu
le

le fais, toi. Je fais t'aimer, repart l'Espagnol, et mes jours sont les tiens. Nous nous sauverons tous deux, l'amitié me prêtera des forces, tu te tiendras attaché à cette ceinture. — Il est inutile, Antonio, d'y penser. Je ne saurais m'exposer à faire périr mon ami; cette ceinture m'échapperait, et je t'entraînerais avec moi. — Eh bien, Roger, nous mourrons ensemble. Mais je m'aperçois que les monstres qui nous gardent nous épient. Adieu, j'entends la cloche qui nous rappelle, adieu, à demain.

Ils sont renfermés dans leur bague, qui est une espèce de cachot où les esclaves Chrétiens sont entassés comme de vils troupeaux. Antonio était rempli de son projet; il se voyait déjà franchissant la méditerranée, libre, et dans les bras de sa femme et de ses enfans. Roger se présentait un tableau bien différent. Son ami, victime de sa générosité, emporté avec lui au fond des mers, périssant enfin, quand peut être, en ne s'occupant que de sa seule conservation, il eût pu se sauver et être rendu à sa patrie et à sa famille. Non, se disait dans son coeur l'infortuné Français; je ne céderai point aux sollicitations d'Antonio, je ne lui causerai pas la mort, pour prix de cette amitié généreuse qu'il m'a vouée; il fera libre, et cette idée allégera le fardeau de mes chaînes.

Le lendemain on rend les esclaves à leurs travaux. Ils ne pouvaient se parler; leur maître ce jour-là les avait accompagnés. Le soir arrivé ils se trouvent seuls. Saisissons le moment, s'écrie l'Espagnol, en s'adressant à son compagnon, viens. — Non, mon ami, jamais je ne pourai me résoudre à exposer ta vie, adieu. . . . adieu. . . . Antonio, je t'embrasse pour la dernière fois. A ces mots il tomba dans les bras d'Antonio, en versant

fant un torrent de pleurs. — Tu pleures, Roger! ce n'est pas des larmes qu'il faut, c'est du courage; ne résiste plus. Le Français veut encore lui faire des représentations, lui montrer les risques infaillibles qu'il court s'il s'obstine à vouloir se sauver avec lui; mais Antonio en l'embrassant gagne précipitamment le sommet d'un rocher, et s'élançe avec lui dans la mer. Ils vont d'abord au fond, reviennent ensuite au dessus des flots; Antonio s'arme de toutes ses forces, nage en retenant Roger qui semblait se refuser aux efforts de son ami et craindre de l'entraîner dans sa chute.

Les soldats préposés à la garde des esclaves, les poursuivent dans une chaloupe. Roger les voit venir, et en même-tems il fait un effort et se détache d'Antonio, en lui disant: On nous poursuit, sauve-toi et laisse-moi périr, je retarde ta course. A ces mots il tombe déjà au fond de la mer. Un nouveau transport d'amitié ranime l'Espagnol, il s'élançe vers son ami, le reprend au moment qu'il périssait, et tous deux disparaissent.

La chaloupe, incertaine de quel côté poursuivre sa route s'était arrêtée, tandis qu'une barque détachée du navire fait force de rames pour voler à leur secours. Antonio est prêt de laisser échapper Roger. Il entend qu'on lui crie de cette barque; il fait de nouveaux efforts et saisit d'une main défaillante un des bords de la barque; il est prêt à retomber, on les retient tous deux; les forces d'Antonio étaient épuisées; il s'écrie: je me meurs; et toutes les horreurs de la mort se répandent sur son visage. Roger, qui était évanoui, rouvre les yeux et voit Antonio étendu à ses côtés, et ne donnant plus aucun signe de vie. Il s'élançe sur son corps, l'inonde

de ses larmes, et poussa mille cris. Il veut se poignarder; on lui arrache l'épée dont il s'était saisi. Il apprend au milieu des sanglots, quelques détails de son aventure aux gens de la barque. C'est alors qu'Antonio leve un oeil mourant; ses premiers regards cherchent à se fixer sur son ami.

La barque revient au vaisseau. Ces deux hommes inspirent une sorte de respect à l'équipage, tant la vertu a de droits sur tous les coeurs. L'on se dispute le plaisir de les obliger. Ils arrivent enfin heureusement chacun dans sa patrie, et vont rejoindre leur famille. Le tems et l'absence ne diminua pas leur amitié mutuelle.

97. Die falschen Münzer.

Un gentilhomme Français avait été envoyé par le Roi en Allemagne, pour des affaires de conséquence. Il revenait en poste avec quatre domestiques, lorsque la nuit le surprit dans un méchant hameau, où il n'y avait pas un seul cabaret. Il demanda à un paysan, s'il n'y avait pas moyen de loger dans le château. Le paysan lui répondit: il est abandonné, Monsieur, il n'y a qu'un fermier, dont la petite maison est hors du château où il n'oserait entrer que le jour; parce que la nuit il y revient des esprits qui battent les gens. Le gentilhomme qui n'était pas peureux, dit au paysan: je n'ai pas peur des esprits, je suis plus méchant qu'eux; et pour te le prouver, je veux que mes domestiques restent dans le village, et j'y coucherai tout seul. Ce n'était pourtant pas son intention de se coucher; il avait toute sa vie entendu parler de revenans, et il avait une grande curiosité d'en voir. Il fit allumer un bon feu, prit des pipes et du tabac, avec deux bouteilles de vin, et mit
sur

sur la table quatre pistolets chargés. Sur le minuit il entendit un grand bruit de chaînes, et vit un homme beaucoup plus grand que d'ordinaire qui lui faisait signe de venir avec lui. Notre homme mit deux de ses pistolets à sa ceinture, un dans sa poche, il prit le dernier dans sa main; dans cet équipage il suivit le phantôme, qui descendit l'escalier, traversa la cour, et entra dans une allée. Mais lorsque le gentilhomme fut arrivé au bout de l'allée, tout d'un coup la terre manqua sous ses pieds et il tomba dans un trou. Il s'aperçut alors de la sottise qu'il avait faite, car il vit à travers une cloison mal jointe, qui le séparait d'une cave, qu'il était tombé dans la puissance non des esprits, mais d'une douzaine d'hommes qui tenaient conseil entre eux pour savoir, si on devait le tuer. Il connut par leurs discours, que c'était des gens qui faisaient de la fausse monnaie. Le gentilhomme, qui se voyait pris comme un rat dans une souricière, éleva la voix, et demanda à ces messieurs la permission de parler. On la lui accorda et il leur dit: Messieurs, ma conduite, en venant ici, vous prouve que je suis un étourdi; mais en même tems elle doit vous assurer que je suis un homme d'honneur: car vous n'ignorez pas que presque toujours un coquin est un lâche. Je vous promets de garder le secret de cette aventure et je vous le promets sur mon honneur. Ne commettez point un crime en tuant un homme, qui n'a jamais eu intention de vous faire du mal. D'ailleurs considérez les suites de ma mort. Je porte sur moi des lettres de conséquence, que je dois rendre au Roi en main propre: j'ai quatre domestiques dans ce village, croyez qu'on fera tant de recherches pour savoir ce que je serai devenu, qu'à la fin on le découvrira. Les faux-monnoyeurs après l'avoir écouté, décidèrent qu'il fal-

lait

lait se fier en sa parole. On lui fit jurer sur l'évangile, qu'il raconterait des choses terribles de ce château. Effectivement il dit le lendemain, qu'il y avait vu des choses capables de faire mourir un homme de frayeur. Personne n'aurait osé en douter depuis qu'un homme tel que celui-là, l'assurait. Cela dura pendant douze ans. Au bout de ce tems, comme il était dans son château à se divertir avec plusieurs de ses amis, on vint lui dire, qu'un homme qui conduisait deux chevaux, l'attendait sur le pont pour lui parler; mais qu'il ne voulait pas entrer. La compagnie fut curieuse de savoir ce que signifiait cette aventure; mais dèsque le gentilhomme parut, suivi de ses amis, celui qui était sur le pont lui cria: *arrêez, s'il vous plait, Monsieur, je n'ai qu'un mot à vous dire.* Ceux à qui vous avez promis le secret il y a douze ans, vous remercient de l'avoir si bien gardé. Présentement ils vous rendent votre parole. Ils ont gagné de quoi vivre, et sont sortis du royaume; mais avant de me permettre de les suivre, ils m'ont chargé de vous prier d'accepter de leur part deux chevaux, et je vous les laisse. Effectivement cet homme, qui avait attaché ces deux chevaux à un arbre, fit partir le sien comme un éclair, et bientôt ils le perdirent de vue. Alors le héros de l'histoire raconta à ses amis ce qui lui était arrivé, et ils conclurent, qu'il ne fallait rien croire des histoires de revenans qui paraissent les plus certaines; puisque si on les examinait avec attention, on trouverait que la malice ou la faiblesse des hommes, a donné naissance à ces contes.

98. Die alte Königin und die junge Bäuerin.

Il était une fois une Reine si vieille, si vieille, qu'elle n'avait plus ni dents, ni cheveux. Sa tête branlait

lait comme les feuilles que le vent remue: elle ne voyait plus même avec ses lunettes: le bout de son nez et celui de son menton se touchaient; elle était rapetissée de la moitié, et toute en un peloton, avec le dos si courbé, qu'on aurait cru qu'elle avait toujours été contrefaite. Une Fée qui avait assisté à sa naissance l'aborda, et lui dit: Voulez-vous rajeunir? Volontiers, répondit la Reine. Je donnerais tous mes bijoux pour n'avoir que vingt ans. Il faut donc, continua la Fée, donner votre vieillesse à quelque autre, dont vous prendrez la jeunesse et la santé. A qui donnerons-nous vos cent ans? La Reine fit chercher par tout quelqu'un, qui voulût être vieux pour la rajeunir. Il vint beaucoup de gueux, qui voulaient bien vieillir pour être riches: mais quand ils avaient vu la Reine tousser, cracher, râler, vivre de bouillie, être sale, hideuse, puante, souffrante, et radoter un peu, ils ne voulaient plus se charger de ses années; ils aimaient mieux mendier, et porter des haillons. Il vint aussi des ambitieux, à qui elle promettait de grands rangs et de grands honneurs: mais que faire de ces rangs disaient-ils, après l'avoir vue, nous n'oserions nous montrer, étant si dégoûtans et si horribles. Enfin, il se présenta, une jeune fille du Village, belle comme le jour, qui demanda la couronne pour prix de sa jeunesse; elle se nommait Peronelle. La Reine s'en fâcha d'abord; mais que faire? A quoi sert-il de se fâcher? Elle voulait rajeunir: Partageons, dit elle à Peronelle, mon royaume. Vous en aurez une moitié, et moi l'autre; c'est bien assez pour vous qui êtes une petite paysanne. Non, répondit la fille, ce n'est pas assez pour moi. Je veux tout. Laissez moi ma condition de paysanne avec mon teint fleuri, je vous laisserai vos cent ans avec vos rides, et la mort qui vous talonne.

bonne. Mais aussi, répondit la Reine, que ferais je, si je n'avais plus de royaume? Vous ririez, vous chanteriez comme moi, lui dit cette fille. En parlant ainsi, elle se mit à rire, à danser et à chanter. La Reine qui était bien loin d'en faire autant, lui dit: Que feriez-vous en ma place? Vous n'êtes point accoutumée à la vieillesse. Je ne fais pas, dit la paysanne ce que je ferais: mais je voudrais bien l'essayer; car j'ai toujours oui dire qu'il est beau d'être Reine. Pendant qu'elles étaient en marché, la Fée survint qui dit à la paysanne: voulez-vous faire votre apprentissage de vieille Reine pour savoir si ce métier vous accommodera? Pourquoi non? dit la fille. A l'instant les rides couvrent son front; ses cheveux blanchissent; elle devient grondeuse et rechignée; sa tête branle, et toutes ses dents aussi; elle a déjà cent ans. La Fée ouvre une petite boîte, et en tire une foule d'Officiers et de courtisans richement vêtus, qui croissent à mesure qu'ils en forment, et rendent mille respects à la nouvelle Reine. On lui sert un grand festin; mais elle est dégoûtée, et ne saurait mâcher; elle est honteuse et étonnée; elle ne fait ni que dire ni que faire; elle touffe à crever; elle crache sur son menton; elle a au nez une roupie gluante, qu'elle essuie avec ses manches; elle se regarde dans le miroir, et se trouve plus laide qu'une guenuche. Cependant la véritable Reine était dans un coin qui riait, et qui commençait à devenir jolie; ses cheveux revenaient; et ses dents aussi; elle reprenait un teint frais et vermeil; elle se redressait avec mille petites façons; mais elle était crasseuse, court vêtue, avec ses habits sales, qui semblaient avoir été trainés dans les cendres; elle n'était pas accoutumée à cet équipage; et les Gardes la prenant pour quelque servante de cuisine, voulaient la chasser

du palais. Alors Peronelle lui dit: vous voilà bien embarrassée de n'être plus Reine et moi encore davantage de l'être: tenez voilà votre couronne; rendez-moi ma cote grise. L'échange fut aussi-tôt fait et la reine de revieillir, et la payfanne de rajeunir. A peine le changement fut fait, que toutes deux s'en repentèrent, mais il n'était plus tems. La Fée les condamna à demeurer chacune dans sa condition. La reine pleurait tous les jours dès qu'elle avait mal au bout des doigts; elle disait: hélas! si j'étais Peronelle à l'heure que je parle, je serais logée dans une chaumière, et je vivrais de chaignes; mais je danserais sous l'orme avec les bergers, au son de la flûte. Que me sert d'avoir un beau lit, où je ne fais que souffrir, et tant de gens qui ne peuvent me soulager? le chagrin augmenta ses maux: douze médecins qui étaient sans cesse autour d'elle, les augmentèrent encore. Enfin elle mourut au bout de deux mois. Alors Peronelle reconnut qu'elle était plus heureuse que sage d'avoir perdu la royauté.

99. Der Mensch denkt und Gott lenkt.

Un riche Persan, appelé Nadir, avait passé des jours tranquilles et heureux pendant un grand nombre d'années dans l'abondance et les plaisirs, lorsque par un revers de fortune, il se vit tout d'un coup réduit à une extrême indigence. Le désespoir s'empara alors de son coeur; il osa accuser la providence d'injustice, et résolut de mettre fin à une vie qui lui était devenue insupportable. Occupé de ces funestes idées, il songea une nuit qu'il se trouvait dans la grotte la plus obscure de la montagne voisine, livré à son désespoir et prêt à se percer le coeur d'un poignard, lorsque tout à coup un être d'une beauté et d'une grandeur plus qu'humaine,

maine, vint s'offrir à ses regards, et lui dit avec un sourire majestueux: suis-moi, Nadir, au haut de cette montagne.

Lorsqu'ils y furent arrivés, je suis Caloc, l'ange de la paix, lui dit son conducteur respectable, tourne les yeux du côté de la vallée. Nadir vit une île déserte, stérile, brûlante; au milieu il aperçut une figure maigre, pâle et mourante; c'était un marchand qui périfait de faim, et qui faisait de tristes lamentations, de ce qu'il ne trouvait ni grain ni source d'eau dans ce désert; il implorait la protection du ciel contre les tigres qui étaient prêts à le dévorer. Il tenait dans ses mains un petit coffre plein de bijoux, qu'il jeta sur le sable comme lui étant inutile, et se traîna avec beaucoup de peine vers une éminence, où il allait tous les soirs, pour donner un signal au premier vaisseau que le hasard conduirait dans cette île.

Maître des cieux, dit Nadir, ne permets pas que cet infortuné soit dévoré par les bêtes sauvages! Tais-toi dit l'ange, et observe. Il regarda et vit un vaisseau qui abordait à l'île déserte. On ne peut exprimer le ravissement du marchand affamé, lorsque le capitaine lui offrit de le conduire dans sa patrie, s'il pouvait lui donner quelque récompense. Le marchand lui offrit la moitié de ses bijoux. Le capitaine l'ayant acceptée, tint conseil avec ses gens, qui furent d'avis de s'emparer du reste des bijoux, et d'abandonner à son malheureux sort cet infortuné, qui chercha en vain à les attendre par ses supplications et par ses larmes.

Ciel! permettras-tu une injustice si atroce, s'écria Nadir. Regarde, dit l'ange, vois ce vaisseau, dans lequel tu aurais souhaité que ce malheureux fût entré, réduit

réduit en pièces par un rocher contre lequel il a heurté, n'entends-tu pas les cris lamentables des matelots ?

Laisse gouverner le monde par le grand et sage dispensateur qui l'a créé ! Bientôt il tirera de ce désert affreux cet homme dont le fort lui fait pousser des plaintes et des murmures, mais par des moyens que lui seul connaît. Son coeur étant dominé par l'avarice, il était non seulement le plus méprisé, mais aussi le plus malheureux des hommes ; il s'imaginait qu'il y avait dans les richesses un charme puissant, au moyen duquel il satisfèrait tous ses desirs, et ne pourrait jamais rien craindre. Aujourd'hui, non seulement, il a commencé à mépriser, mais encore à avoir en horreur les richesses, en jettant ses bijoux sur le sable ; il en a senti l'inutilité, et la conduite des matelots lui a montré combien elles peuvent être pernicieuses ; il fait à présent qu'elles sont bonnes ou mauvaises, utiles ou nuisibles, suivant le caractère de celui qui les possède. Heureux l'homme qui a appris la sagesse à l'école de l'adversité !

Au même instant Nadir se réveilla, il fit de sérieuses réflexions sur ce songe merveilleux, qu'il regardait comme une leçon que le Ciel venait de lui donner de ne plus murmurer contre les ordres de la Providence. Il se résigna entièrement à la volonté du souverain maître de l'Univers, et il fut heureux le reste de sa vie.

100. Menalk und Alexis.

Ménalque était vieux. Déjà les ans avaient blanchi sa tête octogénaire. Des cheveux argentés ombrageaient son front. Sa barbe blanche retombait sur sa poitrine, et un bâton rassurait ses pas chancellans. Comme celui qui après les travaux d'un beau jour d'été se repose satisfait à la fraîcheur du soir, et rend grâces aux Dieux,

E

en

en attendant le paisible sommeil. Ainsi Ménalque avait consacré le reste de ses jours au culte des immortels et au repos: car il avait travaillé, il avait fait le bien, et tranquille et serein il attendait désormais le sommeil du tombeau. Ménalque voyait la bénédiction répandue sur ses enfans. Il leur avait donné de nombreux troupeaux et de riches pâturages. Pleins d'une tendre sollicitude, tous s'étudiaient à l'envi à embellir ses vieux jours, et à lui rendre les soins qu'il avait eu de leur jeunesse. Souvent assis devant sa cabane à la douce chaleur du soleil, il contemplait ses jardins soigneusement cultivés, et dans un vaste lointain les travaux et la richesse des champs. D'un air affable et caressant il engageait les passans à s'arrêter près de lui. Il écoutait encore avec intérêt les nouvelles du voisinage et se plaisait à apprendre de l'étranger les moeurs et les coutumes des pays lointains.

Les enfans de ses enfans, l'amusement le plus cher à sa vieillesse, venaient folâtrer autour de lui. Arbitre de leurs jeux, il jugeait leurs petits différens, et les accoutumait à être bons, faciles et compâtissans pour les hommes et pour le moindre des animaux. Aux jeux variés qu'il leur enseignait se mêlait toujours quelque instruction simple et frappante. Lui-même faisait leurs jouets. Sans cesse ils accouraient en criant: Oh! faisons encore ceci; et puis encore cela. Quand ils l'avaient obtenu, ils se précipitaient à son cou; ils fautaient de joie et le vieillard souriait à leurs transports. Il leur apprenait à tailler le jonc, à en faire des flûtes et des chalumeaux. Il leur enseignait les airs qui appellent les brebis et les chevres au pâturage, et ceux qui les ramènent au bercail. Il composait pour eux des chansons. Les petits les chantaient, les plus grands les ac-

com-

compagnaient de la fôte. Quelquefois encore il leur racontait quelque histoire intéressante. Alors on les voyait assis à terre ou sur le seuil de la porte, tous, la bouche entr'ouverte et les yeux attachés sur ses levres.

Un jour qu'il était venu s'asseoir à l'entrée de sa cabane pour s'y rechauffer au soleil du matin, son petit fils Alexis se trouva seul auprès de lui. Le beau jeune homme n'avait encore vu que treize printemps. Les roses du bel âge et de la santé brillaient sur ses joues, et ses cheveux flottaient en boucles dorées. Le vieillard l'entretenait du bonheur de faire du bien aux hommes et de soulager l'indigence. Il lui disait: aucun plaisir n'égale celui qu'on éprouve après une bonne action. Le lever brillant de l'aurore, le doux coucher du soleil, la lune perçant les sombres voiles de la nuit, remplit notre coeur d'un sentiment délicieux, mais celui que nous inspire la bienfaisance... Oh mon fils, il est plus délicieux encore. Des larmes de joie et de tendresse arrosèrent les joues du jeune Alexis. Le vieillard les vit avec transport. Tu pleures, mon fils, lui dit-il, en fixant tendrement les yeux sur lui, sûrement mes discours seuls n'auraient pas eu ce pouvoir. Il y a quelque chose dans ton coeur qui leur donne cette force.

Alexis essuya les pleurs de ses joues de roses; mais ses yeux se remplissaient sans cesse de nouvelles larmes: Ah! je le sens, oui, je sens que rien n'est si doux que de faire du bien.

Ménalque attendri serra la main du jeune homme dans la sienne et lui dit: Je vois sur ton front, je lis dans tes yeux que ton ame est émue, et qu'elle ne l'est pas seulement de ce que je viens de dire.

Le jeune berger interdit détourna ses regards. Tes discours ne sont-ils pas assez touchans pour faire répandre sur mes joues une douce rosée de larmes?

Je vois, mon fils, lui répondit Ménalque, je vois que tu me caches, peut-être pour la première fois, ce qui fait palpiter ton sein, ce qui erre déjà sur tes levres.

Eh bien! dit Alexis, en retenant ses pleurs, je te raconterai tout; mais sans toi je l'eus caché éternellement au fond de mon cœur. Ne l'ai-je pas appris de toi-même? celui qui se vante du bien qu'il a fait, n'est bon qu'à demi. Voilà pourquoi je voulois te cacher ce qui fait palpiter mon cœur, ce qui me fait éprouver si délicieusement que le plaisir de faire du bien est le sentiment le plus doux de la vie. Une de nos brebis s'était égarée. J'allai la chercher dans la montagne, et là j'entendis une voix gémissante. Je me glissai du côté d'où venait la voix, et j'aperçus un homme. Il était dessus ses épaules un pesant fardeau et le posait à terre en soupirant. Je ne puis, disait il, aller plus loin: Que ma vie est pleine d'amertume! Une subsistance pénible et douloureuse, est tout ce que j'obtiens de mon travail. Il y a plusieurs heures que j'erre, accablé de cette charge aux ardeurs du midi, et je ne trouve point de source pour étancher ma soif, pas un arbre, pas même un arbruste dont le fruit puisse me rafraîchir. O Dieux! Je ne vois autour de moi que d'affreux déserts: Aucun sentier qui me conduise vers ma chaumière, et mes genoux chancelans ne sauraient me porter plus loin. En gémissant ainsi, il s'étendit languissamment sur son fardeau. Alors sans en être aperçû, je courus de toute ma force à notre cabane, je ramassai vite une corbeille de fruits secs et de fruits nouveaux, je remplis de lait
mon

mon plus grand flacon, je revolai à la montagne et je retrouvai encore cet infortuné! Il goûtait dans ce moment un peu de sommeil. Je m'approchai doucement de lui, je mis à ses côtés la corbeille et le flacon rempli de lait, et j'allai me cacher dans les buissons. Il se réveilla bientôt et portant les yeux sur son fardeau: que le sommeil, dit-il, est un doux soulagement! Je vais essayer à présent de te trainer plus loin. Peut-être que les Dieux conduiront mes pas, que j'entendrai bientôt le murmure d'une fontaine, ou que je trouverai quelque cabane dont le maître hospitalier me recevra sous son toit. Dans ce moment il aperçut le flacon et la corbeille. Dieux! que vois-je, s'écria-t-il, hélas! le besoin qui me tourmente trompe mes sens, je rêve sans doute, et quand je me réveillerai tout disparaîtra. Mais non, je veille. Ce n'est pas un songe. Il porta la main sur les fruits, je veille. Quelle divinité propice a fait ce prodige, c'est en ton honneur que je verse les premières gouttes de ce lait, c'est à toi que je consacre ces deux pommes les plus belles du panier. Reçois, ah! daigne recevoir favorablement le voeu de ma reconnaissance. A ces mots, il s'assit et mangea en versant des larmes de joie. Après s'être rafraîchi, il se leva et rendit encore une fois grâces au Dieu qui veillait sur lui avec tant de bonté. Les Dieux, dit-il, auraient-ils conduit ici un mortel bienfaisant? Où es-tu? que je te rende grâces, que je te bénisse? Il s'en alla et je pleurerai de joie. Cependant je courus à travers les buissons pour le devancer, et je m'assis sur le bord du chemin où il devait passer. Il vint, il me salua, et me dit: Ecoute, mon fils, n'as-tu vu personne dans ces montagnes portant un flacon et un panier rempli de fruits? Non, je n'ai vu personne dans la montagne portant un flacon et

un panier de fruits. Mais, lui dis-je, comment es-tu venu jusque dans ce désert? sans doute que tu t'es égaré: aucune route ne conduit ici. Hélas! oui, mon enfant, je me suis malheureusement égaré. Et si quelque Divinité bienfaisante, ah! si c'est un mortel les Dieux l'en béniront, si quelque divinité bienfaisante, dis-je, ne m'avait sauvé, j'aurais péri de faim et de soif dans ces montagnes. — Hé bien je vais t'enseigner le chemin! Donne-moi ton fardeau à porter et tu me suivras avec moins de peine. Après s'en être défendu longtemps, il me donna le fardeau; je le menai sur la route qui conduisait à son hameau. Voilà, mon pere, ce qui me fait encore pleurer de joie: ce que j'ai fait m'a coûté peu de peine, cependant toutes les fois que je me le rappelle, ce souvenir me charme comme l'air pur du matin. Quel doit être le bonheur de celui qui a fait beaucoup de bien!

Le vieillard dans le plus doux ravissement embrassa le jeune homme. Ah! je descends sans regret dans la tombe, puisque je laisse la bienfaisance et la piété dans ma chaumière.

101. Alibeg.

Chach-Abbas, Roi de Perse, faisant un voyage, s'écarta de toute sa cour, pour passer dans la campagne, sans y être connu, et pour y voir les peuples dans toute leur liberté naturelle: il prit seulement avec lui un de ses courtisans. Je ne connais point, lui dit le roi, les véritables mœurs des hommes: tout ce qui nous aborde, est déguisé. C'est l'art et non pas la nature simple qui se montre à nous. Je veux étudier la vie rustique, et voir ce genre d'hommes qu'on méprise tant, quoiqu'ils soient le vrai soutien de toute la société humaine.

Je

Je suis las de voir des courtisans qui m'observent pour me surprendre, en me flattant. Il faut que j'aille voir des laboureurs et des bergers qui ne me connaissent pas. Il passe avec son confident au milieu de plusieurs villages, où l'on faisait des danfes, et il était ravi de trouver loin des cours, des plaisirs tranquilles et sans dépense. Il fit un repas dans une cabane, et comme il avait grand'faim, après avoir marché plus qu'à l'ordinaire, les alimens grossiers qu'il prit, lui parurent plus agréables que tous les mets exquis de sa table.

En passant par une prairie semée de fleurs, dans laquelle serpentait un clair ruisseau, il aperçut un jeune berger, qui jouait de la flûte à l'ombre d'un grand ormeau, auprès de ses moutons qui paissaient. Il l'aborde, il l'examine, il lui trouve une physionomie agréable, un air simple et ingénu, mais noble et gracieux. Les haillons dont le berger était couvert, ne diminuaient point l'éclat de sa beauté. Le Roi crut d'abord que c'était quelque personne d'une naissance illustre, qui s'était déguisée; mais il aprit du berger que son pere et sa mere étaient dans un village voisin, et que son nom était Alibeg. A mesure que le Roi le questionnait, il admirait en lui un esprit, solide et un jugement sain. Ses yeux étaient vifs, et n'avaient rien d'ardent et de farouche; sa voix était douce, insinuante et propre à toucher. Son visage n'avait rien de grossier: mais ce n'était pas une beauté molle et efféminée. Le berger, d'environ seize ans, ne savait point qu'il fût tel qu'il paraissait aux autres. Il croyait penser, parler, être fait comme tous les autres bergers de son village. Mais sans éducation, il avait appris tout ce que la raison fait apprendre à tous ceux qui l'écoutent. Le Roi l'ayant entretenu familièrement en fut charmé: il fut de lui

fur l'état des peuples tout ce que les rois n'apprennent jamais d'une foule de flatteurs qui les environne. De tems en tems il riait de la naïveté de cet enfant, qui ne ménageait rien dans ses réponses. C'était une grande nouveauté pour le roi que d'entendre parler si naturellement. Il fit signe au courtifan qui l'accompagnait de ne point découvrir qu'il était le roi; car il craignait qu'Alibeg ne perdît dans un moment toute sa liberté et toutes ses graces, s'il venait à favoir devant qui il parlait. Je vois bien, disait le Prince au courtifan, que la nature n'est pas moins belle dans les plus basses conditions, que dans les plus hautes. Jamais enfant de roi n'a paru mieux né que celui-ci, qui garde les moutons. Je me trouverais trop heureux d'avoir un fils aussi sensé et aussi aimable. Il me parait propre à tout; et si on a soin de l'instruire, ce sera assurément un jour un grand homme. Je veux le faire élever auprès de moi.

Le Roi emmena Alibeg, qui fut bien surpris d'apprendre à qui il s'était rendu agréable. On lui fit apprendre à lire, à écrire, à chanter; et ensuite on lui donna des maîtres pour les arts et pour les sciences qui ornent l'esprit. D'abord il fut un peu ébloui de la cour; et son grand changement de fortune, changea un peu son coeur. Son âge et sa faveur joints ensemble, altérèrent un peu sa sagesse et sa modération. Au lieu de sa houlette et de son habit de berger il prit une robe de pourpre brodée d'or, avec un turban couvert de pierres. Sa beauté effaça tout ce que la cour avait de plus agréable; il se rendit capable des affaires les plus sérieuses, et mérita la confiance de son maître, qui connaissant le goût exquis d'Alibeg pour toutes les magnificences d'un palais, lui donna enfin une charge très-considérable

dérable en Perse, qui est celle de garder tout ce que le Prince a de pierreries et de meubles précieux.

Pendant toute la vie du grand Chsch-Abbas, la faveur d'Alibeg ne fit que croître. A mesure qu'il avançait dans un âge plus mûr, il se rappelait avec plus de plaisir son ancienne condition, et souvent il la regrettait. O beaux jours! disait-il en lui-même, jours innocens; jours, où j'ai goûté une joie pure et sans péril; jours, depuis lesquels je n'en ai vu aucun de si doux, ne vous reverrai-je jamais? Celui qui m'a privé de vous, en me donnant tant de richesses, m'a tout ôté. Il voulut aller revoir son village; il s'attendrit dans les lieux où il avait autrefois chanté et joué de la flûte avec ses compagnons. Il fit quelque bien à tous ses parens et à tous ses amis; mais il leur souhaita pour principal bonheur de ne quitter jamais la vie champêtre, et de n'éprouver jamais les malheurs de la cour.

Il les éprouva ces malheurs, après la mort de son bon maître Chsch-Abbas; son fils Chsch-Séfi succéda à ce prince. Des courtisans envieux et pleins d'artifice trouvèrent moyen de le prévenir contre Alibeg. Il a abusé, disaient-ils, de la confiance du feu roi. Il a amassé des trésors immenses et a détourné plusieurs choses d'un très-grand prix, dont il était dépositaire. Chsch-Séfi était tout ensemble jeune et prince; il n'en fallait pas tant pour être crédule, inappliqué et sans précaution. Il eut la vanité de vouloir paraître réformer ce que le roi son père avait fait et jugé mieux que lui. Pour avoir un prétexte de déposséder Alibeg de sa charge, il lui ordonna, selon le conseil de ses courtisans envieux, de lui apporter un cimenterre garni de diamans d'un prix immense, que le roi son grand-père avoit accoutumé de porter dans les combats. Chsch-

Abbas avait fait autrefois ôter de ce cimenterre tous ces beaux diamans; et Alibeg prouva par de bons témoins que la chose avait été faite par l'ordre du feu roi, avant que la charge lui eût été donnée. Quand les ennemis d'Alibeg virent qu'ils ne pouvaient plus se servir de ce prétexte pour le perdre, ils conseillèrent à Chach-Séfi de lui commander de faire dans quinze jours un inventaire exact de tous les meubles précieux, dont il était chargé. Au bout de quinze jours il demanda lui-même à voir toutes ces choses. Alibeg lui ouvrit toutes les portes et lui montra tout ce qu'il avait en garde. Rien n'y manquait; tout était propre, bien rangé et conservé avec grand soin. Le roi bien étonné de trouver partout tant d'ordre et tant d'exactitude, était presque revenu en faveur d'Alibeg, lorsqu'il aperçut, au bout d'une grande galerie pleine de meubles très somptueux, une porte de fer qui avait trois grandes ferrures. C'est-là lui dirent à l'oreille les courtisans jaloux, qu'Alibeg a caché toutes les choses précieuses qu'il vous a dérobées. Aussitôt le roi en colere s'écria. Je veux voir ce qui est au-delà de cette porte. Qu'y avez-vous mis? Montrez-le-moi. A ces mots Alibeg se jeta à genoux, le conjurant au nom de Dieu de ne lui pas ôter ce qu'il avait de plus précieux sur la terre. Il n'est pas juste, disait-il, que je perde en un moment ce qui me reste, et qui fait ma ressource, après avoir travaillé tant d'années auprès du roi votre pere. Otez-moi, si vous voulez tout le reste: mais laissez-moi ceci. Le roi ne douta point que ce ne fût un trésor mal acquis qu'Alibeg avait amassé; Il prit un ton plus haut, et voulut absolument qu'on ouvrît cette porte. Enfin Alibeg qui en avait les clefs, l'ouvrit lui-même. On ne trouva en ce lieu que la houlette, la flûte et l'habit de berger qu'Alibeg

beg avait porté autrefois, et qu'il revoyait souvent avec joie, de peur d'oublier sa première condition. Voilà, dit-il, ô grand roi, les précieux restes de mon ancien bonheur. Ni la fortune, ni votre puissance, n'ont pu me les ôter. Voilà mon trésor que je garde pour m'enrichir, quand vous m'aurez fait pauvre. Reprenez tout le reste; laissez-moi ces chers gages de mon premier état. Les voilà mes vrais biens qui ne me manqueront jamais. Les voilà ces biens simples, innocens, toujours doux à ceux qui savent se contenter du nécessaire, et qui ne se tourmentent point pour le superflu. Les voilà ces biens qui ne m'ont jamais donné un moment d'embarras. O! chers instrumens d'une vie simple et heureuse! je n'aime que vous; c'est avec vous que je veux vivre et mourir. Pourquoi faut-il que d'autres biens trompeurs soient venus me tromper, et troubler le repos de ma vie? Je vous les rends, grand roi, toutes ces richesses qui me viennent de votre libéralité. Je ne garde que ce que j'avais, quand le roi votre père vint par ses grâces me rendre malheureux.

Le roi entendant ces paroles d'Alibeg, et étant indigné contre les courtisans qui avaient voulu le perdre, les chassa d'auprès de lui. Alibeg devint son principal Officier et fut chargé des affaires les plus secrètes: mais il revoyait tous les jours sa houlette, sa flûte et son ancien habit, qu'il gardait toujours dans son trésor prêt à les reprendre, dèsque la fortune inconstante troublerait sa faveur. Il mourut dans une extrême vieillesse, sans avoir jamais voulu ni faire punir ses ennemis, ni amasser aucun bien, et ne laissant à ses parens que de quoi vivre dans la condition de bergers, qu'il crut toujours la plus sûre et la plus heureuse.

Erzäh-

Erzählung des Todes merkwürdiger Personen aus der römischen Geschichte.

102. Der Tod des Julius Cäsar.

La veille du jour que Jules César fut assassiné, il soupa chez Lépidus. Là, comme il était fort sobre, et toujours en action, pendant que les autres mangeaient, il s'occupait à lire, et à apostiller les lettres qu'il avait reçues. Quelqu'un des convives mit en question, quelle était la mort la plus souhaitable. César interrompit sa lecture, c'est, dit-il, la moins prévue. Il lui arriva ce qu'il souhaitait. Néanmoins peu s'en fallut que les prières de Calpurnia sa femme allarmée d'un songe effrayant, qu'elle avait eu, ne le retinssent le lendemain dans sa maison, et n'écartassent le danger, en le persuadant de ne point aller au sénat. Déjà César donnait ordre à Antoine d'aller le congédier, mais Décimus Brutus, qui était présent, insista fortement pour le contraire, et l'obligea en quelque façon par des discours persuasifs de se mettre en marche. Sur le chemin il reçut un avis détaillé de son danger. Cet avis parvint jusques dans ses mains, mais sans parvenir à sa connaissance. Artémidore, philosophe grec, ayant fait un mémoire de tout ce qu'il savait de la conspiration, vint se mêler parmi ceux qui présentaient des placefs à César. Il l'approcha de très près, et lui donnant son mémoire: „lisez ceci, lui dit-il, et promptement. Car il y est question de choses qui vous intéressent.“ César garda le mémoire: mais à cause du nombre infini de gens qui l'obsédaient, il ne lui fut pas possible de le lire, et il entra dans le sénat, le tenant à la main. Tous les sénateurs s'étant levés

levés pour le recevoir, ceux qui étaient de la conspiration l'environnèrent et le conduisirent à sa chaise curule, pendant que deux d'entr'eux, Décimus et Trébonius retenaient Antoine à la porte de la salle, l'entretenant de quelque propos en l'air qu'ils avaient imaginés. Sillas Cimber paraissait à la tête de ceux qui assiégeaient César, feignant de demander pour son frere, qui était en exil, la liberté de revenir à Rome : et tous les autres sollicitaient avec lui, faisaient de grandes instances, et prenaient les mains de César, sous prétexte de les baiser et comme pour tâcher de l'attendrir. Le Dictateur refusait, et se voyant trop pressé, il voulut se lever. En ce moment Cimber lui rabattit avec les deux mains la robe de dessus les épaules, ce qui était le signal dont on était convenu : et pendant que César s'écrie : ce ne sont pas là des prieres, c'est une violence : Casca qui était derriere son siege, lui porta le premier coup. Tous les conspirateurs tirèrent leurs poignards, et César, en faisant effort pour s'élancer, reçut dans la poitrine un second coup, qui après sa mort fut jugé le seul mortel de tous ceux qu'on lui porta. Malgré le sang qu'il perdait, malgré les poignards qu'on lui présentait aux yeux et au visage, il se tournait de tous les sens comme un lion au milieu des épieux des chasseurs. Quelques uns disent qu'il ne proféra aucune parole. Selon d'autres, lorsqu'il aperçut Brutus qui s'avancait le poignard à la main, il lui fit ce tendre reproche : Eh ! quoi, mon fils, tu es aussi de ce nombre ? Alors il s'enveloppa la tête, et baissant sa robe par devant, pour tomber d'une façon modeste et décente, il se livra sans résistance à ses meurtriers.

103. Der Tod des Cato.

Caton, enfermé dans Utique, voulait défendre la place contre César; mais il ne trouva personne disposé à le seconder. Résolu de mourir il se donna des peines infinies pour assurer la retraite des sénateurs qui étaient avec lui dans Utique. Il passa dans ces différens soins une nuit entière et une grande partie du jour suivant. Rendu enfin chez lui, il assambla toute sa maison, c'est-à-dire, ses amis et son fils; et entr' autres propos qu'il leur tint, il défendit à son fils de prendre aucune part au gouvernement des affaires publiques. Il prit ensuite le bain; après le bain il soupa en nombreuse compagnie, avec tous ses amis et les magistrats d'Utique. On tint table long-tems; et la conversation fut vive, animée, assez gaie, savante, roulant sur des points de philosophie morale. Après le repas il se promena quelque tems selon sa pratique journalière; et se renfermant dans son appartement, il s'attendrit plus que de coutume avec son fils et avec chacun de ses amis, ce qui renouvela la pensée que l'on avait déjà eue de sa funeste résolution. Quand il fut entré dans sa chambre, il se mit sur son lit et prit en main le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'ame. Après en avoir déjà lu une grande partie, regardant à son chevet, il fut surpris de n'y point voir son épée. Elle en avait été ôtée par ordre de son fils. Caton appella un esclave, à qui il demanda ce qu'était devenu son épée, mais sans empressement, sans vivacité, comme s'il n'eût point eu de dessein particulier. Lorsqu'il eut fini sa lecture, voyant que personne ne se mettait en devoir de lui obéir, il appella tous ses esclaves l'un après l'autre, et d'un ton de voix ferme il leur déclara qu'il voulait avoir son épée. Il s'emporta même jusqu'à frapper à poing fermé l'un d'en-
tre

tr'eux sur la bouche avec tant de violence, que sa main en fut toute ensanglantée. Quoi donc? disait-il avec indignation, mon fils et mes gens conspirent pour me livrer à mon ennemi sans armes et sans défense. Un jeune esclave lui rapporta enfin son épée. Caton la tira, l'examina, et voyant que la pointe était bien droite et bien aiguë: maintenant, dit-il, je suis mon maître. Il posa son épée, reprit son livre, et le relut d'un bout à l'autre. Ensuite il dormit, et d'un si bon somme, que ceux qui étaient dehors, et qui écoutaient à la porte, l'entendirent ronfler. Sur le minuit il appella deux de ses affranchis, dont l'un qui se nommait Cléanthes, était son médecin: l'autre nommé Butus, était celui en qui il avait le plus de confiance pour les affaires. Il envoya ce dernier à la mer, avec ordre de voir si tout le monde était embarqué, et de venir ensuite lui en rendre compte. Le ministère de Cléanthes lui était nécessaire pour sa main, où il y avait une inflammation causée par le coup violent qu'il avait donné à son esclave. Caton en faisant ainsi panser et bander sa main, donna de l'espérance et de la consolation à tous ceux de sa maison, qui conclurent qu'il ne renonçait pas à la vie, puisqu'il prenait encore soin de son corps. Cependant Butus étant revenu, et lui ayant dit que tous étaient partis, Caton lui ordonna de fermer la porte, et se jeta devant lui sur son lit, comme s'il eût voulu reposer le reste de la nuit. Dèsqu'il fut seul, il se perça de son épée un peu au dessous de la poitrine: mais la violence du coup fut diminuée par la foiblesse de sa main enflée et malade. Il ne mourut donc pas sur le champ, et en se débattant sur son lit il tomba à terre. Au bruit qu'il fit en tombant, son fils et ses amis entrèrent. Ils le trouvèrent nageant dans son sang; et quoique ses entrailles sortis-

sent

sent du ventre par l'ouverture de la plaie, il vivoit néanmoins encore, et feisoit usage de ses yeux. Le chirurgien, voyant que les intestins n'étaient point blessés, voulut les faire rentrer, et recoudre la plaie: mais lorsque Caton fut revenu pleinement à lui même, et qu'il eut compris l'intention que l'on avoit de le secourir, il repoussa le Chirurgien, et avec une férocité dont le seul récit fait frémir, il porta ses mains dans sa plaie, la rouvrit, et en se déchirant ainsi les entrailles, il expira.

104. Der Tod des Cicero.

Parmi les victimes de la cruauté des Triumvirs, Cicéron par bien des endroits tient le premier rang. Il avoit été pros crit avec son fils, son frere, son neveu, et tous ceux qui lui appartenaient, et qui avoient avec lui quelque liaison d'amitié ou de parenté. Il ne pouvoit pas se promettre un autre sort; et il savoit bien qu'il ne lui étoit pas permis d'espérer de grace d'Antoine contre lequel il avoit écrit. Aussi étoit-il sorti de Rome à l'approche des Triumvirs: et son premier dessein fut de passer la mer avec son frere pour aller en Macédoine dans le camp de Brutus. Ils marchèrent ensemble quelque tems, déplorant mutuellement leur infortune. Mais comme leur départ avoit été fort précipité et qu'ils manquaient de beaucoup de choses, Quintus retourna sur ses pas pour faire de plus amples provisions; et Cicéron continua sa route vers Gaëte, où n'ayant point eu de nouvelles de son frere, il s'embarqua. Tantôt les vents contraires, tantôt les fatigues de la mer que son corps épuisé par les agitations de son esprit ne pouvoit soutenir, l'obligèrent de relâcher. Enfin il se trouva ennuyé et de fuir et de vivre, et il prit le parti de gagner une
maison

maison de campagne qu'il avait dans ces quartiers. „Il „fait, dit-il, que je meure dans ma patrie que j'ai „plus d'une fois sauvée.“ Ses gens le tirèrent quelques jours après comme par force de cette maison, pour tâcher de le mettre en sûreté. Ils n'en eurent pas le tems. Comme il était encore en marche, ceux qui le cherchaient pour le tuer l'atteignirent. Les meurtriers avaient à leur tête un tribun militaire nommé Popilius, autrefois défendu par Cicéron dans une cause assez douteuse, et qui pour récompense de ce service avait demandé avec empressement la commission de tuer son bienfaiteur. Les esclaves de Cicéron voulaient défendre leur maître; Il leur ordonna d'arrêter la litiere, et de souffrir tranquillement ce que la cruauté du sort rendait inévitable. En même tems regardant fixement les assassins, il mit la tête hors de la portiere: et le Centurion Hérennius la lui coupa, pendant que les soldats eux mêmes, touchés et du malheur et de la constance d'un homme si digne de respect, baissaient les yeux et se voilaient le visage. Ce n'en fut pas assez pour satisfaire la brutale barbarie du centurion. Il lui coupa encore les mains, en lui reprochant, même après sa mort, d'avoir écrit contre Antoine.

105. Der Tod des Pompejus.

Pompée après sa défaite à Pharsale prit la funeste résolution d'aller en Egypte. En arrivant il se mit à l'ancre, et envoya avertir le jeune Roi de sa venue, et lui demander retraite et sûreté. Ptolémée presque encore enfant ne gouvernait point par lui-même. Pothin, son premier ministre, assembla donc le conseil. Les avis se partagèrent. Le rhéteur Théodote soutint qu'il n'y avait point d'autre parti à prendre, que de lui per-

mettre

G

mettre

mettre d'aborder et de le tuer: moyennant quoi on rendrait service à César, et l'on n'aurait plus lieu de craindre Pompée. Un avis si horrible fut applaudi: et Achilles se chargea de l'exécution. Il prit avec lui Septimius, romain de naissance, un autre romain nommé Salvius et trois ou quatre satellites, et s'étant mis dans une barque il s'avança vers le vaisseau de Pompée. Tout ce qu'il y avait de plus illustres personnages qui avaient accompagné Pompée dans sa fuite, étaient montés sur son bord pour être témoins de ce qui se passerait. Lorsqu'ils virent au lieu de la réception magnifique qu'on avait espérée, une méchante barque de pêcheurs amenant cinq ou six hommes qui n'avaient pas l'air fort imposant, ils conçurent des soupçons, et conseillèrent à Pompée de retourner en arrière. Pendant qu'on délibérait, Achilles arriva; et Pompée se résolut à en courir les risques. En abordant, Septimius le salua en Latin comme son général. Dans le même tems, Achilles l'invita à passer dans la barque, parce que, disait-il, les bas fonds ne permettaient pas à une galere d'avancer jusqu'au rivage. Pompée fit entrer dans la barque avant lui deux centurions, un de ses affranchis nommé Philippe, et un esclave. Le trajet était assez long depuis le vaisseau jusqu'à la terre: et comme dans tout cet espace personne ne lui disait une seule parole, ni ne lui donnait aucun témoignage d'amitié ou de respect, il voulut rompre ce silence; et envisageant Septimius: „Je crois lui dit-il, vous reconnaître pour avoir autrefois servi sous moi.“ Septimius lui fit un signe de tête, sans proférer un mot, et sans lui faire aucune démonstration de politesse. On arriva ainsi tout près de terre, et comme Pompée se levait en s'appuyant sur le bras de son affranchi, Septimius lui porta un coup d'épée par derriere,

rière, Salvius et Achilles tirant aussi leurs épées se joignirent à Septimius. Pompée environné de ces assassins prit avec ses deux mains les pans de sa robe pour se couvrir le visage, et poussant seulement un soupir, sans rien dire ni rien faire d'indigne de lui, il se laissa percer de coups. Pompée achevait la cinquante huitième année de son âge, lorsqu'il fut tué.

Le corps fut jeté nud hors de la barque sur le rivage, et laissé en spectacle à tous ceux dont un tel objet pouvait attirer la curiosité. Philippe, affranchi fidèle, n'abandonna point le corps de son patron: et lorsque la foule des spectateurs fut dissipée, il le lava avec l'eau de la mer, et employa une de ses propres tuniques pour l'envelopper. Il s'agissait ensuite de le brûler, selon l'usage des romains. Philippe regardant de tous côtés, aperçut les débris à demi pourris d'une barque de pêcheur. Il en fit un pauvre et misérable bûcher, mais suffisant, dit Plutarque, pour un cadavre nud, et qui même n'était pas entier.

Pendant qu'il était occupé à ce pieux et triste office, il survint un romain établi en Egypte, homme déjà âgé, et qui autrefois avait fait sous Pompée ses premières campagnes. „Qui êtes - vous, dit - il à Philippe, vous qui vous préparez à rendre les derniers devoirs au grand Pompée? „Philippe lui ayant répondu par sa qualité d'affranchi: „Vous ne ferez pas seul, reprit le „vieux soldat, à jouir de cet honneur. Souffrez que je „partage avec vous, comme une bonne fortune, l'oc- „casion d'un tel acte d'humanité. Ce sera pour moi „un motif de ne pas me plaindre en tout de ma de- „meure en terre étrangère, puisque si elle m'a causé „bien des désagrémens, au moins elle m'aura pro- „curé l'avantage de prêter mon ministère à la sépul-
G 2 „ture

„ture du plus grand des Romains.“ Ainsi fut inhumé Pompée.

106. Der Tod des Seneca.

Séneque ne pouvait pas échapper à la haine de Néron. Ce Prince ingrat et cruel avait déjà tenté de faire périr son précepteur par le poison, voulant se délivrer d'un censeur odieux. Il se présenta une occasion qui était trop belle pour la manquer. Séneque étant soupçonné d'avoir eu part à une conjuration contre Néron, ce prince lui fit annoncer l'ordre de mourir. Séneque sans se troubler demanda son testament, pour y ajouter quelques legs en faveur de ses amis présens. Le centurion qui lui avait notifié l'ordre de l'Empereur, lui en refusa la permission. „Eh bien! dit Séneque en se tournant vers ses amis, puisqu'on m'empêche de vous témoigner ma reconnaissance pour vos services, je vous laisse le seul bien qui me reste, mais le plus précieux, l'exemple de ma vie.“ Comme il les voyait verser des larmes, il tâcha de les rappeler aux sentimens de fermeté soit par des représentations douces, soit même par des reproches. Il se fit alors ouvrir les veines des bras. Comme Séneque était vieux, et même affaibli par l'austérité du régime qu'il suivait pour sa nourriture, le sang coulait avec peine et lentement: ce qui l'obligea de se faire ouvrir encore les veines des jambes et des jarrets. Les douleurs furent longues et violentes, mais son éloquence ne l'abandonna pas dans cette extrémité cruelle; et ayant mandé des secrétaires; il leur dicta des discours dont nous sommes privés aujourd'hui. Tourmenté par des douleurs qui ne finissaient point, et pressé par les soldats, qui avaient hâte, il demanda à Staius Annéus, son médecin et son ami, le poison, dont



dont par une précaution singulière il avait fait provision depuis long-tems. Le poison était de la ciguë, que Sénèque prit, mais sans aucun effet, parceque son corps déjà refroidi et les vaisseaux affaiblis arrêtèrent le passage et l'activité de la liqueur. Il se fit ensuite porter dans un bain d'eau tiède, pour aider, soit l'écoulement du sang, soit l'action du poison. En y entrant, il prit de l'eau, et en arrosa les esclaves, qui étaient autour de lui: et faisant allusion à l'usage de terminer les repas par des libations en l'honneur de Jupiter Sauveur. „Faisons, dit-il, „nos libations à Jupiter Libérateur.“ Enfin on le transporta dans une étuve sèche, dont la vapeur l'étouffa. Il fut inhumé sans aucune pompe. Il l'avait ordonné ainsi par un codicile fait dans le tems de sa plus haute fortune.

107. Der Tod des Regulus.

Régulus après avoir remporté des victoires glorieuses sur les Carthaginois fut fait prisonnier et enfermé dans un cachot, où il resta pendant cinq ou six ans, et où il eut beaucoup à souffrir de la cruauté des Carthaginois; mais sa prison le rendit plus illustre encore que ses victoires.

Les pertes considérables que les Carthaginois avaient faites tant par terre que sur mer depuis quelques années les déterminèrent à envoyer à Rome des ambassadeurs pour y traiter de paix; et en cas qu'ils n'en pussent obtenir une qui leur fût favorable, pour y proposer l'échange des prisonniers. Ils crurent que Régulus pourrait leur être d'un grand secours, sur tout par rapport au second article. Il avait à Rome sa femme et ses enfans, grand nombre de parens et d'amis dans le sénat. On avait lieu de présumer que le désir de se tirer du

triste état où il languissait, de rentrer dans sa famille qui lui était fort chère, et d'être rétabli dans une patrie où il était généralement estimé et respecté, le porterait infailliblement à appuyer la demande des Carthaginois. On le pressa donc de se joindre aux ambassadeurs dans le voyage qu'ils se préparaient à faire à Rome. Avant de partir on lui fit prêter serment, qu'en cas qu'il ne réussit point dans ses demandes, il reviendrait à Carthage: et on lui fit même entendre que sa vie dépendait du succès de sa négociation. Quand ils furent arrivés à Rome, les ambassadeurs exposèrent devant le sénat le sujet de leur ambassade. Régulus, invité par la compagnie à dire son avis n'aurait eu qu'à prononcer un mot pour recouvrer avec sa liberté ses biens, ses dignités, sa femme, ses enfans, sa patrie. Mais ce mot lui paraissait contraire à l'honneur et au bien de l'état. Il ne fut attentif qu'aux sentimens que lui inspiraient la force et la grandeur d'ame, et il déclara nettement, „qu'on ne devait point songer à faire l'échange des prisonniers: qu'un tel exemple aurait des suites funestes „à la république. Que pour lui, à l'âge où il était „on devait compter que le perdre, c'était ne rien perdre; au lieu qu'ils avaient entre leurs mains plusieurs „généraux carthaginois dans la vigueur de l'âge, et en „état de rendre encore à leur patrie de grands services „pendant plusieurs années.“

Ce ne fut point sans peine, que le sénat se rendit à un avis qui devait coûter si cher, et qui était inoui et sans exemple dans le cas où se trouvait Régulus. Cet illustre exilé partit donc de Rome pour retourner à Carthage sans être touché ni de la vive douleur de ses amis, ni des larmes de sa femme et de ses enfans; mais avec la tranquillité d'un magistrat, qui libre enfin de toute
affaire

affaire part pour sa campagne. Cependant il n'ignorait pas à quels supplices il était réservé. En effet dèsque les ennemis le virent de retour sans avoir obtenu l'échange, et qu'ils sûrent qu'il s'y était même opposé, il n'y eut sorte de tourmens que leur barbare cruauté ne lui fit souffrir. Ils le tinrent longtems resserré dans un noir cachot, d'où, après lui avoir coupé les paupieres, ils le firent sortir tout à-coup, pour l'exposer au soleil le plus vif et le plus ardent. Ils l'enfermèrent ensuite dans une espece de coffre tout hérissé de pointes, qui ne lui laissaient aucun moment de repos ni jour, ni nuit. Enfin, après l'avoir ainsi longtems tourmenté par d'excessives douleurs et une cruelle insomnie, ils l'attachèrent à une croix, qui était le supplice le plus ordinaire chez les Carthaginois, et l'y firent périr.

Briefve eines Jünglings an seine abwesende Mutter.

108.

Vous m'avez permis de vous écrire, ma chere Mere. Quelle douce consolation pour mon coeur! Ah j'en avais grand besoin, puisque je fais obligé d'être si loin de vous.

Ma santé est bonne et je suis heureusement arrivé ici, où l'on m'a reçu avec beaucoup de bonté. Cependant je suis triste, oh oui, bien triste, je vous assure. Vous me direz sans doute que c'est une enfantillage; mais pendant tout le voyage je n'ai fait que pleurer. Je pensais toujours à vous. Pardonnez, ma bonne maman; je n'ignore pas, combien vous m'aimiez: ma douleur doit vous affliger, et je n'en parlerai plus.

G 4

Je

Je vous rends mille graces, ma chere Mere, de votre lettre pleine de bonté. Je me suis empressé de la montrer à Mad. Delisle. Quelle excellente mere vous avez, m'a-t-elle dit après l'avoir lue! Ecoutez, mon petit ami, a-t-elle ajouté, puisque votre maman vous a permis de lui écrire, et puisqu'elle vous ordonne, de lui rendre compte de tout ce qui vous regarde, vous ne devez rien oublier; parlez-lui de vos études et de vos amusemens, et rapportez-lui vos entretiens avec mes fils: peut-être que vous adoucirez par là le chagrin qu'elle ressent de votre absence. Mais, Madame, lui ai-je dit, ma mere m'a toujours défendu, de parler de ce qui se passe dans la maison des autres, et furement elle desire, que je ne lui parle que de moi.

Eh bien, m'a-t-elle répondu, votre maman avait raison: quiconque parle sans permission de ce qui se passe dans les maisons des autres, ou dans l'école publique, est un babillard indiscret qu'on méprisera et qu'on haïra bientôt; mais moi je vous accorde la permission de faire part à votre mere de tout ce qui se passe dans ma maison.

Oh Maman, combien cette permission m'a fait de plaisir! Que j'aurai de choses à vous raconter de mon ami Charles! Oui, oui, c'est de lui que j'aurai le plus souvent à vous parler! Vous ignorez, combien il a d'esprit et d'application, de sentiment et de bonté! Nous sommes toujours ensemble, je l'aime tous les jours un peu plus que la veille. Edouard, son frere, qui a deux ans de plus que lui, n'est pas à beaucoup près aussi aimable.

Mad. Delisle vous écrit, Maman. Elle m'a fait demander ma lettre, pour la mettre dans la sienne. Je suis fâché, de ne pouvoir causer plus long-temps avec vous

vous. Il me semble que je ne ferai jamais las de vous écrire. Adieu, ma chere Maman, ménagez bien votre santé. Continuez-moi toujours vos sages leçons, et peut-être que je ferai un jour aussi aimable que mon ami Charles.

109.

Rien ne manquerait à mon bonheur, Maman, si vous étiez ici, pour voir combien je suis heureux. Toutes nos études sont autant de plaisirs. Nous apprenons le latin, l'anglais, l'histoire, la géographie, le dessin, et nous faisons tous les jours des promenades dans la campagne, pour connaître les plantes. J'espere bien aussi, ma chere Mere, que vous appercevez avec plaisir combien mon maître d'écriture a raison d'être content de mes progrès. J'ai un trop bon exemple dans mon ami Charles. Il regne entre nous une émulation, qui ne nuit point à notre amitié; au contraire il semble, que nous nous en aimions davantage.

Demain nous partons pour la campagne. Comme je vais me divertir! Charles empaquete beaucoup de livres, pour les emporter avec nous. Nos crayons ne sont pas oubliés. Toute la contrée est, dit-on, remplie de paysages charmans. Nous nous exercerons, à les peindre sur le papier. Nous sommes tous deux bien joyeux, d'aller à la campagne. Edouard seul en est fâché. Je le plains. Il me semble que c'est un mauvais signe de ne pas aimer l'air des champs.

Je finis, car on m'appelle pour déjeuner. Vole, ma lettre, apprends à ma chere maman, que je l'aime de tout mon coeur; et dis-lui, que je l'embrasse mille et mille fois.

IIO.

Nous voici arrivés, ma chere Mere. Oh la jolie maison de campagne! Il y a de tous côtés des promenades charmantes. Le jardin est entretenu avec une propreté, qui ravit au premier coup d'oeil. Charles en a un pour lui seul, où il peut semer et planter tout ce qui lui plaît. Et savez-vous ce qu'il a fait? Non, il n'est pas possible d'être plus généreux. De ses épargnes dont il avait dessein d'acheter des outils de tourneur, il a donné trois florins au jardinier qui a pris soin de son jardin pendant son absence. Il pouvait sûrement se dispenser, de lui faire ce cadeau: son pere paye largement le jardinier. Mais c'est un homme qui a six enfans encore tout petits. Il est pauvre; et Charles est bienfaisant. Il me semble donc, qu'il a bien agi. Cependant Edouard a trouvé qu'il feisait mal et lui en a fait des reproches. Que pensez-vous de cela, ma Mere? J'en suis honteux pour Edouard, et j'aime Charles plus que jamais. Oh si j'ai jamais au delà de mes besoins, je ne dépenferai rien pour mes plaisirs, sans avoir auparavant assisté quelque pauvre dans ses nécessités. Ce doit être un si grand plaisir que d'assister un homme qui a besoin de nous! Adieu, ma chere Maman.

III.

Ah, ma Mere, il vient d'arriver un grand malheur. Edouard est malade. Mad. Delisle est malade aussi. Nous sommes tous dans le chagrin. Vous allez voir, que si Edouard souffre, c'est bien par sa faute. Il est encore fort heureux, d'en être réchappé. S'il n'avoit pas reçu des secours si à propos, il se noyait certainement.

C'est

C'est hier après dîner que la chose est arrivée. Edouard n'avait pas fait son devoir de la matinée, Monf. Delisle lui avait ordonné de rester dans sa chambre pour le finir. Voyez, comme il est désobéissant! Il descendit malgré cet ordre et vint nous trouver. Mais attendez, je vous prie; il faut que je vous raconte la chose exactement, comme elle s'est passée. Nous étions partis depuis un quart d'heure, dans le dessein d'aller boire du lait chaud, pour notre goûter, à une ferme assez peu éloignée. Nous entendîmes bientôt Edouard qui accourait à nous à perte d'haleine. Nous nous arrêtâmes, pour l'attendre, croyant, qu'il avait obtenu la permission de venir nous joindre. Il arriva. Nous reprîmes alors notre marche, et bientôt nous rencontrâmes un petit garçon qui poussait une brouette, où il y avait un petit tonneau d'huile. Il se rangea civilement, pour nous laisser passer; mais la roue tourna dans l'ornière, la brouette versa et le tonneau tomba à terre. Le pauvre enfant se trouvait dans un grand embarras, parcequ'il n'était pas en état de remettre le tonneau sur sa brouette. Charles courut aussitôt vers lui. Allons Guillaume, allons Edouard, s'écria-t-il, aidons à ce petit garçon. Vraiment oui, répondit Edouard, il nous servirait bien, de nous occuper de ces choses-là et de tacher nos habits. Oh pour ne pas tacher nos habits, nous n'avons qu'à prendre garde, répliqua Charles: reste et regarde, nous serons assez forts, nous trois. Edouard resta effectivement tranquille, et ne fit que chanter et se moquer de nous tandis que nous aidions au petit garçon à reveler le tonneau. Après cela nous continuâmes notre chemin; et étant arrivés à la ferme, Edouard nous proposa, de faire une petite navigation sur un batelet qui était là fort près dans un fossé. Nous nous y refusâmes,

fames, en disant qu'on nous l'avait expressément défendu. A la bonne heure, répondit Edouard; je m'en vais faire seul un tour dans la prairie; car je ne m'amuse pas ici. Mais au lieu d'aller, comme il le disait, dans la prairie, il tourna autour de la ferme, et il alla se mettre dans le bateau. Environ une demi-heure après, nous entendîmes crier au secours. Nous y courûmes avec le fermier et son fils. Quelle fut notre consternation, en voyant le bateau renversé, et le malheureux Edouard caché sous l'eau! Un petit garçon était près de lui et le tirait par le pan de son habit, sans avoir la force de le soulever. C'était lui qui avait crié au secours. Le fermier se jeta aussitôt dans le fossé, et vint à bout de les tirer de l'eau tous les deux. Mais Edouard était sans connaissance et sans mouvement. On le porta dans la maison. Il n'était personne qui ne le crût mort. Charles s'en alla prévenir doucement Mr. et Mad. Delisle du malheur qui venait d'arriver. Mad. Delisle tomba évanouie. Malgré sa fermeté Monsieur Delisle versa des larmes. Oh combien un bon pere aime ses enfans! Il oublie toutes leurs fautes, lorsqu'il les voit en danger! Qu'un enfant est ingrat, s'il oublie, qu'il ne peut commettre une seule faute importante sans percer le coeur de ses parens. A force de soins, on fit revenir Edouard à lui-même; mais il est encore au lit, parce qu'il a une grosse fièvre, et le voilà bien puni de sa défobéissance! C'est une bonne leçon, pour m'apprendre, à être toujours soumis et docile. Adieu, ma chere Mere!

112.

Edouard fera bientôt rétabli, Maman! et j'espere, que cette aventure le rendra plus sage. Je vous ai parlé dans

dans ma dernière lettre d'un petit garçon qui a sauvé Edouard en le tenant par son habit. Eh bien j'avais oublié, de vous le dire, c'est le petit garçon à la brouette que nous avons assisté. Il est donc bien vrai, ce que vous m'avez dit souvent, qu'on peut avoir besoin de tout le monde, sans pouvoir deviner comment, et que c'est une raison de plus, de ne mépriser personne et d'être utile à tous, dès que l'occasion s'en présente.

Je vous rendrai à présent compte, ma chère Mère, d'une visite que nous avons faite à la soeur de Mr. Delisle. J'aurais voulu, que vous eussiez pu voir, comment mon ami Charles s'est comporté au milieu d'une nombreuse compagnie que nous y trouvâmes. J'étais bien gauche en comparaison de lui, et cependant un peu moins, je pense, qu'un autre jeune garçon à peu près de notre âge. Celui-ci a toujours un maintien rude et affecté; il ne fait faire autre chose que des compliments et des révérences; il n'ose regarder personne en face, comme s'il avait honte d'une mauvaise action. Charles au contraire est civil avec une noble assurance; il se présente d'un air aisé et modeste; il écoute avec attention et se permet peu de parler, mais ce qu'il dit, est plein de justesse et de grace. Il distingue à merveille ce qu'il doit à chacun de ceux avec lesquels il se trouve. Respectueux envers ses supérieurs et les personnes plus âgées que lui, il est poli pour ses égaux et affable pour ses inférieurs. Oh que je voudrais lui ressembler en tout!

Je viens de recevoir votre lettre dans le moment. Je vous en remercie mille et mille fois, ma chère Mère. Il y avait bien long-temps que vous ne m'aviez écrit. Je craignais que vous ne fussiez pas contente de moi. Savez-vous ce que je fais? Je porte toujours sur moi la
dernière

derniere lettre que j'ai reçue de vous, pour être plus souvent à portée de la lire, et de repasser les bonnes leçons que vous m'y donnez. Il me semble que mes bonnes résolutions se fortifient chaque fois, que je la lis. Continuez-moi toujours vos bons conseils, ma chere Mere, j'en profiterai de plus en plus. 113

113.

Charles, Edouard et moi, nous sommes allés dîner hier chez monsieur Teiffier. Il a un fils à peu près de notre âge, avec qui nous sommes bien amusés. Mais Edouard n'était pas satisfait de sa visite. Je demeure une autre fois à la maison, nous dit-il, car le jeune Teiffier ne me convient pas du tout.

Charles. En quoi donc, mon cher Edouard? Il est si doux et si poli!

Edouard. C'est qu'il ressemble plus à un homme de quarante ans qu'à un jeune homme de quatorze: car quel besoin avait-il de nous étaler tous ses instrumens de physique? Que dirais-tu, si j'allais parler des beautés de la géométrie à quelqu'un, qui n'y entend rien? Ne serait-ce pas une impolitesse de ma part?

Charles. Oui, sans doute, parceque tu fais que tout le monde n'est pas élevé de maniere à entendre cette science. Mais le jeune Teiffier pouvait nous supposer aussi bien instruits que lui-même; et je le crois trop modeste, pour avoir eu l'intention de nous humilier. Il ne voulait que nous amuser un moment par quelques expériences curieuses sur sa machine électrique.

Dites-moi, ma chere Mere, si Charles n'a pas eu un peu tort, d'excuser le jeune Teiffier. Si je me souviens bien, vous m'avez dit un jour, que les gens véritablement modestes, ne parlent jamais de ce que les autres

autres ignorent, à moins que ceux-ci ne les en prient; et il est bien sûr, que personne n'avait prié le jeune Teissier, de nous donner des explications de sa machine électrique. Pour moi, ma bonne Maman, je me garderai toujours de l'envie de paraître plus que je ne suis, et je tâcherai de ne faire voir aux autres de mes qualités que celles qui pourront me concilier leur amitié et leur estime, sans exciter leur jalousie.

114.

● ma chere Maman! Le pauvre Charles a une jambe échaudée. Il ne peut pas marcher. C'est Edouard qui en est cause par sa mal-adresse. Il a renversé sur son frere une théiere d'eau bouillante. Jamais, non jamais on n'a montré autant de patience et de bonté que mon ami. Un autre se ferait emporté contre son frere, et l'aurait accablé de reproches. Charles au contraire ne cherchait qu'à lui cacher la douleur qu'il ressentait. Ce n'est rien, disait il, je ne souffre pas beaucoup. Ne t'afflige pas Edouard, je t'en prie. Tu ne l'as pas fait avec intention. C'est un malheur, et quand il serait encore plus grand, il faudrait bien s'en consoler. Cependant nous vîmes bientôt, qu'il y avait plus de mal qu'il ne disait; car sa jambe devint si enflée, qu'on fut obligé de lui couper son bas avec des ciseaux, pour le déchausser. Cependant il continua de supporter ses douleurs avec la plus grande fermeté.

Que l'on est heureux, de pouvoir ainsi se rendre maître de soi-même; car les emportemens n'emportent pas le mal, et je me souviens très bien, ma chere Maman, de vous avoir entendu dire, qu'un homme qui n'a pas assez d'empire sur lui-même, pour souffrir avec patience et sans plainte ce qu'il ne saurait changer, ne
maître-

maîtrisera jamais ses passions; et qu'ainsi il ne sera jamais ni heureux ni vertueux. Mais le plaisir que je goûte à vous écrire, me fait oublier que Charles m'a prié de lui tenir compagnie. Adieu, ma chere Mere; souffrez que je vous quitte, pour retourner auprès de mon ami.

115.

Mon ami Charles se trouve présentement parfaitement rétabli, mais il a, je crois, beaucoup souffert, quoiqu'il s'obstinât toujours à n'en rien faire paraître.

Il faut à présent, ma chere Maman, que je vous raconte une drôle d'histoire, qui nous est arrivée hier au soir. Il y avait à peine une demi-heure, que nous étions couchés, que nous entendîmes un grand bruit. Qu'est-ce que c'est que cela, dis-je à mon ami? Je ne fais, me répondit-il. Ce sont peut-être des voleurs, repris-je? Et au même instant nous entendîmes Edouard pousser un grand cri. Charles sauta aussitôt de son lit, et saisissant un couteau de chasse, suis-moi, Guillaume, me dit-il. C'est dans la chambre d'Edouard. J'allumai une chandelle et nous montâmes dans la chambre de son frere, pour voir ce que cela pouvait être. Charles ne montrait pas la moindre frayeur; mais moi, pour dire la verité, je tremblais de tout mon corps. En entrant dans la chambre d'Edouard, nous le trouvâmes étendu à terre, couvert d'une table qui était tombée sur lui avec ses livres et ses papiers. Après l'avoir aidé à se relever, Charles lui dit: Que t'est-il donc arrivé, mon frere?

Edouard. Je n'en fais rien. Mais je viens d'avoir une terrible peur.

Charles. Er par quel hazard te trouves-tu à terre?

Edou-

Edouard. Je vais te le dire. Mais laisse-moi un peu revenir à moi.

Guillaume. As-tu vu quelqu'un? Est-ce des voleurs?

Edouard. Non je ne le crois pas. Mais je ne fais encore ce que c'est. Je ne fais aussi, comment je suis tombé du lit. C'est un esprit ou un revenant qui m'a poussé.

Charles. Je craignais, qu'il ne te fût arrivé quelque chose de fâcheux. Je vois à présent, que ce n'est plus qu'un sujet de rire.

Edouard. Je te prie de ne point badiner là-dessus, tu aurais été effrayé aussi bien que moi. Je vais te raconter la chose. Tu fais, que je n'aime pas à dormir avec de la lumière dans ma chambre. Je venais d'éteindre ma chandelle et de me mettre au lit, lorsque j'ai entendu marcher doucement sur le plancher. Je me suis relevé sur mon séant, et en écartant le rideau, j'ai vu clairement dans ce coin deux lumières qui étaient tantôt grandes et tantôt petites, et qui se remuaient.

Charles. C'est un éblouissement qui t'aura pris, sans doute.

Edouard. Vraiment oui, un éblouissement! C'est une chose que j'ai vue, comme je te vois. Je me suis tenu tranquille, sans oser souffler. Alors les lumières se sont éteintes, et j'ai entendu trotter dans la chambre; puis il s'est fait un bond violent contre la porte.

Guillaume. Le seul récit me rend tout tranquille.

Edouard. Tout est demeuré tranquille après. Mais bientôt j'ai entendu quelqu'un se glisser contre le mur, et tout de suite après, à la faible lueur de la lune, j'ai vu un grand fantôme blanc contre les rideaux de la fenêtre. Il paraissait de moment en moment, devenir

H

plus

plus grand et plus gros. J'ai mis la main sur mes yeux, dans la crainte de voir quelque chose d'effroyable; et j'ai voulu hasarder, de descendre doucement du lit et de m'esquiver hors de la chambre. Le fantôme à ce qu'il m'a semblé, s'est mis à bondir, et il est venu droit à moi. Alors dans ma frayeur, je suis tombé contre ma table, et je l'ai renversée sur moi, mais doucement, je crois l'entendre encore.

Guillaume. Il me semble aussi, que j'ai entendu remuer quelque chose près du bureau.

Charles. Nous n'avons qu'à chercher. S'il est ici, il faut bien qu'il se montre.

Charles se mit alors à fureter dans tous les coins. Voici l'esprit, s'écria-t-il enfin, je l'ai trouvé. Et qu'est-ce que c'était que cet esprit? Oh, devinez, ma chère Maman. C'était un gros chat blanc du fermier qui sûrement s'était glissé à la dérobée dans la chambre d'Edouard. Il nous échappa alors à tous les trois un grand éclat de rire. Charles plaisanta fort joliment son frère sur sa crédulité, et le chat se sauva brusquement, aussitôt qu'il vit la porte ouverte.

Edouard semblait confus de cette aventure. Je ne puis comprendre, dit-il, comment le chat a pu me paraître d'une grandeur si épouvantable. — C'est le propre de la frayeur, répondit Charles, de nous représenter les choses tout autrement qu'elles ne sont en effet, et sur-tout de les grossir à notre imagination. — Mais les deux flambeaux; je les ai bien vus, bien distingués? — Je le crois, c'étaient les yeux du chat, qui te semblaient plus grands ou plus petits, selon qu'il ouvrait ou fermait les paupières. — Crois-moi, il en est de tous les esprits, de tous les revenans dont les fots se font peur, comme du chat de notre histoire.

Lors-

Lorsqu'on remonte à la cause, on voit qu'elle est toute naturelle.

Ce matin à déjeuner nous avons régaté Monsieur et Madame Delisle de l'histoire de notre revenant. Ils ont donné des louanges à la résolution et au sang-froid de Charles. Pour Edouard et moi nous n'avons pas été les derniers à rire de notre faiblesse. Je suis honteux en vérité de n'avoir pas eu plus de courage: un garçon de treize ans qui fait très bien, qu'il ne revient personne de l'autre monde, ne devrait avoir peur que du vice, et ne jamais perdre la présence d'esprit. — Adieu, ma chere Maman!

116.

O! ma chere Maman! Tout le monde est ici dans la plus grande consternation. Charles est parti ce matin de bonne heure à cheval, suivi de John, pour aller rendre visite à un de ses amis à deux lieues d'ici. Eh bien il n'est pas encore de retour. Son pere lui avait recommandé, d'être revenu avant cinq heures, et il en est déjà plus de neuf. Jamais il n'avait désobéi aux ordres de ses parens. Il faut qu'il lui soit arrivé quelque malheur. La nuit est fort sombre. Il fait un brouillard affreux. Monf. Delisle vient de faire partir le fermier, pour avoir des nouvelles de son fils. Avec combien d'impatience j'attends son retour!

117.

Minuit.

Quelle désolation! Le fermier est revenu de la maison où Charles est allé passer la journée, Charles en était parti avec John avant quatre heures. Que sera-t-il devenu? S'est-il égaré dans la forêt? Est-il tombé de

cheval? Que fais-je? Des voleurs l'auront assassiné peut-être. O ciel! Mad. Delisle en mourra. Edouard court à grands pas, comme un fou, sur l'escalier et dans la cour. Monf. Delisle cherche à consoler sa femme, mais on voit bien qu'il est lui-même au désespoir. Il vient d'envoyer des payfans à cheval par divers chemins, pour tâcher de retrouver le pauvre Charles. Si ce n'était la crainte d'abandonner son épouse dans la douleur où elle est, il aurait déjà volé à la recherche de son fils. Oh! si j'étais allé avec mon ami! J'aurais du moins partagé tous ses périls. Mad. Delisle a voulu que je restasse à la maison, à cause d'un petit rhume que j'ai. Si je l'en avais prié, elle m'aurait peut-être laissé partir avec lui. Je ne vois pas ce que j'écris.

118.

Trois heures du matin.

Point de Charles encore. Personne ne s'est mis au lit. Comment pourrait-on reposer? Les domestiques se tordent les bras de douleur: Edouard crie sans cesse: „Oh mon frere, mon frere!“ Et cela m'afflige encore davantage. Oh, s'il était bientôt jour!

119.

Sept heures du matin.

Dieu soit loué, Maman, nous avons des nouvelles de Charles. John, qui le suivait, vient de rentrer. Il n'est point arrivé d'accident à mon ami. Ce n'est pas sa faute non plus, s'il nous a causé tant d'inquiétudes. Il ne s'est laissé retenir si tard ni par la négligence, ni par le plaisir. Oh! quand vous saurez son aventure! Mais Monsieur Delisle veut absolument que nous allions tous nous reposer pendant quelques heures, pour
nous

nous remettre du trouble et de la fatigue que nous avons ressentis cette nuit. Il faut bien obéir. Adieu, Maman, jusqu'à mon réveil. Mon premier soin sera de vous écrire.

120.

Dix heures.

Je vais tout vous raconter d'après le récit que nous en a fait le domestique.

Son jeune maître et lui s'étaient mis hier en route avant quatre heures, comme je vous l'ai marqué, pour être de retour au moment que Mr. Delisle leur avait prescrit. A peine avaient-ils fait le quart du chemin, que le tems commença tout à coup à s'obscurcir. Il survint un brouillard si épais, qu'on ne pouvait rien distinguer à six pieds de distance. Charles qui est naturellement courageux, ne s'en mit point en peine. Ils continuaient leur route, lorsqu'ils aperçurent devant eux un homme étendu sur le chemin. Qu'est-ce que c'est que cela, dit Charles, en arrêtant son cheval? C'est apparemment quelqu'un qui a bu un coup de trop, reprit le domestique: allons toujours, mon cher maître. Non, répliqua Charles, si c'est un homme pris de vin il faut au moins le retirer de l'ornière pour qu'une voiture ne l'écrase pas dans l'obscurité. Il n'avait pas dit ces paroles, qu'il était déjà descendu de cheval. Quelle fut sa surprise, lorsqu'en s'approchant du malheureux il aperçut un vieillard richement habillé! Il avait à la tête une large blessure, dont le sang coulait en abondance. Charles lui adressa la parole; mais il n'en reçut aucune réponse. C'est un homme mort, s'écria John, qui était aussi descendu de cheval. Non, non, il vit encore, dit Charles. C'est qu'il est évanoui. Allons, attachez

H 3

nos

nos chevaux à ces arbres. Il faut lui donner tous les secours qui sont en notre pouvoir. — Comment, Monsieur, y pensez-vous? La nuit va nous surprendre. Jamais avec ce brouillard-là il ne nous sera possible de retrouver notre chemin. — Eh bien! nous resterons ici. — Oui, mais vos parens, Monsieur? vous figurez-vous leur inquiétude? — Oh tu as raison; je n'y songeais pas. Charles allait remonter à cheval, mais en tournant vers le vieillard ses yeux pleins de larmes, il se sentit arrêté par la compassion. Non, malheureux vieillard, s'écria-t-il, je ne t'abandonnerai pas dans cette cruelle situation. Mes parens ne sauraient s'en fâcher. En disant ces mots, il ôta précipitamment son habit et déchira sa veste par la moitié. Il plia aussitôt son mouchoir en quatre et l'appliqua sur la tête ensanglantée du vieillard. Puis d'un côté de sa veste repliée dans sa longueur, il assujettit de son mieux le bandage avec quelques épingles. Ensuite, aidé de John il tira le malheureux de l'ornière et le porta sur le gazon. — Que ferons-nous maintenant, Monsieur? lui dit John. — Il faut que vous couriez au galop au premier village pour amener des gens qui transportent le pauvre blessé dans la plus proche maison. Je resterai ici en vous attendant. John se mit aussitôt à courir de toute la vitesse de son cheval. Il trouva à quelque distance une chaumière. Il ouvrit la porte, et s'adressant au père de famille, il le supplia de venir avec son fils au secours d'un vieillard qui était tombé sur le chemin, et qui nageait dans son sang. Ils allèrent, persuadés par les instances de John, chercher une espèce de brancard et le suivirent.

Dans

Dans cet intervalle, Charles n'avait pas quitté un instant le vieillard; et à force de soins, il était parvenu à lui faire reprendre l'usage de ses sens.

Oserai-je vous demander qui vous êtes, Monsieur, lui dit-il, aussitôt qu'il lui vit ouvrir la paupière, et par quel accident vous vous trouvez dans cet état? Mon nom est Rabaud, répondit le vieillard d'une voix foible et tremblante: Je suis négociant; je voulais aller à ma campagne. Mon cheval a fait un faux pas dans cette ornière, et m'a entraîné dans sa chute. Ma tête a porté sur une pierre. J'ai voulu me relever. La douleur que j'ai ressentie, la perte de mon sang et la foiblesse de l'âge m'ont fait retomber sans connaissance. Je ne fais plus ce qui m'est arrivé depuis ce moment. Mais vous, aimable enfant, qui vous montrez si sensible à mon malheur, est-ce vous qui avez pansé ma tête, et qui me sauvez de la mort? *Charles.* Oui, Monsieur, c'est moi qui ai eu le bonheur de pouvoir vous servir. J'avais un domestique avec moi. Je viens de l'envoyer dans le premier village, pour vous procurer un logement, et des secours plus nécessaires que les miens.

Mr. Rabaud. Quoi, vous avez eu le courage de rester auprès de moi, malgré la solitude et l'obscurité! Si jeune encore vous m'avez prodigué les soins les plus intéressans! Quelle reconnaissance ne vous dois-je pas?

Cet entretien fut interrompu par l'arrivée de John avec les deux paysans. On étendit Mr. Rabaud sur le brancard qui était garni d'un matelas. Mais quelque soin que l'on pût prendre pour le transporter doucement, les secousses de la marche réveillèrent la douleur de sa blessure; et il retomba de nouveau dans un évanouissement assez profond.

Lorsqu'on fut arrivé à la porte de la chaumière, Charles fit aussitôt montrer l'un des deux paysans sur son cheval, et l'envoya chercher en toute diligence un chirurgien.

Cependant John employait toujours les instances les plus vives pour engager son maître à reprendre la route du château, en lui représentant les tranfes où ses parens devaient être sur son retard. Quoi, lui répondit Charles, je laisserais ce vieillard mourant entre les mains des paysans! Qu'aurais-je fait pour lui, si je l'abandonnais à présent? Non, non je veux passer la nuit à son côté. Mais pour vous, courez auprès de mon pere et de ma mere. Racontez-leur tout ce qui vient de se passer, afin qu'ils se tranquillisent sur mon compte. Dites-leur, que j'attendrai ici leurs ordres demain.

John eut beau éclater en protestations contre ce qu'il appellait l'imprudence de son jeune maître; il fallut partir.

Mais il devait encore arriver un nouveau contretems. Le brouillard ne fit que s'épaissir. La nuit devint plus obscure; et John égaré dans un bois qu'il fallait traverser, ne sachant de quel côté tourner pour en sortir, fut obligé après bien des courses inutiles de s'asseoir au pied d'un arbre, pour y attendre le jour, et de nous laisser toute la nuit en allarmes. Ce pauvre garçon n'en pouvait plus de froid et de fatigue, lorsqu'il est arrivé ce matin. Il a reçu une petite douceur, de Mr. Delisle, pour avoir rempli tous les ordres de Charles, et pour lui faire oublier une si mauvaise nuit.

Deux heures.

Charles est enfin de retour, ma chere maman. Avec quel transport je l'ai embrassé! C'est un ange à mes yeux. Graces à ses soins, Monsieur Rabaud est tranquille. Il sera bientôt guéri de sa blessure.

Charles est arrivé au moment, où nous étions bien loin de l'attendre encore. Il s'est jetté au cou de son pere et puis dans les bras de sa mere.

Charles. Pourrez-vous me pardonner, mes chers parens, de vous avoir caufé tant d'inquiétude?

Mr. Delisle. Te pardonner, mon fils! Viens plutôt, que je t'embrasse encore. Tu as rempli ton devoir envers un de tes semblables, sans oublier ce que tu nous dois à nous-mêmes. Et, ce que tu ignores encore, en sauvant la vie à ce vénérable monsieur Rabaud, tu as acquitté une grande dette de ton pere. Mais comment va ton malade, le premier et le plus grand bienfaiteur de ton pere?

Charles. Il est beaucoup mieux à présent. Il lui reste un peu de faiblesse: mais le chirurgien m'a déclaré, que sa blessure n'était pas dangereuse. Sa fille est auprès de lui, ainsi que sa soeur. Aussitôt qu'il m'eut appris sa campagne, j'y envoyai un exprès, pour instruire sa famille de son accident. Quelle douceur pour moi, d'avoir remis un pere souffrant dans les bras de ce qu'il a de plus cher.

Mr. Delisle. Et quelle plus grande douceur encore, mon cher Charles, d'avoir été entre les mains de la providence l'instrument heureux d'une réconciliation entre deux hommes, que la calomnie tenait éloignés malgré l'amitié de l'un et la tendre reconnaissance de l'autre. Monsieur Rabaud fait-il ton mon?

H 5

Charles,

Charles. Oui, mon Papa, il me l'a demandé, je le lui ai dit, mais je comprenais aussi peu l'émotion visible qu'il lui causa, que je comprends maintenant la vôtre.

Mr. Delisle. Tu sauras tout, tu comprendras tout, mais une autre fois. Qu'il te suffise pour à présent, de savoir que tu as rendu le plus grand service à ton pere. Il est bien tems que tu ailles goûter un peu de repos.

Il fallut se séparer, et je l'accompagnai dans sa chambre. Que je suis heureux, me dit-il, en me serrant la main, de ce que mes parens sont contents de moi, et de ce que, sans le savoir pourtant, j'ai pu rendre service à Papa!

Aimable et cher ami, m'écriai-je, en me jettant à son cou. C'est tout ce que je pus lui dire, maman. Mes yeux étaient inondés de larmes; mon coeur suffoquait de sanglots, et je ne pouvais presque m'arracher de ses bras. Oh jamais, jamais je ne lui ressemblerai, mais c'est sans jalousie que je me contenterai d'approcher de lui. Adieu, Adieu!

122.

En attendant que j'apprenne, en quoi consiste le service que Charles a rendu à son pere par les secours qu'il vient de donner à Monsieur Rabaud, je me félicite, ma chere maman, d'avoir à vous faire connaître un nouveau trait de modération et de justice de mon ami.

Un de nos voisins de campagne lui fit présent, il y a quelques jours, d'un beau chien d'une espece très-rare. Le jeune Favre, un de nos camarades, l'avait déjà demandé plusieurs fois; mais il n'avait pu l'obtenir; il

il fut donc outré de voir, qu'un chien, qu'on lui avait refusé, eût été donné en présent à Charles, qui ne l'avait pas demandé. Qu'est-il arrivé de-là? A peine mon ami possédait-il ce chien depuis quinze jours, que la pauvre bête fut trouvée morte dans un coin de la maison. Ce n'est que d'hier que l'on a su, que c'était Favre qui l'avait fait empoisonner par une rage de jalousie.

Je lui témoignais le regret que j'avais de la mort cruelle de la pauvre bête. J'en suis aussi bien affligé, me dit-il. Je n'aurais jamais cru, que la perte d'un chien pût m'être aussi sensible. Mais cet animal était d'une beauté singulière, et il commençait à s'attacher à moi. Cependant je viens de me promettre à moi même, d'éviter à l'avenir toute affection un peu forte pour aucune bête quelconque, de crainte d'en sentir moins pour les hommes.

Edouard. C'est une action affreuse de la part de Favre, d'avoir empoisonné ce chien. Je ne lui pardonnerais de ma vie, si j'étais à ta place.

Charles. Il faut pourtant bien que je lui pardonne, à moins de vouloir être aussi méchant que lui.

Edouard. Est-ce que tu ne rompras pas en face avec un si mauvais sujet?

Charles. Je n'irai point lui faire de visite publique. Je me contenterai seulement de le voir aussi peu qu'il me sera possible. La société d'un jeune homme qui a une manière de penser aussi basse, ne peut me convenir en aucune façon.

Edouard. Oh, ce n'est pas assez. Tiens, veux-tu que je lui coupe les oreilles? Tu n'as qu'à dire un mot.

Charles.

Charles. Je me garderai bien de dire ce mot-là. Ses oreilles ne me rendraient pas mon chien.

Guillaume. Mais écoute, mon ami, si j'étais à ta place, j'en parlerais à ton Papa. Qui fait? peut-être serait-ce-là un moyen, d'influer sur le caractère de Favre.

Charles. C'en est assez, crois-moi: parlons de quelque chose plus agréable. Nous avons aujourd'hui une belle soirée. N'irons-nous pas faire un tour dans les champs?

Edouard. Un moment, s'il te plaît. Regarde, regarde. Ne vois-tu rien là-haut sur cet arbre?

Guillaume. Il me semble que j'aperçois un petit écureuil. Il s'agit de toutes ses forces.

Charles. Vraiment oui, il est pris par sa chaîne.

Edouard. C'est l'écureuil de Favre, qui s'est échappé de sa cage. Je le reconnais. Puisque nous le tenons en notre pouvoir, il payera pour le chien.

Charles. O mon cher Edouard! la pauvre bête souffre. Guillaume fais-moi le plaisir d'aller demander une échelle. Je veux monter sur l'arbre et dégager le malheureux écureuil.

Edouard. Pour le rendre à Favre peut-être.

Charles. Sans doute, puis qu'il est à lui.

Edouard. Il a fait périr ton chien, et tu veux lui sauver son écureuil?

Charles. Pourquoi non? Ah! je me fais un plaisir de pouvoir dès ce jour lui rendre un service pour le mal que j'ai reçu de lui.

J'avais crié au jardinier d'apporter une échelle. Elle arriva en ce moment. Charles monta lui-même sur l'arbre, ou l'écureuil en sautillant, avait embarrassé sa chaîne entre deux branches, qui la retenaient. Il parvint

vint à le dégager, et il chargea aussitôt le jardinier de le reporter au jeune Favre. Que penses-tu de mon frere, me dit Edouard? Peux-tu le blâmer, lui répondis-je, d'être si généreux? — Non sans doute. Mais je ne me sens pas encore assez parfait, pour l'imiter.

O, ma chere Mere, conservez je vous prie, mes lettres, afin que je puisse les relire, quand je serai de retour à la maison. Je serais bien indigne de mon ami, si sa conduite ne me donnait le désir et la force de profiter des bons exemples que je reçois de lui chaque jour. Je voudrais, qu'ils fussent connus de tous les jeunes gens de notre âge. Si l'on a tant de plaisir à lire les belles actions des autres, combien n'en aurait-on pas davantage, à les faire soi-même! Oui, ma chere Mere, ce sentiment est au fond de mon coeur; et je le nourris avec joie, pour me rendre un jour plus digne de votre tendresse. Je vous embrasse à travers le grand espace qui nous sépare.

P. S. Monsieur Delisle vient de recevoir en ce moment une lettre de Mr. Rabaud, qui mande le jeune Charles à la ville. On ignore pour quelle raison. Mon ami part demain pour la ville avec Mr. Vernet. Oh combien de regret va me coûter son absence! Moi qui m'étais fait une si douce habitude de le voir à chaque instant, il faudra que je passe des journées entières, sans le voir et sans lui parler! Qui fait encore pour combien de tems il s'éloigne de nous!

123.

J'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre de mon ami Charles, ma chere Mere. Voici la copie de la lettre que Mr. Vernet vient d'écrire à Mr. Delisle. A peine aurai-

aurai-je le tems de vous la transcrire pour le départ du courier. Je voudrais bien cependant pouvoir vous exprimer toute la joie dont mon coeur est plein. Je ne puis que m'écrier: Quel bonheur pour moi de voir la vertu de mon ami si dignement récompensée, de lui devoir tant, et de l'écrire à ma chere main.

124.

Monf. Vernet à Monf. Delisle.

Nous sommes heureusement arrivés à la ville, et j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre, mon respectable ami. Monf. Rabaud a déclaré votre fils son héritier universel. Mais permettez que je vous donne les détails de cette scene touchante. Aussitôt après votre arrivée nous nous rendîmes chez Monf. Rabaud, où nous trouvâmes assemblée une compagnie nombreuse en l'honneur de Charles. Tous étaient informés du service important que votre fils a rendu à cet homme vénérable. Il reçut les complimens là-dessus avec autant de grace que de noblesse, et il a laissé tout le monde dans l'enchantement de ses qualités aimables.

Après le diner Mr. Rabaud nous pria, Charles et moi de passer dans son cabinet; et là serrant votre fils contre son coeur: Le voici donc venu ce moment si désiré, s'écria-t-il! Tenez, mon jeune ami, je vais bien me revancher de tous les soins que vous avez pris de moi. Vous m'avez sauvé la vie. Je n'ai pas d'enfans, et je vous adopte pour mon fils. C'est entre vos mains que je dépose ces papiers. Ils renferment un inventaire exact de ma fortune actuelle, mon testament irrévocable, qui vous en déclare l'héritier universel, et un acte passé par devant notaire qui vous met dès ce jour en possession du produit d'une terre attenante la

cam-

campagne de votre pere. Allez, mon cher, allez apprendre à ce pere respectable, que mon coeur est navré de l'avoir méconnu, que je ne puis être heureux que de son pardon et du retour de son amitié; que je viens de retirer des mains du juge toutes les pieces du procès, qui ne nous eût pas défuni, si j'avais moins écouté des traitres intéressés à nous brouiller. Il embrassa encore une fois son fils adoptif et lui demanda les larmes aux yeux, s'il était content. — Oh, si je le suis? Homme respectable et généreux, je n'ai pas de termes pour exprimer ma reconnaissance, mais si vous pouviez lire dans mon coeur, vous y verriez les plus tendres sentimens de respect et de piété filiale. Cependant je crois qu'ils feraient, si non plus purs, du moins plus délicieux pour moi, si je pouvais vous regarder comme mon second pere sans être surchargé de vos bienfaits! Vous avez un fille, vous avez sans doute des parens; leur enleverais-je la fortune qui devait leur revenir après votre mort? — Tranquillise-toi, mon cher Charles, lui répondit Monf. Rabaud. J'aime ma fille adoptive; je l'ai richement dotée, elle est plus que satisfaite du bien que je lui ai assuré hier, et je n'ai pas d'autres parens: en acceptant ce que je t'ai offert, tu ne fais tort à personne. Tiens, mon ami, je pense que c'est à ton pere, à se décider pour toi et à prendre la résolution qui nous contente tous les deux. Ses droits sont sacrés, nous les respecterons! — Chaque mot, que vous me dites, est un nouveau lien qui m'attache plus fortement à mon second pere, répondit Charles; mais permettez-vous, que je vous ouvre mon coeur? Vous désirez peut-être, que je me destine au commerce, et qu'un jour je vous remplace dans la gestion des affaires? — Je ne désire que de te voir heureux; si ton pere me laisse agir
à ma

à ma guise, tu feras assez riche. — Eh bien donc, mon pere, j'aime l'étude, je voudrais me faire médecin, parceque je m'imagine que c'est-là une de ces vocations qui fournissent à l'homme sensible le plus d'occasions d'être utile à l'humanité souffrante. Mais j'ai un ami; oh, si vous le connaissiez, vous l'aimeriez comme je l'aime. Il est sans bien, mais non sans talens, ni sans application. Si vous vouliez le prendre dans votre comptoir, et le destiner au commerce afin qu'un jour vous puissiez lui confier votre maison, vous feriez un heureux de plus, et vous doubleriez ma reconnaissance. — Et ton frere Edouard? — Oh pour celui-ci il succédera à mon pere: et qui fait; un jour peut-être les deux maisons de mes peres n'en feront qu'une, et Edouard associé avec Guillaume Dufour n'en fera que mieux ses affaires. — Je prendrai conseil de ton pere, et il ne tiendra furement pas à moi, que tu ne fois satisfait en tout!

Vous voyez, mon respectable ami; jamais la présence d'esprit n'abandonne votre fils, et les séductions de la fortune ne lui font point oublier ce qu'il doit à ses parens, à son frere, à son ami.

Nous passerons encore ici cinq à six jours pour remplir quelques devoirs, et je ramènerai dans vos bras le digne objet de votre tendresse.

125.

J'étais si empressé, ma chere mere, de vous envoyer l'autre jour une copie de la lettre de Mr. Vernet, que je n'eus pas le tems de vous faire part des réflexions que la fortune de mon ami, et son amitié pour moi ont fait naître dans mon esprit. Je sens, que je ne finirais pas aujourd'hui, si j'entreprenais de vous dire toutes

mes

mes pensées; il m'est plus facile et plus doux de tâcher de vous peindre combien j'ai été sensible au généreux souvenir qu'il a gardé de notre amitié. Comment, dans la joie de son coeur il s'est occupé de mon sort à venir; il m'a procuré une place? Oh, je devine son ame et ses vues; il veut m'établir un jour dans une maison qui lui appartiendra, et c'est à lui que je devrai ma fortune? Ah, il n'a point obligé un ingrat! Vous saviez, Maman, si je l'aimais! Vous avez vu dans toutes mes lettres, si elles sont pleines de tendresse pour lui! Eh bien il m'est encore devenu mille fois plus cher.

J'ai trop senti depuis son absence, combien il est nécessaire à mon bonheur! Malgré toutes les caresses de Mr. et de Mad. Delisle, malgré les amitiés d'Edouard, je trouve, qu'il me manque à tous les momens du jour. Il me semble que je n'ai plus que la moitié de ma vie. Je n'ai d'autres ressources que de m'occuper sans cesse pour lui. Oui, Maman, tous les travaux que nous faisons ensemble, je les fais à présent tout seul, afin que son absence ne s'y fasse pas sentir. J'ai soigné tout son jardin, je l'ai orné des fleurs de la saison, pour qu'il voie à son retour les foins que j'ai donnés à ce qui l'intéresse. J'ai continué la copie qu'il a commencé d'une suite de dessins d'architecture. Ils ne feront pas aussi bien que s'il les avait faits; mais ils sont mieux, que si je les avais faits pour moi. Je suis sûr, que son amitié excusera la faiblesse de mes crayons et qu'il les verra avec plaisir dans son portefeuille. J'ai aussi transcrit sur ses livres de musique, des airs nouveaux qui nous sont venus depuis son départ. J'ai rangé ses livres dans sa bibliothèque, j'ai nourri ses oiseaux; enfin j'ai tâché de faire tout ce qu'il aurait fait lui-même.

C'est dans ces momens, que j'ai senti mieux que jamais ce que vous ne cessiez de me dire, combien le travail nous est nécessaire pour nous distraire de nos chagrins. Ah! s'il m'avait fallu vivre pendant tout cet intervalle sans occupation, que j'aurais été à plaindre! J'ai tâché de ne laisser aucun instant de vide dans la journée, de peur qu'il ne se remplît de ma tristesse.

Adieu, ma chere Mere, lorsque mon ami est si loin de moi, je sens doublement le regret d'être éloigné de vous. Je n'ai pour toute consolation que de savoir que vous m'aimez, et de sentir combien je vous aime. Que dites-vous des vues que mon ami a sur moi?

126.

Mon ami Charles est enfin de retour, ma chere Maman. Quelle a été notre joie de le revoir! Il s'élança de la voiture dans les bras de sa mere, qui le pressa contre son coeur et le baigna de larmes de tendresse. Edouard ne pouvait se détacher de son cou. Et moi, Maman, je ne pourrai jamais vous dire tout ce que j'ai senti. Je pleurais, je soupirais, comme si j'avais eu du chagrin, et cependant mon coeur était rempli de la joie la plus vive. Oh, quand mon tour est venu de l'embrasser, comme je l'ai ferré étroitement dans mes bras. Je pensais en même tems à vous. Ah, me disais-je en moi-même, si je pouvais à cet instant porter mon ami jusques sous les yeux de maman!

Mr. Rabaud est venu avec eux. Je ne fais ce que j'écris. Mr. Rabaud, Mr. Delisle, Mr. Vernet et Charles sont venus ensemble. Tandis que j'embrassais le dernier les larmes aux yeux, Mr. Rabaud me fixait d'un air de curiosité et d'intérêt qui me toucha sans m'embarrasser. Charles, dit-il, en s'adressant à mon ami,

est-

est-ce-là le jeune homme dont tu m'as parlé? Oui, mon pere, c'est Guillaume Dufour, et je vous le recommande. Il se recommande par sa physionomie, et plus encore par sa vive tendresse pour toi, répliqua Mr. Rabaud; puis, me prenant par la main, il me dit: Guillaume, regarde-moi, et parle avec franchise. Croistu, que lorsque tes amis Edouard et Charles feront partis, celui-ci pour finir ses études, celui-là pour apprendre le commerce, tu pourrais t'accoutumer à vivre avec moi, et à m'aimer avec la tendresse que je te vois pour Mr. Delisle? Ah! Monsieur, lui répondis-je, le second pere de mon ami Charles, fera toujours pour moi un homme que je ne pourai regarder qu'avec le désir de me rendre digne de sa bienveillance; mais ma chere, ma tendre mere? . . . — Eh bien! c'est bon; un brave garçon aime ses parens par-dessus tout: mais Guillaume, il s'agit de te mettre en état de lui prouver un jour ta reconnaissance, de maniere que sa situation s'en ressent. Nous arrangerons cela et tu feras content.

Il le dit bien. Mais, hélas, je m'étais fait une si douce idée de notre union prochaine, et la voilà retardée sans doute, Dieu fait pour combien d'années. Lorsque je vois mon ami dans les bras de sa mere, je me demande, pourquoi je ne suis pas aussi dans les vôtres. Je n'ai plus que vous à aimer sur la terre, et j'en suis éloigné et je le resterai! Vous êtes toute ma richesse et je ne vous possède pas! O maman, ma chere maman, il faut que je m'arrête. Je ne veux point me livrer à ces cruelles pensées. J'aurais peut-être la force de les supporter, si elles ne regardaient que moi seul. Ce n'est pas ma douleur que je crains, c'est la vôtre. Je ne tremblerais pas tant d'être triste, si je n'avais peur de vous affliger.

Mr. Delisle et Mr. Rabaud vous écrivent à mon sujet. C'est bien généreux de leur part de s'occuper par amitié pour Charles, et par bienveillance pour moi, du fort à venir d'un orphelin qui n'a de recommandable qu'une si bonne mere, mais éloignée. Ils vous proposeront sans doute de me laisser ici, et de me placer chez Mr. Rabaud. Les conditions seront sûrement avantageuses, et je vous avouerai que mon goût me porte au commerce; oh avec quel zèle je travaillerais; je penserais toujours, que chaque moment bien employé avancerait celui, où je pourais par le fruit de mes peines rendre la vie plus douce à ma chere maman. Cependant c'est à vous à en décider. Je n'ai de volonté que la vôtre, et j'obéirai en tout à vos ordres!

127.

La fortune de mon ami Charles, ma chere maman, a fait une impression si vive sur Edouard, qu'il semble depuis quelques jours, n'être plus le même. L'étude ne lui fait plus tant de peur; il n'est plus si sauvage dans ses manieres; et il cherche avec une ardeur incroyable à se faire aimer de ses parens et à se concilier l'estime des gens de la maison et des amis de son pere. Si ces bonnes dispositions continuent, il ne peut manquer de devenir bientôt un homme accompli.

Je vais vous rapporter un entretien qui m'a donné de la joie. Mr. Delisle était avec ses deux fils dans sa bibliotheque; et moi j'étais dans un petit cabinet voisin, d'où je pouvais tout entendre. Ne croyez pas, ma chere maman, que je m'y fusse mis en cachette pour écouter leur conversation. Oh! non, je vous assure, vous m'avez trop bien appris, combien il est indigne d'être à l'affût des secrets des autres, et je n'oublierai jamais
cette

cette leçon. Ils savaient fort bien que j'étais si près d'eux et je faisais de tems en tems un peu de bruit pour me faire remarquer.

Mr. Delisle, après avoir fait sentir à Charles toute l'étendue des bontés de Mr. Rabaud et de quelle importance il était pour lui de les justifier aux yeux de toute la ville par sa conduite, ses lumieres et ses vertus, se tourna vers Edouard et lui dit: Et toi, mon fils, songe à profiter de cet heureux événement. Tu te destines au commerce: sois persuadé que tu n'as pas de succès plus surs à attendre que par la voie des vertus, qu'en augmentant tes connaissances, qu'en surmontant la rudesse de ton caractère. La maniere de vivre de quelques jeunes apprentifs a pu te faire croire que dans cet état il suffisait de savoir écrire une lettre et chiffrer un arbitrage. Préserve toi, mon fils, d'une erreur si funeste. La vocation d'un commerçant est un état d'honneur qui repose sur la droiture et la bonne foi, et auquel on ne peut vaquer dignement qu'en joignant à l'ordre le plus minutieux et à l'application la plus soutenue un grand nombre de connaissances acquises, et des lumieres enfantées par la réflexion. Ce n'est point par des manieres frivoles et par des dépenses en habits ou autre babioles qu'un négociant doit chercher à se faire distinguer; il doit au contraire se montrer modeste, actif, résolu, mais humain, mais sensible. Il doit penser toujours, que celui qui le conduit dans cette carrière et qui lui enseigne le moyen de la parcourir à son honneur et à son avantage, a des droits imprescriptibles sur sa reconnaissance: que c'est un second pere qu'il doit respecter et chérir. Mais comment saura-t-il lui rendre ces devoirs sacrés, s'il les a méconnus envers les auteurs de ses jours?

Eduard (se précipitant aux genoux de son pere).
Oh, mon Papa, je sens, combien je mérite vos reproches! Ah! Je vous en conjure, daignez me pardonner mes fautes passées. L'exemple de mon frere a touché mon coeur. Quoique plus âgé que lui, je ne rougis point d'avouer sa supériorité sur moi. Je m'efforcerais du moins de marcher sur ses traces. Oui, mon Papa, croyez en l'assurance que je vous donne. Laissez-moi rentrer dans vos bonnes graces, et vous ne recevrez de moi que des sujets de satisfaction.

Mr. Delisle. Releve - toi, mon fils. Ce jour est bien heureux pour mon coeur. Rien ne peut donner plus de joie à un pere que cette douce promesse d'un fils qu'il aime tendrement. Embrassez-vous, mes bien-aimés, et venez tous les deux, que je vous presse contre mon sein. Vous ferez le bonheur de ma vie.

Mr. Delisle ému jusqu'aux larmes donna sa bénédiction à son fils qui courut aussi-tôt chercher celle de sa maman. Charles resta seul avec son pere. Leur entretien roula d'abord sur son séjour chez *Mr. Rabaud* et sur le testament de ce dernier.

Mon fils, lui dit-il, tu ne fais pas encore jusqu'à quel point tu viens d'ajouter à mon bonheur. *M. Rabaud* était l'ami de ma jeunesse, je l'aimais comme tu es aimé de *Guillaume*, et avec plus de raison encore. Mon pere en mourant ne m'avait laissé que des dettes. Ce fut *Rabaud* qui me plaça dans la maison de son pere; ce fut lui qui me fit la premiere commandite; ce fut lui encore qui, voyant combien nous nous aimions ta mere et moi, renonça à sa main, quoiqu'elle lui fût destinée, quoiqu'elle fût accompagnée d'une fortune considérable; ce fût lui enfin qui arracha le consentement à son pere.

Je

Je lui devais tout, et ma reconnaissance était sans bornes, lorsqu'un malheureux accident, envenimé par des envieux, le brouilla avec moi. Il est vif, il est emporté même, et croyant s'être mépris à mon coeur, se reprochant d'avoir aimé un traître, il refusa de m'entendre, il refusa de lire mes lettres, et entama contre moi un procès, où il allait de mon honneur. Il y a plus de dix ans d'écoulés depuis cette rupture. Tu connais mon coeur, tu dois sentir combien il souffrait d'être méconnu de l'homme le plus chéri, le plus digne de l'être. C'est toi qui me le ramenes, qui me rends son coeur, son amitié, sa confiance. Tout est éclairci. Oh! mon cher Charles, que tu me payes bien de mes soins. Va, Dieu te le rendra, en te donnant un jour des enfans qui te ressemblent.

Cette lettre est devenue bien longue; mais je ne crains point, qu'elle vous ait ennuyée.

Nous devons partir pour la ville vers la fin de la semaine. Mais je ne quitterai pas cette campagne où je me suis tant occupé de votre doux souvenir, sans vous offrir encore un nouvel hommage de mon respect et de ma tendresse. Adieu, ma chere Maman. Adieu!

Kleine Schauspiele.

128. Die Geschwisterliebe.

Personnages.

Monsieur de Belmont, major.

Madame de Belmont, sa femme.

Paulin

Henri

Adélaïde

Monsieur Evrard, Chirurgien.

} enfans de Monf. et de Madame de Belmont.

La Scene est dans un cabinet d'étude de la maison de Monsieur de Belmont.

S c e n e I.

Henri, seul.

Ai-je bien entendu . . . oui, c'est quatre heures qui sonnent, et je n'ai point encore fait l'exemple d'arithmétique que mon maître m'a donné. O cette ennuyeuse arithmétique! il n'y a rien au monde que je haïsse davantage. . . Si j'avais seulement pu trouver Paulin, il m'aiderait un peu. . . car pour lui, il entend le calcul à merveille; moi au contraire, je me trompe toujours, et quand je crois avoir le mieux réussi, il se trouve que j'ai mis un zéro pour un deux, et un trois au lieu d'un huit. . . Il faut pourtant que je m'applique de mon mieux, sans quoi je serai grondé de papa et je ferai de la peine à maman. . . (*Pendant ce discours il rassemble sur une table tout ce qu'il faut pour écrire, avance une chaise, s'assied et feuillète un livre.*) Oui, c'est cela, voyons si je parviendrai à faire cette division. (*Il trace des chiffres.*)

Dans

Dans deux mille cinq cent quarante sept bons gros . . . combien d'écus? Ici j'écris vingt-quatre . . . dans vingt cinq, combien de fois vingt-quatre? une fois, bon; pose un et reste un . . . à présent il faut ajouter le quatre à cet un . . . dans quinze combien de fois vingt quatre; pas une fois je mets ainsi zéro et reste quinze . . . à présent il faut ajouter le sept à ce quinze . . . dans cent cinquante-sept combien de fois vingt-quatre? . . . sept fois . . . posons sept . . . Voyons pourtant: sept fois vingt, font cent quarante et sept fois quatre font vingt-huit . . . ajoutons à cent quarante les vingt-huit, cela fait cent soixante huit. . . O! c'est affreux, voilà déjà une erreur . . . effaçons . . . dans cent quarante sept combien de fois vingt quatre? six fois. . . Voyons . . . (il se frotte le front en comptant) six fois vingt font cent vingt . . . bon! et six fois quatre (*On entend un coup, c'est le bruit d'une arme à feu, il saute effrayé de dessus sa chaise.*) Ciel! Ciel! qu'est-ce que c'est que cela? c'était un coup de pistolet . . . tout près d'ici . . . du côté de l'antichambre . . . il faut que j'aille voir . . . si seulement cette maudite regle était achevée! (*il va du côté de la porte, et au moment qu'il l'ouvre, Paulin se précipite dans la chambre, pâle et hors d'haleine.*)

Scene II.

Paulin, Henri.

P. Ah! Ah! ah! cher Henri! Je me meurs. . . Dieu, qu'ai-je fait?

H. *Avec la plus grande anxiété.* Qu'est-ce? qu'est-ce donc, mon cher Paulin . . . d'où vient ce coup?

P. Ah! mon frere, cache-moi . . . si tu peux! . . . j'ai . . . j'ai, . . .

H. Qu'as-tu donc? je meurs d'angoisse.

P. Ciel! j'ai tué notre chere Adélaïde.

H. Notre bonne soeur! (*il pleure et jette des cris de douleur*) quel mal t'avait-elle fait? comment as-tu pu. . . .

P. A! garde-toi bien de croire que ce soit à dessein.

H. Eh bien, comment donc?

P. Tu fais que Papa disait à table qu'il voulait monter à cheval, et que Jean devait préparer les pistolets. . . .

H. O Paulin, je devine à peu près.

P. Puis il a ordonné à ma soeur de demander si tout était prêt. Je vais avec elle dans l'antichambre; Jean n'y était pas, il était descendu pour avertir le palefrenier de feller le cheval. Là, par malheur, je vois les pistolets sur une table. . . . O si j'avais été assez heureux pour être aveugle dans ce moment, ou si j'avais visé à ma propre tête. . . . si je m'étais tué!

H. Ah, Paulin, Paulin, qu'as-tu fait?

P. J'en prends un, je badine avec Adélaïde, en disant: prends garde à toi, je vais te tuer, et en un moment. . . . ô Ciel, aye pitié de moi! le pistolet part. . . . elle tombe. . . . baignée dans son sang, oh!

H. O Adélaïde! notre chere, notre bonne soeur! ah! mon frere, mon frere. . . . papa et maman le savent-ils déjà. . . . o pauvre frere, comme tu seras traité!

P. A! je n'en fais rien. . . . je me suis vite enfui auprès de toi, cher Henri. . . . mais j'ai entendu plusieurs personnes courir et crier derriere moi. . . . Ah! si on la trouve morte! Adélaïde morte!

H. Ciel! si je pouvais te cacher! Tu fais combien la colere de Papa est violente, je crois qu'il te tuera!

P. Qu'il me tue! qu'il me tue! je ne veux pas survivre à ma soeur.

H. Oui,

H. Oui, volontiers, volontiers je donnerais ma vie pour Adélaïde et pour toi. Que ferons-nous? quel parti prendre? . . . Viens, allons, en attendant nous cacher dans le grenier à foin.

P. Non, non, je veux m'enfuir.

A. Et où fuirais-tu? on te trouverait à l'instant.

P. Je veux me précipiter dans le plus prochain canal.

A. Garde t'en bien! ô mon cher frere! ne fais-tu pas que cette action-là ferait bien plus mauvaise que l'autre?

P. Toujours est-il certain que je ne puis survivre à ma foeur . . . que je me noye ou que mon pere me casse la tête. . . .

A. J'entens accourir quelqu'un. C'est lui! Ciel! c'est lui. . . .

P. Ah! . . . Ah! . . . cher frere! cher frere! . . . *(Il est saisi d'un tremblement, et tombe évanoui sur le plancher.)*

Scene III.

Monsieur de Belmont, Paulin, Henri.

Monsieur de Belmont.

Lequel de vous deux est l'odieux scélérat qui m'a ravi le meilleur de mes enfans? lequel?

H. *Tombe à genoux, et veut embrasser ceux de son pere.* Ah! mon papa . . . regardez donc . . . Paulin est mort aussi . . . Adélaïde. . . .

M. de B. C'est Paulin, c'est lui qui est le misérable?

H. Non, papa . . . ce n'est pas lui . . . ce n'est pas lui! . . . Tirez sur moi . . . pour l'amour du Ciel! sur moi!

Msr. de B. Ainsi c'est donc toi, toi, toi? maudit enfant? *(il le saisit par les cheveux)* meurs à l'instant! *(Paulin commence à sortir de son évanouissement et à rouvrir les yeux.)*

H. Oui,

H. Oui, oui . . . je veux bien mourir . . . mais épargnez mon frere! tirez . . . (*il aperçoit que Paulin revient à lui.*) Il vit! il vit! Dieu soit loué!

P. *Voyant que Mfr. de Belmont tient Henri d'une main, et qu'il a un pistolet dans l'autre, se jette entre les bras de son pere.* Ciel! que voulez-vous faire, mon cher Papa!

Mfr. de B. Délivrer le monde d'un petit meurtrier, qui m'ôte la vie en l'ôtant à ma fille! le meurtrier d'un pere, d'une soeur. . . .

H. Tirez, mon pere, tirez!

P. Sur moi! sur moi! je suis le coupable, c'est moi qui ai tué ma soeur.

Mfr. de B. Ah! vous voulez me tromper? lequel? lequel?

H. Moi: j'ai pris le malheureux pistolet de dessus la table. . . .

P. Ne le croyez point, mon pere! Henri était dans notre chambre.

Mfr. de B. Malheureux! l'un de vous ment: dois-je vous exterminer tous les deux? . . . lequel a tiré?

Tous deux à la fois. C'est moi.

P. Henri était ici, c'est moi qu'il faut punir.

Mfr. de B. Ah! sans doute ils font tous deux coupables; n'importe lequel des deux. . . .

Scene IV.

Les Précédens. Monsieur Evrard.

Monsieur Evrard saisit le bras de Mfr. de Belmont.
Au nom du Ciel! que voulez-vous faire, monsieur le Major! Madame craignait bien que dans votre colere. . . .

Mfr. de B. Et vous? de quel droit osez-vous m'empêcher de venger mon Adélaïde sur ces deux scélérats? ne suis-je point le maître de mes enfans?

Mfr.

Msr. E. Adélaïde n'est point morte!

P. et H. Avec des cris de joie. Elle vit! elle vit!

Msr. de B. Vous voulez m'en imposer, arrêter ma vengeance (d'un ton menaçant) Evrard, je vous jure. . . .

Msr. E. Et moi je vous jure, Msr. le Major. . . .

Msr. de B. Ces misérables. . . .

Msr. E. Monsieur le Major! ils sont innocens! Aucun des deux. . . .

P. Non, je. . . .

H. Ne le croyez pas, Monsieur, j'ai. . . .

Msr. E. Que dites-vous, petits insensés? c'est elle-même.

Msr. de B. Prétendez vous m'en imposer? Vous venez à propos dans un moment où transporté de colere. . . .

Msr. E. Je jure. . . .

Msr. de B. Vous êtes un trompeur.

P. Vous dites que ma soeur est en vie?

H. Oh! si cela était vrai!

Msr. E. Eh oui, vous dis-je, elle est pleine de vie. Une légère blessure. . . . (Paulin et Henri tombent dans les bras l'un de l'autre, et font de grandes démonstrations de joie.)

Msr. de B. Si vous me trompez, si . . . mais ne l'ai-je pas trouvée baignée dans son sang? ne l'ai-je pas vue sans mouvement, sans vie?

Msr. E. Bientôt vous pourrez vous convaincre par vos propres yeux vous l'avez trouvée ainsi, mais elle n'était pas morte. Le coup a seulement effleuré la peau; l'étourdissement et la frayeur l'ont renversée par terre, et la perte du sang l'a fait évanouir.

Msr. de B. Evrard, cela ferait-il vrai?

P. Ah! Ah! je meurs de joie!

H. Et

H. Et moi. . . .

Msr. E. J'ai pansé Adélaïde, Msr. le Major; nous l'avons fait revenir sans beaucoup de peine, et il n'y a pas le moindre danger.

Msr. de B. *Après un profond soupir.* Ah! je respire enfin! mais . . . il faut que je la voie.

Msr. E. Encore un instant de patience, on lui fait seulement changer d'habits.

Msr. de B. *un peu abbatu.* Je vais donc m'asseoir pour un moment. . . Parle-t-elle? ne sent-elle point de douleur? . . .

(Il s'assied. Paulin et Henri s'approchent et veulent lui prendre les mains.)

Retirez-vous, ce n'est pas votre faute, si elle n'est pas morte.

Msr. E. Mais comprenez donc, monsieur le Major, que ces pauvres enfans sont innocens.

Msr. de B. Innocens? Qui leur avait permis de manier un pistolet? ne connaissent-ils pas l'effet d'une arme à feu? chargée ou non chargée, ne leur ai-je pas défendu mille fois. . . .

Msr. E. Mais votre fille assure que c'est sa propre faute; elle a voulu jouer avec le pistolet, et avant qu'elle s'en soit aperçue. . . .

Msr. de B. Ah! voilà un étrange coup; maintenant donc les balles vont en ligne courbe, puisqu'elle a pu de sa propre main se blesser au sommet de la tête.

Msr. E. C'est vrai, je n'y avais pas réfléchi.

Msr. de B. Et ces coquins disputent entr'eux qui l'a fait.

Msr. E. Il faut encore leur pardonner cela, mon cher monsieur, en pareille occasion personne ne veut prendre la faute sur son compte.

Msr.

Mfr. de B. C'est précisément tout le contraire! chacun n'accuse que lui même, chacun veut mourir de ma main.

Mfr. E. Est-il possible? (*il les embrasse*) généreux enfans! lequel de vous deux. . . .

P. C'est moi, monsieur.

H. Ne le croyez pas, certainement c'est moi, Mfr. Evrard.

Mfr. E. Je n'ai jamais vu rien de pareil Mfr. le major! si vous n'êtes pas touché de tant de vertu. . . . Je vois que c'est un de vous deux mais chacun veut subir la punition pour l'autre! la punition de mort! c'est une amitié, un héroïsme dont les plus grandes ames seraient à peine capables. . . . Pardonnez-leur. . . .

Mfr. de B. Il faut auparavant que je voie ma fille. (*Il se leve.*)

H. Monsieur Evrard. . . .

P. Vous êtes notre bon ami, vous parlerez en notre faveur?

S c e n e V.

Les Précédens, Madame de Belmont, Adélaïde, conduite par sa mere; elle est un peu pâle et a la tête bandée. Ses freres courent à elle, l'embrassent, la caressent, et font éclater leur joie.

Monsieur de Belmont à sa fille.

Ciel! quel bonheur! je te revois!

Mad. de B. Et je revois mes fils! Ah! j'ai frémi pour vous! Dans mon angoisse je ne m'étais point aperçue que votre pere s'était saisi du pistolet.

H. Oh! elle vit! notre bonne soeur! notre chere Adélaïde!

Mfr. de B. C'est un bonheur que Mfr. Evrard soit venu ici! sans quoi je n'étais pas maître de moi. . . .

le

le pistolet était chargé. . . . Ciel! qu'aurais-je pu faire dans ce premier instant de fureur! . . . (à monsieur Evrard.) Je vous remercie mille fois de m'avoir épargné un crime.

P. Voudras-tu me pardonner, ma bonne soeur! o pardonne-moi, je t'en supplie! tu le fais, ce n'est point à dessein, par méchanceté. . . .

A. (*D'une voix un peu faible.*) Quoi, Paulin? n'est-ce pas moi qui disais que je voulais me tuer? . . . moi-même?

P. Toi, toi? Oh! ta bonté me fait mourir.

M^{sr}. E., *bas à Monsieur de Belmont.* Ecartons-nous un peu, et feignons de ne pas prendre garde à vos enfans, ils ont envie de s'expliquer, mais la crainte que vous leur inspirez encore, les empêche d'ouvrir leur coeur.

M^{sr}. de B. Nous ferons mieux en ce cas de sortir pour un moment, aussi bien je veux décharger ce pistolet, dont la vue me fait frémir. . . . Elle est pourtant hors de danger!

Mad. de B. Assurément, mon cher ami, sans quoi vous ne me verriez pas si tranquille.

M^{sr}. E. Fiez-vous à moi . . . c'est une plaie très-légère qu'un peu d'arquebusade guérira.

M^{sr}. de B. *à sa femme.* Je vais mettre à l'écart ce malheureux instrument, et je reviens le moment d'après. (*Aux enfans*): En attendant mettez-vous d'accord, et que je sache à mon retour qui de vous est l'auteur du mal.

(*Il sort avec M^{sr}. Evrard.*)

Scène VI.

Madame de Belmont, Paulin, Henri et Adélaïde.

P. Adélaïde, ne me haïras-tu pas le reste de ta vie?

Mad. de B. Ainsi c'est toi, Paulin?

H. Non, Maman, c'est moi,

A. Que

A. Que dis-tu, mon frere! Songe donc que maman est bonne, et que nous pouvons lui tout avouer. Oui, c'est un petit badinage imprudent de Paulin; mais ce pauvre frere, combien il a du souffrir à mon occasion! combien ne souffrirait-il pas encore si le ciel ne m'avait conservée!

P. Ma vie ne tenait qu'à un fil, si notre généreux Henri (*il saute au cou de son frere*), . . . O mon frere, jamais je ne l'oublierai, jusqu'au tombeau je t'en rendrai graces, ma vie était entre tes mains.

Mad. de B. Comment cela?

H. N'aurais-tu pas fait la même chose pour moi?

P. Lorsque papa est entré dans cette chambre armé d'un pistolet; je suis tombé par terre sans connaissance; d'abord mon frere a dit que c'était lui. Déjà mon pere visait avec son pistolet au coeur d'Henri, lorsque j'ai ouvert les yeux, et je me suis écrié que c'était moi qui avais tué Adélaïde. Mon pere a été incertain de celui qu'il devait punir, et bientôt après, le bon Mfr. Evrard est venu nous protéger.

H. Oui et nous apprendre l'heureuse nouvelle que notre soeur était en vie.

Mad. de B. Henri, généreux enfant, (elle l'embrasse.) Laisse-moi verser ces larmes de joie sur ton visage.

H. Ah! et notre Adélaïde n'a-t-elle pas aussi pris la faute sur elle . . . et mon cher Paulin ne m'a-t-il pas sauvé le coup mortel en devenant son propre accusateur?

P. Oui, après que tu m'en as eu donné l'exemple.

Mad. de B. Vous êtes tous trois, mes chers, mes vertueux enfans, ma gloire, ma félicité! . . .

P. Ah! Maman! moi seul je ne suis pas du nombre pour vous avoir causé tant d'effroi, de la douleur à

K

notre

notre Adélaïde, et à mon frère la crainte de la mort; mais je tâcherai d'être si bon, si obéissant, si docile. . . .

A. Paix, mon cher frere! Tu m'attendris trop. Mais ne ferons-nous pas bien de le cacher à Papa, de peur qu'il n'en conserve longtems du ressentiment contre toi?

P. Non, non, je l'ai mérité, il faut bien que j'endure la punition de ma faute.

Mad. de B. S'il insiste, il faut lui en faire l'aveu, implorer son pardon . . . il vient. . . .

Scene VII. et dernière.

Les Précédens, Msr. de Belmont, Monsieur Evrard.

Monsieur de Belmont.

Eh bien! . . . apprendrai-je qui a été le téméraire?

P. Je précipite à ses pieds. Moi, mon pere, et je me soumets à votre châtement.

H. et A. tombent aussi à genoux. Pardonnez-lui, mon cher Papa!

H. Ou laissez nous partager sa punition.

Msr. de B. Levez-vous, mes enfans! vous me faites honte! Peu s'en faut que moi-même je ne vous demande pardon. . . . Ciel! à quel horrible attentat une aveugle colere aurait pu me conduire? à quels remords, à quels tourmens! . . . généreux Henri, ah! combien peu s'en est fallu qu'en te donnant la mort, je n'aye privé la terre d'une des ames les plus nobles!

P. Ciel! Jamais à l'avenir je ne serai assez téméraire pour jouer avec des instrumens dangereux.

Msr. de B. Et moi jamais je ne m'abandonnerai aux transports d'une aveugle colere.

Mad. de B. Si vous tenez parole, ce jour d'effroi deviendra l'un des plus heureux de notre vie.

Msr. E. Quelle satisfaction! quelle gloire vous avez lieu d'attendre d'enfans aussi généreux!

129. Der Aderläs.

Personnages.

M. Dormel.

Mad. Dormel.

Dormel l'ainé, fils âgé de 20 ans.

Sophie, fille de Mr. Dormel âgé de 18 ans.

Dormel le cadet âgé de 6 ans.

Le Comte de Saint - Bon.

Un laquais du Comte, personnage muet.

La Scene est à Paris dans la maison de Mr. Dormel. Le théâtre représente une chambre des plus délabrées; on y voit quelques vieux meubles usés, un chevalier dressé, sur lequel est un tableau commencé, une table à écrire etc. etc. Dans le fond est une couchette, sur laquelle est un enfant endormi: elle est couverte d'une mauvaise tapisserie.

Scene I.

Mad. Dormel, Sophie, Dormel le Cadet.

Mad. Dormel file au rouet sur le devant du théâtre. Son fils est à côté d'elle et carde du coton; la lassitude le force d'interrompre de tems en tems son travail qu'il reprend ensuite avec vivacité; sa mere jette sur lui par intervalle des regards de pitié. Sophie tricotte auprès de la couchette où est l'enfant; elle est placée vis à vis de la porte qu'elle regarde aussi de tems en tems d'un air inquiet et rêveur. Il est environ trois heures après midi.

Sophie leve un peu la tapisserie qui couvre la couchette, (à part.) Etre à jeun depuis hier sept heures, et dormir! Il est bien heureux.

Mad. Dormel. Dort-il, Sophie?

Sophie. Oui, ma chere mere.

K 2

Mad.

Mad. Dormel. Puisse-t-il dormir encore long-tems, le pauvre malheureux! Que je crains son réveil. . . . Où est allé votre pere?

Sophie. Il a dit qu'il allait demander quelque chose à compte sur les desseins qu'il a entrepris.

Mad. Dormel. Quoi! Il n'est pas de retour depuis neuf heures qu'il est parti! Que deviendrons-nous si sa course est inutile?

Sophie. Cela n'est pas à craindre; qui est-ce qui pourrait être insensible à notre infortune?

Mad. Dormel. Ah, ma pauvre Sophie, que tu connais peu les hommes! Qu'est-ce qu'un artisan malheureux, qu'un homme du petit peuple sur la terre?

Sophie. Mais enfin, c'est son bien qu'il va demander, c'est le prix de son travail.

Mad. Dormel. Cela est vrai, mon enfant; mais les ouvrages ne sont pas entièrement finis, et il faut qu'ils le soient, pour qu'il puisse en exiger le payement.

Sophie. Celui à qui il s'adresse est si riche, d'ailleurs il ne risque rien, l'ouvrage est si avancé.

Mad. Dormel. Pauvres raisons! Les plus riches sont les plus impitoyables. Et puis celui à qui il a affaire est un homme de rien, que j'ai vu dans la dernière indigence, aussi pauvre que nous le sommes. Il était alors notre égal, l'ami de votre pere, il a voulu l'associer à son commerce. . . . Mais, Dieu, quel commerce! . . . Combien la pauvreté, toute affreuse qu'elle est, lui est préférable! Votre pere a refusé. . . . Pouvait-il faire autrement? L'indigence la plus cruelle a été le prix de son vertueux désintéressement. . . . L'autre a fait fortune, mais son coeur s'est endurci. . . . Votre pere a perdu son ami, il en a été méconnu; c'est par une grâce singulière qu'il veut bien depuis quelque tems lui donner de l'emploi,

l'emploi, acheter au prix le plus modique le fruit de ses sueurs et de ses veilles. Ah! Sophie! ces fortes de gens sont le fléau de l'humanité.

Sophie. Cela est-il possible! être riche et sans pitié pour les pauvres; encore après avoir éprouvé toutes les horreurs du besoin! pour moi je vous avouerai qu'il ne m'est pas possible de le comprendre.

Mad. Dormel. Tant mieux, ma fille, toutes tes pensées sont honnêtes et vertueuses. Puisse-tu ne jamais changer!

(il se fait un instant de silence, après lequel on entend sonner trois heures.)

Le petit Dormel, interrompant son ouvrage. Maman voilà trois heures qui sonnent; est-ce que nous ne dînons pas aujourd'hui?

Mad. Dormel sévèrement. Dormel, qu'est-ce que cela veut dire? Votre pere et votre frere sont sortis, est-ce que vous voudriez dîner sans eux?

Le petit Dormel. Oh non, Maman.... Mais.... Ils ont peut-être dîné, nous ne savons pas où ils ont été, enfin....

Mad. Dormel. Eh bien! dans cette incertitude, dînez-vous tranquillement?

Le petit Dormel. Oh non, Maman, mais.... c'est qu'il est bien tard.... et il se pourrait faire que....

Mad. Dormel. Taisez-vous, ils sont à jeun aussi bien que vous; d'ailleurs ne voyez-vous pas que j'attends, moi; votre soeur en fait autant, et votre petit frere.... N'êtes-vous pas plus en état de supporter le besoin que lui? Il ne se plaint pas cependant.

Le petit Dormel. Oui, Maman.... mais.... c'est que.... j'ai bien faim *(il dit ces dernières paroles en pleurant de toutes ses forces.)*

Mad. Dormel, allant à lui les larmes aux yeux.
 Mon enfant, mon cher enfant, tranquillise-toi... Al-
 lons... Quelques efforts... Ton pere va rentrer,
 il nous apportera de quoi dîner; crois que je souffre au-
 tant que toi de ta peine.

Le petit Dormel, l'embrasse en essuyant ses larmes.
 Oh non, Maman, ne souffrez pas, je vous en prie;
 car je souffrirais bien davantage, moi; tenez, je ne
 pleure plus: voilà qui est fini. Est-ce que je ne puis
 pas me passer de dîner aussi bien que vous? Que je me
 veux de mal d'avoir pleuré, mais c'est malgré moi...
 Je m'en vais travailler si fort, qu'il faudra bien que j'ou-
 blie que j'ai faim. *Il se remet à son ouvrage et travaille
 avec plus d'ardeur.*

Mad. Dormel, reprenant son ouvrage (à part).
 Mon malheur est-il assez grand? Ah ciel! comment
 puis-je le supporter... .

Sophie. Mon pere ne revient point; s'il lui était
 arrivé quelque malheur.

Mad. Dormel. Je devine celui qui lui est arrivé,
 on l'aura refusé et il ne peut se déterminer à paraître ici
 les mains vides... . Mais c'est votre frere;... c'est lui
 qui me surprend; à quelle heure est-il parti?

Sophie. Dès la pointe du jour, à quatre heures du
 matin.

Mad. Dormel. Qui l'aurait cru! lui en qui j'avais
 toujours reconnu des sentimens si dignes de son éduca-
 tion, nous abandonner dans de pareilles circonstances
 lorsque nous avons le plus besoin de son secours!... .
 Je ne m'y serais jamais attendue.

Sophie. Que cela ne vous attriste pas, ma Mere, c'est
 sûrement pour un bon dessein qu'il est parti; je connais
 l'excellence de son coeur, je fais combien il est pénétré de
 notre

notre triste situation; il est allé y chercher du remède et féconder les efforts de mon pere.

Mad. Dormel. Que fera-t-il sans appui, sans secours, sans connaissances?

Sophie. Nos besoins le rendront industriel. . . . Il me paraissait au désespoir.

Mad. Dormel. Que dis-tu là? Ah! Sophie, ah! ma chere fille s'il allait se déshonorer, c'est ce coup-là qui me serait mortel; on supporte tous les maux, mais l'infamie. . . .

Sophie. Ne craignez rien, je connais mon frere.

Mad. Dormel. Que je suis inquiète de ton pere! Il n'aura pu réussir. . . . Il va revenir accablé de douleur, de fatigue et de besoin. Mes chers enfans, l'état de votre pere me perce l'âme, il faut avoir recours au dernier des moyens, à celui qui déchire un coeur sensible. . . . Il faut que Dormel me prête ici son secours.

Le petit Dormel. Moi, Maman; oh commandez; tout me sera facile pour vous.

Mad. Dormel. C'est bien, mon fils . . . embrasse-moi. . . . Dormel, mon cher fils. . . . Dure nécessité à quoi me réduis-tu. . . . Il faut que tu ailles implorer l'assistance des hommes, que tu leur exposes notre misere, que tu leur arraches, par tes instances et par tes larmes, quelque légère portion de leur superflu. . . . La tâche est difficile à remplir, mon cher enfant, tu trouveras des ames viles qui ne croient pas qu'il soit possible d'être pauvre et estimable, de ces coeurs de pierre contre lesquels les cris des malheureux vont se briser inutilement; mais peut-être aussi rencontreras-tu quelque homme vraiment digne de ce nom, et certainement je crois qu'il en est encore, qui voudra bien jeter sur nous un regard de commiseration, et nous retirer au moins pour

un tems de l'affreux abyme où nous sommes plongés.

Le petit Dormel. Après l'avoir écoutée avec une plus grande attention. Maman, n'est-ce pas ce qu'on appelle demander l'aumône ?

Mad. Dormel (à part). Ah ciel ! (*haut*) oui mon fils.

Le petit Dormel. Cela me fera bien de la peine de demander l'aumône. . . . Mais . . . faudra-t-il demander à tout le monde ?

Mad. Dormel. Oui, mon fils ; à tout le monde, à tous ceux que tu verras en état de t'assister.

Le petit Dormel. C'est qu'il y en a qui sont si vilains, si rebutans, qui traitent si mal les pauvres ! je voudrais bien ne leur point demander à ceux-là.

Mad. Dormel. Que veux-tu, mon fils ? Il n'est pas possible de les distinguer. Demande avec instance, les avares ne s'émeuvent guère à la première secousse : cependant fais-le sans te rendre importun ; sois humble, sans avoir l'air bas et rampant.

Le petit Dormel, tristement. Allons donc, embrassez-moi, Maman.

Mad. Dormel, l'embrassant. Va, mon fils ; si la vie de ton père et celles de tes frères et soeurs ne m'étaient chères ; je n'exigerais pas un pareil sacrifice.

Le petit Dormel sort en pleurant.

SCENE II.

Mad. Dormel, Sophie.

Sophie le regarde sortir, les larmes aux yeux. Le pauvre enfant ! non, il n'est personne que sa figure ne touche, que ses larmes n'attendrissent. Cette démarche lui coûte beaucoup.

Mad.

Mad. Dormel. Hélas, elle n'est honteuse que parce qu'un indigne abus l'a avilie.

Sophie. Vous avez raison. Voici mon pere. Ah! mon cher pere. (*Elle court au devant de son pere.*)

S c e n e III.

Mr. Dormel, Mad. Dormel, Sophie.

Mr. Dormel entre d'un air sombre; il est pâle et défait; ses habits annoncent la plus grande misere. Ah ma femme! Ah, ma fille! il faut mourir. (*Il s'assied et regarde de tous côtés d'un air égaré.*) Où est donc mon cadet? Dormel est-il de retour?

Mad. Dormel. Mon cher mari, j'en avais un secret pressentiment, tu n'as rien obtenu.

Mr. Dormel, avec fureur. Tout accès à la pitié est fermé dans les coeurs des hommes... Un misérable!... que j'ai bien voulu honorer de mon amitié dans des tems plus heureux... J'étais à mon aise alors: il était pauvre et homme de bien... En changeant de mœurs il a fait fortune... Que la terre l'engloutisse! le scélérat! il me vole lâchement le fruit de mes travaux... Il nous porte à tous le coup de la mort... .

Mad. Dormel. Comment, il ne veut pas vous payer?

Mr. Dormel. Le monstre! Il implore à son secours la lettre de la loi pour m'assassiner... Achevez votre ouvrage, je vous payerai, jusques là je ne dois rien: voilà son unique réponse. En vain lui ai-je représenté l'excès de ma misere, qu'il ne m'était pas possible de travailler sans me nourrir, que je me contenterais de la moitié du prix de l'ouvrage, que je regarderais ce secours, s'il le jugeait à propos comme un don. Il a été sourd à toutes mes prieres: je ne dois rien, m'a-t-il réparti durement, et je n'ai point d'aumône à vous faire. J'insistais; qu'on me

débarraße de cet importun, a-t-il dit à ses gens, et sur le champ on m'a porté dans la rue à demi-mort d'épuisement et d'indignation.

Mad. Dormel. Remettez-vous, mon cher ami; diminuez nos maux en vous appesantissant moins sur les vôtres. J'ai envoyé votre cadet par la ville. Peut-être fera-t-il assez heureux pour nous trouver quelque secours.

Mr. Dormel. N'espere rien, ma chere. Ah des hommes, des hommes! non il n'en est plus; il n'est que des bêtes féroces. . . . Mon état a-t-il pu me permettre d'oublier les affronts auxquels expose ce moyen, il est vrai que je l'ai rejetté long-tems, la honte . . . Te l'avouerai-je, l'amour-propre, l'orgueil . . . où ont-ils été se nicher? Malheureux que je suis! l'homme est toujours homme. . . . Ces différentes passions ont long-tems combattu dans mon coeur; ma tendresse pour toi, pour ces chers enfans l'a emporté, je me suis adressé au premier passant; je l'aborde les larmes aux yeux avec une physionomie décomposée. J'ai une femme et quatre enfans qui sont dans le besoin le plus pressant, lui ai-je dit d'une voix basse et d'un ton mal articulé. Travaillez, me répond brusquement cet homme, vous le pouvez encore; il n'est point de métier qui ne soit plus honnête que celui que vous faites; en même tems il tire de sa poche une bourse des mieux fournies, y cherche la plus petite des monnaies et me la met dans la main. J'étais immobile de dépit; je voulais parler, mais ma langue était glacée, et il était déjà bien loin lorsque j'en ai recouvré l'usage.

Sophie. Un homme riche insulter la misere et ne pas la secourir! à qui donc s'adresser?

Mr. Dormel. A personne, ma fille, quand on est aussi malheureux que nous le sommes, il faut mourir. . . .

Mais

Mais Dormel m'étonne, il n'a pas accoutumé de s'absenter si long-tems, ni de sortir si matin.

Mad. Dormel. C'est ce que je disais à l'instant. Je ne puis pas croire qu'il ait eu dessein de nous abandonner.

Mr. Dormel. Je ne le crois pas non plus. Mais devait-il sortir dans une circonstance aussi fâcheuse, lorsque son secours nous est si nécessaire? Ne fait-il pas que la plus légère interruption de son travail nous fait un tort irréparable. Non, il ne s'excusera jamais.

Sophie. J'entends quelqu'un; c'est sûrement lui,
(Elle va à la porte.)

Mr. Dormel. Qu'il ne paraisse pas devant mes yeux.

Scene IV.

Mr. Dormel, Mad. Dormel, Sophie.

Dormel l'aîné.

Il a l'air faible et abattu; ses bras sont entourés de linges, il porte deux pains et une bouteille de vin.

Dormel fils, jettant les pains sur la table et mettant la bouteille à terre. Tenez, mangez. Ils me coûtent bien cher... Je n'en puis plus. (Il se laisse aller sur un vieux coffre.)

Mr. Dormel. Qu'est-ce que cela veut dire? Serait-ce le fruit d'un crime! ah malheureux!

Mad. Dormel. Serait-il possible!

Dormel fils. Mangez, vous dis-je, je suis digne de vous.

Mr. Dormel. Mais encore que signifie l'état où vous voilà.

Mad. Dormel. Des bandages, des linges, du sang! vous seriez-vous battu?

Sophie. Ah ma Mere! il s'est fait faigner, tenez voilà une ligature dé faite: le sang coule de son bras.

Dormel

Dormel fils. Mon pere . . . ma mere . . . ma soeur, c'était . . . pour vous donner du pain.

Mr. et Mad. Dormel, ensemble. Ah! mon fils.

Sophie. Ah! mon frere.

(*Ils s'approchent de Dormel fils, l'embrassent étroitement; Sophie resserre sa ligature.*)

Scene V. et derniere.

Mr. et Mad. Dormel, Sophie, Dormel l'ainé, le Comte de St. Bon, Dormel le cadet, un Domestique du Comte, portant quelques provisions.

Le Comte de St. Bon. Où sont-ils ces pauvres malheureux? Comment ont-ils pu se cacher si long-tems à mes yeux.

Dormel le cadet. Les voilà, Monsieur . . . c'est mon pere . . . c'est ma mere. . . . Ils meurent de faim.

Mad. Dormel, au Comte. Hélas, Monsieur, que votre générosité est touchante! nous en sentons tout le prix; mais comment en pourrions-nous jouir, tandis que ce cher enfant, le mortel le plus respectable . . . est près d'expirer. Ah si vous saviez. . . .

Le petit Dormel. Mon cher frere, comme vous voilà. (*Il court à son frere.*)

Le Comte, à Dormel l'ainé. Comment, vous aurait-on maltraité?

Dormel fils, d'une voix faible et interrompue. Non, Monsieur; je n'ai pu supporter l'état où se trouve réduite ma malheureuse famille. Je suis sorti ce matin, le désespoir dans l'âme déterminé à leur trouver du secours ou à mourir. J'ai rencontré un de mes amis aussi pauvre, aussi malheureux que moi. Mon air désespéré l'a effrayé. Où vas-tu, m'a-t-il dit que t'est-il arrivé? Ah mon cher! ils n'ont pas mangé depuis hier au soir . . . mon pere . . .

ma mere. . . . Je ne fais où je vais . . . où je suis. . . .
 Ils vont mourir. Tiens, mon ami, me dit cet homme
 vertueux, en me donnant une pièce de deux sous, voilà
 tout ce que je possède; si tu voulais gagner de l'argent,
 je fais un moyen. Ah, dis-je, je ferai tout; il est hon-
 nête sans doute? Eh bien, me dit ce généreux ami, il
 y a un particulier qui demeure auprès de l'école de chi-
 rurgie, il apprend à saigner et il donne de l'argent à
 ceux qui. . . . J'entends, ai-je interrompu. Je le quitte
 à l'instant. Je vole chez ce particulier. . . . Il me saigne
 et me donne de l'argent. . . . Je vais chez un autre. . . .
 On m'en fait autant. . . . Je viens avec ces pains, et je
 meurs. Heureux si ma mort retarde de quelques instans
 celle des infortunés à qui je dois le jour!

Le Comte. Ah! mon ami, vous êtes un prodige de
 vertu, mais vous avez un frere qui se montre votre digne
 émule . . . ce petit malheureux (*en montrant le petit Dor-
 mel*) est tombé en defaillance à ma porte, je l'ai fait trans-
 porter chez moi; quelques gouttes de liqueur lui ont fait
 reprendre ses sens. Il meurt d'inanition, dit un medecin
 qui était alors à la maison, et sur le champ je lui fais
 présenter quelque nourriture; il la refuse constamment. . .
 C'est mon pere. . . . c'est ma mere qu'il faut secourir:
 pourrais-je manger, tandis qu'ils meurent de faim?

Mr. Dormel attendri. Ah! mes chers enfans! . . .
 méritez un meilleur fort.

Le Comte. Que leur sort ne vous inquiete plus,
 j'en fais actuellement mon affaire; je bénirai chaque jour
 l'heureux instant où j'ai pu secourir des malheureux aussi
 peu faits pour l'être. . . . Votre fils n'est heureusement
 qu'affaibli; à son âge, fort comme il le parait, il se tirera
 aisément d'affaire . . . (*il jette une bourse sur la table*).
 Voilà pour aider à sa guérison et à votre subsistance pen-
 dant

dant quelques jours. Dans peu vous aurez de mes nouvelles. (*Mr. Dormel et sa famille veulent se jeter aux pieds du Comte; il les retient*) Point de remerciemens, mes chers enfans; ce que je fais m'est bien doux, j'en ai déjà reçu la récompense au fond de mon coeur (*à Mr. et à Mad. Dormel*). Je ne puis me lasser d'admirer l'effet de l'éducation et des bons exemples que vous avez donnés à vos enfans, ils me donnent une haute idée de vos sentimens.

Kleine Poesien.

130.

Le Courtisan.

Un Courtisan de faveurs surchargé,
 Malgré l'éclat de sa haute fortune,
 Sentait son coeur de noirs soucis rongé:
 Il voulut fuir la grandeur importune,
 Qui, sur ses pas, amenait le chagrin.
 Dans un beau char, vernissé par Martin,
 Le voilà donc qui vole à la campagne
 Loin de la cour, et se sauvant en vain
 De cet ennui qui toujours l'accompagne,
 Cruel vautour qu'il emporte en son sein.
 Près d'un ruisseau dont les flots peu superbes,
 Par leur murmure appelaient le plaisir,
 Et se jouaient sur un verd tapis d'herbes,
 Que quelques fleurs se plaisaient d'embellir;
 Au pied d'un saule, il vit deux pauvres freres
 Gais et contens, du pain bis à la main,
 D'un front joyeux combattant leur destin,

Et

Et paraissant ne s'embarrasser gueres
 Quel jour pour eux luirait le lendemain,
 Riant sur tout. L'homme de cour soupire;
 Il les approche, et leur dit: Mes amis,
 Qu'avez-vous donc qui vous fait ainsi rire?
 Ce que j'avons, Monseigneur? du plaisir.
 Ce mot naïf fut un trait de lumiere
 Pour Monseigneur; il fut le retenir,
 Rendit au roi cordon et jarretiere,
 Et Monseigneur ne fut plus que Monsieur.
 Mais à Monsieur le vrai se fit connaître;
 Avec le vrai, le plaisir enchanteur;
 Le sentiment, trésor heureux du coeur;
 Le pur amour qui ne veut pas de maître.
 Son ame enfin reçut un nouvel être.
 On oublia l'ennui de Monseigneur.
 Eh! quel éclat peut valoir le bonheur?

131.

*La Laitiere et le Pot au lait.**Conte comique.*

Perrette sur sa tête ayant un pot au lait,
 Bien posé sur son coussinet,
 Prétendait arriver sans encombre à la ville.
 Légere et court-vêtue; elle alloit à grands pas;
 Ayant mis ce jour-là pour être plus agile.
 Cotillon simple et souliers plats;
 Notre laitiere ainsi troussée
 Comptait déjà dans sa pensée,
 Tout le prix de son lait, en employait l'argent:
 Achetait un cent d'oeufs, faisait triple couvée;

La

La chose allait à bien par son soin diligent.
 Il m'est, disait-elle, facile
 D'élever des poulets autour de ma maison;
 Le renard fera bien habile,
 S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon;
 Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;
 Il était quand je l'eus de grosseur raisonnable;
 J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon;
 Et qui m'empêchera d'avoir en notre étable,
 Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
 Que je verrai sauter au milieu du troupeau?
 Perrette là-dessus faite aussi transportée;
 Le lait tombe, adieu veau, vache, cochon, couvée,
 La dame de ces biens, quittant d'un oeil mari
 Sa fortune ainsi répandue,
 Va s'excuser à son mari
 En grand danger d'être battue.
 Le récit en farce en fut fait,
 On l'appella le pot au lait.

132.

Les Avantages de l'Adversité.

Un Bourgeois avait à plaisir
 Ensemencé le sol qu'il tenait de ses peres,
 Et pour en recueillir les fruits, tout son désir
 Se bornait à des tems prosperes.
 Les glaces de l'hiver, la neige, les frimats
 Vinrent fondre sur ces climats;
 Voilà notre homme dans les larmes,
 Croyant que la saison allait tout ravager.
 Quelqu'un, pour calmer ses allarmes;

Lui

Lui dit: mon pauvre enfant, apprends à mieux juger;
 C'est à tes ennemis que l'hiver fait la guerre,
 Et d'eux il te délivrera;
 D'Insectes destructeurs, il purgera la terre,
 Et la moisson te restera.
 Que d'un sort malheureux les coups inévitables
 Nous paraissent moins redoutables;
 C'est par eux que le prix à tout peut être mis:
 Ils écartent les faux amis
 Et nous laissent les véritables.

133.

La Consolation.

Un malheureux, réduit au désespoir,
 Et, faute de chaussure, étendu sur la terre,
 S'écriait: hélas peut-on voir
 Un pareil excès de misère!
 Lors, par hasard, au milieu du chemin,
 Il aperçoit un homme hors d'haleine: -
 Que dis-je? homme! c'était une moitié d'humain.
 Un tronc vivant qui se traînait à peine;
 C'était un cul-de-jatte enfin,
 Lequel, voyant cet autre et le trouvant ingambe,
 Lui dit: ami, sois sage, et crois
 Qu'il est des gens plus à plaindre que toi:
 Tu n'as pas de fouliers: moi, je n'ai pas de jambe.

134.

Le Corbeau et le Renard.

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
 Tenait en son bec un fromage.
 Maître Renard, par l'odeur alléché,

L

Lui

Lui tint à peu près ce langage:
 Hé bon jour, monsieur du Corbeau!
 Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
 Sans mentir, si votre ramage
 Se rapporte à votre plumage,
 Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
 A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie:
 Et pour montrer sa belle voix,
 Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
 Le renard s'en saisit et dit: mon bon Monsieur,
 Apprenez que tout Flatteur
 Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
 Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.
 Le corbeau, honteux et confus,
 Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

135.

La Colombe et l'Enfant.

Un enfant, son arc à la main,
 Se promenait dans un bocage:
 Une colombe au blanc plumage
 Roucoulait ses amours sur un arbre voisin.
 Il entend l'oiseau solitaire;
 Il le voit, son arc est tendu,
 La fleche part et sur la terre
 L'oiseau mourant tombe étendu.
 Le vainqueur enchanté s'élançait;
 De joie il trépigne, il bondit,
 Et barbare par ignorance,
 De loin à sa proie il fourit.
 Plus près de sa victime, il allait la surprendre,
 Quand il l'entendit soupirer:

Alors

Alors il vit le sang qu'il venait de répandre,
 Et se mit lui-même à pleurer.
 Toi, qui vas décochant les traits de la foudre,
 Toi, qui te fais un jeu de blesser tant de coeurs,
 Approche de plus près ceux que ta main déchire,
 Et le bon mot qui t'a fait rire,
 Te coûtera souvent des pleurs.

136.

Le Nid.

Je le tiens ce nid de Fauvette;
 Ils sont deux, trois, quatre petits.
 Depuis si longtems je vous guette,
 Pauvres oiseaux, vous voilà pris.
 Criez, sifflez, petits rebelles,
 Débattiez-vous; oh! c'est en vain.
 Vous n'avez pas encore vos ailes:
 Comment vous sauver de ma main?
 Mais quoi! n'entens-je point leur mere,
 Qui pousse des cris douloureux?
 Oui, je le vois, oui, c'est leur pere,
 Qui vient voltiger autour d'eux.
 Ah! pourrais-je causer leur peine,
 Moi, qui l'été, dans les vallons,
 Venais m'endormir sous un chêne
 Au bruit de leurs douces chansons?
 Hélas! si du sein de ma mere,
 Un méchant venait me ravir!
 Je le sens bien, dans sa misere,
 Elle n'aurait plus qu'à mourir,
 Et je serais assez barbare,
 Pour vous arracher vos enfans?

L 2

Non,

Non, non, que rien ne vous sépare,
Non, les voici, je vous les rends.
Apprenez- leur dans le bocage,
A voltiger auprès de vous,
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des sons aussi doux.
Et moi dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans les vallons,
Dormir quelquefois sous un chêne
Au bruit de leurs jeunes chansons.

W ö r t e r b u c h.

m. bedeutet masculinum, *f.* femininum.

A.

- A**bandon, *m.* gänzliche Verlassung.
 abandonner, verlassen; überlassen.
 s'abandonner, sich überlassen.
 abattu, *e.* niedergeschlagen.
 abeille, *f.* die Biene.
 abîme, *m.* der Abgrund.
 abîmer, *m.* versenken.
 abominable, abscheulich.
 abondance, *f.* der Ueberfluß.
 aborder, anreden; anlanden.
 abreuver, tränken.
 abri, *m.* der Schutz; die Zuflucht.
 abricot, *m.* die Abrifese.
 absence, *f.* die Abwesenheit.
 absent, *e.* abwesend.
 absenter, sich entfernen.
 absolument, durchaus; schlechterdings.
 absorber, in sich ziehen.
 s'absorber, verschlungen werden.
 abus, *m.* der Mißbrauch.
 abuser, mißbrauchen.
 accabler, überhäufen; niederdrücken.
 accent, *m.* der Ton der Stimme im Reden; Accent.
 accepter, annehmen.
 accès, *m.* der Zutritt, Zugang.
 accident, *m.* der Zufall.
 accommoder, passen; ansehn.
 accompagner, begleiten.
 accompli, *e.* vollkommen, ausgebildet.
 accomplir, vollenden.
 accord, *m.* der Vertrag.
 mettre d'accord, vergleichen.
 accorder, bewilligen.
 accourir, herbeyleufen.
 accoutumer, gewöhnen; geübt seyn.
 accueil, *m.* Aufnahme, Bewillkommung.
 accusateur, *m.* der Ankläger.
 accusation, *f.* die Anklage, Besuldigung.
 accuser, anklagen, beschuldigen.
 acheminer, sich auf den Weg machen.
 acheter, kaufen.
 achever, endigen.
 acquérir, erlangen; erwerben.
 s'acquitter d'une chose, eine Sache verrichten.
 s'acquitter d'une dette, eine Schuld abtragen.
 acte, *m.* die Handlung, Thätigkeit.
 action, *f.* Thätigkeit.
 actif, *ve.* thätig.
 activité, *f.* die Thätigkeit, Wirksamkeit.
 actuel, *le.* wirklich; gegenwärtig.
 actuellement, ansehn.
 adieu, *m.* der Abschied.
 admirable, wunderbar, bewundernswürdig.
 admiration, *f.* die Bewunderung.
 admirer, bewundern.
 adopter, an Kindesstatt annehmen; adoptiren.
 adorer, anbeten.
 adoucir, besänftigen; milbern.
 L 3 adou-

adoucissement, *m.* Verfügung.
 adresse, *f.* die Geschicklichkeit,
 List.
 s'adresser, sich wenden.
 adroitement, geschickt.
 adversaire, *m.* der Gegner.
 adversité, *f.* widriger Zufall.
 affable, freundlich.
 affaire, *f.* das Geschäft.
 affaïsser, so beschweren oder drü-
 cken, daß es sinkt.
 affamé, *e.* verhungert.
 affectation, *f.* der Zwang.
 affecté, *e.* gezwungen, affectirt.
 affection, *f.* Liebe, Zuneigung.
 affiche, *f.* ein Aushang, Aufschlag.
 affliction, *f.* Trübsal, Wider-
 wartigkeit.
 affliger, betrüben.
 affaibli, *e.* geschwächt.
 affranchi, *e.* befreit, freiges-
 macht.
 affreux, *se.* greulich, entsetzlich,
 abschrecklich.
 affür, *m.* Hinterhalt.
 être à l'affür, auf Gelegen-
 heit lauren etwas zu thun.
 afin, } damit.
 afinque, }
 âge, *m.* das Alter.
 âgé, *e.* alt.
 agir, handelt.
 agile, gelenk, behende.
 s'agir, die Frage seyn, betreffen.
 agitation, *f.* die heftige Bewe-
 gung, Unruhe, Bekümmer-
 niß.
 agirer, bewegen.
 agneau, *m.* das Lamm.
 agréable, annehmlich.
 agreste, grob, bäurisch.
 aider, helfen.
 aigle, *m.* der Adler.
 aigre, scharf, sauer.
 aigu, *e.* spizig, durchdringend,
 scharf.
 aiguille, *f.* die Nähnadel, der
 Zeiger einer Uhr.
 aile, *f.* der Flügel.
 d'ailleurs, sonst.
 aimable, lebenswürdig.

aimer, lieben.
 aimer mieux, lieber wollen.
 ainsi, also.
 ajouter, hinzufügen.
 air, *m.* die Luft, Miene, Air,
 Melodie.
 aisé, *e.* leicht.
 aisément, leicht.
 être à son aise, bequem, ge-
 mächlich seyn.
 aliéner, verändern, verrücken.
 aliment, *m.* das Nahrungsmitt-
 tel.
 allarme, *f.* die Unruhe.
 allarmer, in Unruhe setzen.
 allécher, antlocken.
 allée, *f.* der Gang.
 alléguer, anführen.
 allemagne, *f.* Deutschland.
 aller, gehen.
 alliance, *f.* das Bündniß, Ver-
 bindung.
 allumer, anstecken, anzünden.
 allusion, *f.* die Anspielung.
 alors, damals, darauf, als-
 dann.
 altérer, verändern.
 amande, *f.* die Mandel.
 amasser, sammeln, aufhäufen.
 ambassade, *f.* die Gesandtschaft.
 ambassadeur, *m.* der Absesandte.
 ambitieux, *se.* ehrgeizig.
 âme, *f.* die Seele.
 amener, führen.
 amer, bissen.
 amertume, *f.* Bitterkeit, Schmerz.
 ami, *m.* der Freund.
 amie, *f.* die Freundin.
 amitié, *f.* die Freundschaft.
 amour, *m.* die Liebe.
 amour propre, *m.* die Eigenliebe.
 ample, groß, weitläufig.
 amusement, *m.* das Vergnügen,
 die Unterhaltung.
 s'amuser, sich belustigen.
 an, *m.* das Jahr.
 ancêtres, *m.* pl. die Vorfahren.
 ancien, *e.* alt.
 ancre, *m.* der Anker.
 mettre à l'ancre, vor An-
 ker legen.
 âne,

âne, *m.* der Esel.
 ange, *m.* der Enael.
 anglais, *m.* der Engländer.
 anglais, *e.* englisch.
 angleterre, *f.* England.
 angouille, *f.* Banalität, Angst.
 animal, *m.* das Thier.
 animé, *e.* belebt.
 année, *f.* das Jahr.
 annoncer, ankündigen, verkündigen.
 antichambre, *m.* das Vorzimmer.
 antidote, *m.* das Gegengift.
 anxiété, *f.* die Angst.
 à peine, kaum.
 apercevoir, bemerken, gewahr werden.
 à peu-près, ohngefähr.
 apostiller, Anmerkungen, Randglossen machen.
 apostrophe, *f.* eine starke Anrede.
 appaître, besaufügen.
 apparement, wahrscheinlich.
 appartement, *m.* das Zimmer.
 appartenir, angehören, zugehören.
 appeller, rufen, nennen, appelliren, sich berufen.
 s'appeller, heißen.
 il appert, es erhellet.
 appesantir, beschweren, schwer machen.
 appétit, *m.* Lust zum Essen.
 application, *f.* die Besessenheit, Aufmerksamkeit.
 appliquer, auflegen, aufsetzen, anmachen.
 s'appliquer, sich befeßigen.
 apporter, bringen, mitbringen.
 appréhender, befürchten.
 apprendre, lernen, benachrichtigt werden.
 apprentif, *m.* der Lehrling.
 aprentissage, *m.* die Probe, der Versuch.
 approche, *f.* die Annäherung.
 approcher, nähern.
 approprier, zueignen.
 appui, *m.* die Unterstützung.
 appuyer, anlehnen, stützen, unterstützen.

âpre, scharf.
 après, nach, nachher.
 après - demain, übermorgen.
 après que, nachdem.
 aprésent, jetzt.
 dès à présent, von nun an.
 aquilon, *m.* der Nordwind.
 araignée, *f.* die Spinne.
 arbitre, *m.* der Schiedsrichter.
 arbre, *m.* der Baum.
 arbutte, *m.* die Staude, der Strauch.
 arc, *m.* der Bogen.
 arcade, *f.* der Schwibbogen.
 archer, *m.* der Fideibogen.
 architecture, *f.* die Baukunst.
 ardent, *e.* heiß, brennend.
 ardeur, *f.* die Hitze, der Eifer, die Wärme.
 argent, *m.* das Geld, Silber.
 argenté, *e.* versilbert.
 armé à feu, *m.* das Schießgewehr.
 armes, *f.* pl. das Wappen, die Waffen.
 armer, bewaffnen.
 armoire, *f.* der Schrank.
 arpent, *m.* ein Morgen Landes.
 arquebuse, *f.* der Schuß mit einer Büchse.
 eau d'arquebuse, Wundwasser.
 arracher, entreißen, wegreißen.
 arracher une dent, einen Zahn ausreißen.
 arrangement, *m.* die Einrichtung.
 aranger, einrichten, in Ordnung bringen.
 arrêter, aufhalten, still stehen, arreßiren.
 en arriere, zurück, hinterwärts.
 l'arrivée, *f.* die Ankunft.
 arriver, begegnen, ankommen.
 s'arriver, sich zutragen.
 arrogance, *f.* die Anmaßung, der Hochmuth.
 arrogant, *e.* anmaßend.
 arroser, beschenken, beneßen.

art, *m.* die Kunst.
 articuler, deutlich aussprechen.
 artifice, *m.* die List.
 artisan, *m.* der Handwerker.
 artiste, *m.* der Künstler.
 aspect, *m.* der Anblick, das An-
 sehn.
 assaisonner, würzen.
 assassin, *m.* der Mordhelfer.
 assassinier, ermorden.
 assemblee, versammeln.
 s'asseoir, sich niedersetzen.
 assez, genug, ziemlich.
 assidue, *f.* der Fleiß, die Bemü-
 hung.
 assiéger, belagern, besetzen.
 assiette, *f.* der Teller.
 assigner, anweisen.
 assis, *e.* sitzend.
 assister, beystehn, helfen, zuge-
 gen seyn.
 s'associer, sich vereinigen, ver-
 gesellschaften.
 assoupi, einschläfern.
 assujettir, unterwürfig machen,
 fest machen, befestigen.
 assurance, *f.* die Zuversicht.
 assuré, *e.* versichert, vergewissert.
 assurément, gewiß, sicher.
 assurer, versichern, gewiß ma-
 chen, zusehern.
 s'assurer, sich gewiß machen.
 astre, *m.* das Gestirn.
 athénien, *m.* Athenienser.
 atroce, schrecklich.
 attacher, befestigen, anheften,
 anbinden.
 être attaché, zugethan seyn
 — verknüpft seyn.
 attaquer, angreifen, anfallen.
 atteindre, erreichen.
 en attendant, unterdessen.
 attendre, warten, erwarten.
 attendri, *e.* gerührt, bewegt.
 attendrir, erweichen.
 s'attendrir, weich werden.
 attendrissant, *e.* bewegend.
 attentat, *m.* angethane Beleidig-
 ung, Gewalt.
 attenter, trachten, wo nach-
 stellen.

attentif, *ve.* aufmerksam.
 attention, *f.* die Aufmerksamkeit.
 attirer, anziehen, anlocken.
 attitude, *f.* die Stellung.
 attraper, fangen, erwischen.
 attribuer, zuschreiben, bemessen.
 attrister, traurig machen, be-
 trüben.
 auberge, *f.* das Wirthshaus.
 auberge, *m.* der Gastwirth.
 aucun, *e.* keiner, keine.
 audace, *f.* die Kühnheit, Ber-
 wegenheit.
 au-delà, über, jenseit.
 augmenter, vermehren.
 aujourd'hui, heute.
 aulieu, auhast.
 aumône, *f.* das Almosen.
 demander l'aumône, be-
 teln.
 auparavant, vorher.
 auprès, bey, nahe.
 auquel, *le.* welchem, welcher.
 auricule, *f.* die Ohrschale.
 aurore, *f.* die Morgenröthe.
 aussi, auch.
 aussi-bien, so auch, gleich also.
 aultrôt, alsobald.
 aulterité, *f.* die Strenge.
 autant, eben so viel, so sehr.
 D'autant plus, um so viel mehr.
 auteur, *m.* der Urheber, Ver-
 fertiger.
 automne, *m.* der Herbst.
 autorité, *f.* das Mächt.
 autour, um, herum.
 autre, ander, andern.
 autrefois, sonst, ehedem.
 autrement, sonst.
 autrui, Andern.
 d'avance, zum voraus.
 avancer, vorwärtsgehn, vor-
 wärtsbringen.
 s'avancer, weiterrücken, vor-
 wärtskommen.
 avant, che, bevor.
 avantage, *m.* der Vortheil.
 avantageux, *se.* vortheilhaft.
 aventure, *f.* die Begebenheit.
 avarice, *f.* der Geiz.
 avec, mit.

avenir,

avenir, *m.* zukünftige Zeit.
 à l'avenir, inskünftige.
 avertir, benachrichtigen.
 aveu, *m.* das Geständniß.
 aveugle, blind.
 aveugler, verblenden.
 avide, begierig.
 avidité, *f.* die Begierde.
 avilir, erniedrigen.
 avis, *m.* der Rath, die Meinung,
 die Nachricht.
 s'avisier, etwas ersinnen, aus-
 denken.
 avoir, haben.
 avoir lieu, Ursach, Statt haben.
 avouer, gestehen.
 ayant, einer der da hat, ist.
 azyle, *m.* der Zufluchtsort.

B.

badillard, *m.* ein Schwächer.
 babioles, *pl. f.* Kinderspiel.
 badin, *e.* possierlich.
 badinage, *m.* Spielerey, Possier-
 lichkeit.
 badiner, spielen, scherzen.
 bagnie, *m.* der Ort, wo die Thür-
 fen ihre Sclaven einsperren.
 baguette, *f.* dünner Stöcken,
 Stab.
 baigner, benetzen, baden.
 bailler, gähnen.
 bain, *m.* das Bad.
 baisser, küssen.
 baisser, neigen, niederlassen.
 baisser les yeux, die Augen nie-
 der schlagen.
 balancer, wägen, zweifeln.
 balayer, kehren.
 balle, *f.* Schiefkugel.
 bandage, *m.* Binde zum Ver-
 binden.
 bander, binden, verbinden, span-
 nen.
 barbare } grausam, barba-
 barbaresque } risch.
 barbarie, *f.* die Grausamkeit.
 barbe, *f.* der Bart.
 barbet, *m.* der Hundeshund.

barque, *f.* das Boot, kleines
 Schiff.
 baracan, *m.* der Verkauf.
 bas, sacht, unten.
 bas-fond, *m.* die Nuttise.
 bas-ventre, *m.* der Unterleib.
 bas, se, niedrig, unten.
 bas, *m.* der Strumpf.
 bassesse, *f.* die Niedrigkeit.
 bât, *m.* Saumsattel für die Last-
 thiere etwas zu tragen.
 bataille, *f.* die Schlacht.
 bateau, *m.* der Kahn.
 batelet, *m.* kleines Schiff, Kahn.
 bâtir, bauen.
 bâton, *m.* der Stock.
 battre, schlagen.
 beau, *m.* belle, *f.* schön.
 beaucoup, viel, sehr.
 beaux, *f.* die Schönheit.
 bec, *m.* der Schnabel.
 bêche, *f.* Spaden.
 belette, *f.* die Wiesel.
 bénédiction, *f.* der Segen.
 bénir, segnen.
 bercail, *m.* ein Schafstall, eine
 Heerde Schaafe.
 berceau, *m.* die Laube.
 berger, *m.* der Hirte, Schäfer.
 besoin, *m.* das Bedürfniß, der
 Mangel.
 avoir besoin, nöthig haben.
 bête, *f.* das Thier.
 beurre, *m.* die Butter.
 eh bien! wohlau.
 bien, *m.* das Gut, Reichthum,
 Vermögen.
 bien, sehr, gut, wohl.
 bien-aise, froh.
 bienfaisance, *f.* die Wohlthätig-
 keit.
 bienfaisant, *e.* wohlthätig.
 bienfait, *m.* die Wohlthat.
 bienfaiteur, *m.* der Wohlthäter.
 biendrôt, bald.
 bienveillance, *f.* das Wohlwol-
 len.
 bijou, *m.* der Edelstein.
 blâmer, tadeln.
 blanc, che, weiß.
 blanchir, weiß — grau werden.

- b'c. *m.* das Korn.
 blesser, verwunden, beschädigen.
 blessure, *f.* die Wunde.
 bleu, *e.* blau.
 bocage, *m.* das Gebüsch, Gehölz.
 boeuf, *m.* der Ochse.
 boire, trinken.
 bois, *m.* das Holz, Gebüsch, Gehölz der Hirsche.
 boite, *f.* die Schachtel.
 bombardier, beschießen.
 bond, *m.* der Sprung.
 bondir, hüpfen, springen.
 bon, *ne.* gut.
 bonheur, *m.* das Glück.
 de bonne heure, bey guter Zeit.
 bonnement, gutmüthiger Weise.
 bonnet, *m.* die Mütze.
 bonté, *f.* die Güte, Gewogenheit.
 bord, *m.* Bord, Ufer, äußerstes Land.
 border, begränzen.
 borgne, einäugig.
 bornée, eingeschränkt.
 bornier, einschränken, begränzen.
 bornes, *f. pl.* die Gränzen.
 botte, *f.* der Stiefel.
 bouc, *m.* der Bock.
 bouche, *f.* der Mund — die Mündung.
 boucher, *m.* der Fleischer.
 boucher, verstopfen.
 boucle, *f.* die Schnalle.
 les boucles, *f.* die Locken.
 bouger, nicht von der Stelle gehen.
 bougie, *f.* der Wachstock.
 bouillant, *e.* fehend.
 bouillie, *f.* der Brei.
 boullanger, *m.* der Becker.
 boule, *f.* die Kugel.
 boulevard, *m.* der Wall.
 bourdon, *m.* die Himmelm.
 bourg, *m.* der Flecken.
 bourgeois, *m.* der Bürger.
 bourreau, *m.* der Henker.
 bourse, *f.* der Ventel.
 bout, *m.* das Ende, die Spitze.
 venir à bout, den Zweck erreichen.
 boutique, *f.* der Laden.
 bouton, *m.* der Knopf.
 boutonniere, *f.* das Knopfloch.
 bouvier, *ere.* Ochsenhirt, Ochsenhirtin.
 braire, wie ein Esel schreyen.
 brancard, *m.* Tragbahre, wie eine Sanfte.
 branche, *f.* der Zweig.
 branler, schütteln, wanken.
 bras, *m.* der Arm.
 brave, tapfer.
 braver, Drey bieten.
 brebis, *f.* das Schaaf.
 bride, *f.* der Zaum.
 brigand, *m.* der Räuber.
 brillant, *re.* glänzend.
 brillier, glänzen.
 briquet, *m.* das Feuerzeug.
 briser, brechen, zerbrechen.
 broder, sticken.
 brosse, *f.* die Bürste.
 brouette, *f.* eine Schubkarre.
 brouillard, *m.* der Nebel.
 se brouiller, sich verumeinigen.
 bruit, *m.* der Lärm, das Geräusch.
 brûlant, *e.* brennend, glühend.
 brûler, verbrennen.
 brun, *e.* braun.
 brusquement, mit Ungestüm, eilig.
 brutal, *e.* Viehisch, thierisch.
 brute, *f.* das unvernünftige Thier.
 bûcher, *m.* Holzhausen, Scheiterhausen.
 bûcheron, *m.* der Holzhauer.
 buisson, *m.* das Gebüsch.
 bureau, *m.* der Schreibschrank.
 but, *m.* der Endzweck.
 butin, *m.* die Beute.

C.

- cabane, *f.* die Hütte.
 cabaret, *m.* ein kleines Wirthshaus.
 cabinet, *m.* das Cabinet.
 cable, *m.* das Thau eines Schiffs.
 cacher, verbergen, verdecken.
 cachette,

- cachette, *f.* ein Schlußwinkel.
 cachot, *m.* das Gefängniß.
 cadavre, *m.* der Leichnam.
 cadeau, *m.* das Geschenk.
 cader, *te.* der, die Stürze.
 cage, *f.* der Vogelbauer.
 caillou, *m.* der Kieselstein.
 calcul, *m.* das Rechnen, die Rechnung.
 calemande, *f.* Calamant (wollenes Zeug).
 calmer, *be*hänftigen, beruhigen.
 calomnie, *f.* die Verläumdung.
 campagne, *f.* das Land, Feld, Landgut, Feldzug.
 canal, *m.* Röhre, Rinne, Graben.
 candeur, *f.* die Unschuld.
 canelle, *f.* der Zimmt.
 canne, *f.* das Rohr, der Stock.
 canon, *m.* die Kanone.
 la bouche d'un canon, die Mündung einer Kanone.
 cap, *m.* das Vordach.
 capable, *fähig*, geschickt.
 capacité, *f.* die Fähigkeit, Geschicklichkeit.
 capitaine, *m.* der Hauptmann.
 car, *dem*,
 caractère, *m.* der Charakter.
 carder, *kämmen*, fräsen.
 caresse, *f.* die Liebkosung.
 caresser, *lieb*kosen.
 carosse, *m.* die Kutsche.
 carotte, *f.* die Mohrrübe.
 carrière, *f.* Lebenslauf, Weg, Gang, Laufbahn.
 carthaginois, *m.* ein Carthaginenser.
 cas, *m.* der Fall.
 faire cas de quelque chose, sich aus einer Sache etwas machen.
 casque, *m.* der Helm.
 casser, *zer*brechen.
 cassé, *e.* de vieillesse, vor Alter stumpf seyn.
 casser la tête, den Hals brechen.
 cassette, *f.* das Kästchen.
 castor, *m.* der Biber.
 caucase, *m.* der Berg Caucasus.
- cause, *f.* der Grund, die Ursach, die Sache.
 à cause, *wegen*.
 causer, *verursachen*, schuld an etwas seyn, schwagen.
 cavalier, *m.* der Ritter, Reiter.
 cavallerie, *f.* die Reuterey.
 cave, *f.* der Keller.
 caverne, *f.* die Höhle.
 ceci, *dieses* hier.
 céder, *weichen*, abtreten, nachgeben, überlassen.
 ceinture, *f.* der Gürtel.
 cela, *das*.
 célèbre, *berühmt*.
 céleste, *himmlisch*.
 celle, *diesjenige*.
 celui, *derjenige*.
 cendre, *f.* die Asche.
 centeur, *m.* der Tödler.
 cent, cents, *hundert*.
 centurion, *m.* römischer Hauptmann über 100 Mann.
 cep, *m.* der Reimrod.
 cependant, *unterdessen*, doch.
 cerf, *m.* der Hirsch.
 cerise, *f.* die Kirsche.
 certain, *e.* gewiß.
 certainement, *gewißlich*.
 cesser, *auf*hören.
 sans cesse, *ohne* Aufhören.
 ceux, *diesjenige*.
 chacun, *e.* ein jeder, eine jede.
 chagrin, *m.* der Kummer.
 chaîne, *f.* die Kette.
 chaînette, *f.* die kleine Kette.
 chair, *f.* das Fleisch.
 chaise, *f.* der Stuhl.
 chaleur, *f.* die Hitze, Wärme.
 chaloupe, *f.* ein Boot, Schiff.
 chalumeau, *m.* die Schalmei.
 chambre, *f.* das Zimmer.
 champ, *m.* das Feld.
 sur le champ, *den* Augenblick.
 champêtre, *ländlich*.
 chancelier, *m.* der Kanzler.
 chanceliant, *e.* wankend.
 chandelle, *f.* das Licht.
 changement, *m.* die Veränderung.
 char ger,

- chänger, verändern, umwech-
 seln, abändern.
 chanson, *f.* das Lied, der Ges-
 sang.
 chant, *m.* der Gesang.
 chanter, singen.
 chapeau, *m.* der Huth.
 chapon, *m.* der Kapau.
 chaque, jeder, jede.
 charge, *f.* die Last, das Amt.
 charger, beladen, laden, den
 Auftrag geben.
 se charger, auf sich nehmen.
 chariot, *m.* der Wagen.
 charlatanerie, *f.* die Aufschnei-
 derey.
 charmant, *e.* reizend.
 charme, *m.* der Reiz.
 charmer, reizen, ergötzen, ent-
 zücken.
 charnier, *m.* das Beinhaus.
 char, *m.* der Wagen.
 charretier, *m.* der Körner, Fuhr-
 mann.
 charrie, *f.* der Pflug.
 chasse, *f.* die Jagd.
 chasser, fortjagen.
 chasseur, *m.* der Jäger.
 chasteté, *f.* die Keuschheit.
 chat, *m.* die Katze.
 châtaigne, *f.* die Kastanie.
 château, *m.* das Schloß.
 châtiment, *m.* die Züchtigung.
 chaud, *e.* warm.
 chaumière, *f.* die Hütte.
 chausses, *pl.* die Beinkleider.
 chaussure, *f.* Fußwerk, Schuh
 und Strümpfe.
 chef, *m.* das Oberhaupt.
 chemin, *m.* der Weg.
 le grand chemin, die Land-
 straße; chemin felant, unter-
 wegens.
 cheminée, *f.* das Camin.
 chemise, *f.* das Hemde.
 chêne, *m.* die Eiche.
 chenille, *f.* die Raupe.
 cher, *e.* theuer, lieb.
 chercher, suchen.
 chère, Wahrheit, Gasterey.
 cheval, *m.* das Pferd.
- chevalet, *m.* Gestell, Staffeln.
 chever, *m.* das Heppflissen, oben
 am Bett.
 cheveux, *pl.* die Haare.
 cheville du pied, *f.* der Knöchel.
 chevre, *f.* die Ziege.
 chez, bey, zu.
 chien, *m.* der Hund.
 chiffre, *m.* die Ziffer.
 chiffier, zusammenrechnen.
 chine, *f.* China.
 chinois, *m.* ein Chineser.
 chirurgie, *f.* die Wundarzney-
 kunn.
 chirurgien, *m.* der Wundarzt.
 choisir, wählen.
 chose, *f.* das Ding, die Sache.
 choux, *pl.* der Kohl, das Kraut.
 chute, *f.* der Fall.
 ciel, *m.* der Himmel.
 ciguë, *f.* Schierling.
 cimeterre, *m.* der Sabel, Pallasch.
 cimetiëre, *m.* der Kirchhof, Göt-
 tesacker.
 cinq, fünf.
 cinquante, fünfzig.
 circonstance, *f.* der Umstand,
 Zustand.
 ciseaux, *m.* *pl.* die Schere.
 citer, anführen, citiren.
 citoyen, *m.* der Bürger.
 citron, *m.* die Citrone.
 civil, } bürgerlich; höflich.
 civilement, }
 civilité, *f.* die Höflichkeit.
 clair, *e.* hell.
 clairement, deutlich, hell.
 clef, *f.* der Schlüssel.
 climat, *m.* Strich Landes, Lan-
 desluft.
 cloche, *f.* die Glocke.
 cloison, *f.* der Verschlag.
 cocher, *m.* die Kutscher.
 cochon, *m.* das Schwein.
 codicile, *m.* Zusatz, Anhang zu
 einem Testament.
 coeur, *m.* das Herz.
 coffre, *m.* der Koffer, Kasten.
 coin, *m.* der Winkel.
 tenir son coin, die Hälfte
 des Spiels halten.
- colere,

colère, *f.* der Zorn.
 colombe, *f.* die Taube.
 combat, *m.* der Streit, das Treffen.
 combattre, streiten, kämpfen.
 combien, wie viel, wie sehr.
 comble, *m.* der Gipfel, das höchste.
 comique, komisch.
 commandement, *m.* der Befehl.
 commander, befehlen.
 commandite, *f.* Gesellschaftscontract unter Kaufleuten.
 comme, wie.
 commencement, *m.* der Anfang.
 commencer, anfangen.
 comment? wie?
 commercant, *m.* der Kaufmann, der im Ganzen handelt.
 commerce, *m.* der Handel.
 commettre, begeben.
 commisération, *f.* das Mitleiden, Erbarmen.
 commission, *f.* der Auftrag.
 commun, *e.* gemein, allgemein.
 communiquer, mittheilen.
 compagnie, *f.* die Gesellschaft.
 tenir compagnie, Gesellschaft leisten.
 compagnon, *m.* der Gesellschafter, Gefährte.
 comparaison, *f.* die Vergleichung.
 compassion, *f.* das Mitleiden.
 compatissant, *e.* mitleidig.
 completer, erfüllen; ganz machen.
 compoter, betragen.
 composer, zusammensetzen, fertig machen, componiren.
 comprendre, enthalten, in sich begreifen, verstehen.
 compte, *m.* die Rechnung.
 rendre compte, Rechenschaft geben.
 compter, zählen, rechnen, auszählen.
 comptoir, *m.* das Comptoir.
 comte, *m.* der Graf.
 concerter, zusammenstimmen.
 concevoir, begreifen, verstehen.

concevoir des soupçons, Verdacht schöpfen.
 concilier, verschaffen, erwerben; vergleichen.
 conclure, schließen.
 concours, *m.* der Zusammenlauf.
 condamner, verdammen.
 condition, *f.* der Stand, die Bedingung.
 conducteur, *m.* der Führer, Leiter.
 conduire, führen, leiten.
 conduit, *f.* die Röhre.
 conduite, *f.* die Aufführung.
 confesser, bekennen.
 confiance, *f.* das Vertrauen.
 confident, *m.* der Vertraute.
 confier, anvertrauen.
 confiseur, *m.* der Zuckerbäcker.
 confondre, beschämen, verwirrt machen.
 conformité, *f.* die Gleichförmigkeit.
 confus, *e.* verworren, verwirrt.
 congé, *m.* der Abschied, Urlaub.
 congédier, verabschieden.
 conjecture, *f.* die Muthmaßung.
 conjoncture, *f.* der Zufall, Stand, Beschaffenheit.
 conjuration, *f.* die Verschwörung.
 conjurer, beschwören.
 connaissance, *f.* die Kenntniß, Bekanntschaft, das Bewußtseyn.
 connaître, kennen.
 connétable, *m.* der oberste Feldmarschall.
 connu, *e.* bekannt.
 consacrer, weihen, widmen.
 conseil, *m.* der Rath.
 conseiller, *m.* der Rath, Rathgeber.
 conseiller, rathen.
 consentement, *m.* die Einwilligung.
 consentir, einwilligen.
 conséquence, *f.* die Wichtigkeit.
 conservation, *f.* die Erhaltung.
 con-

- conserver, erhalten, behalten, aufbewahren.
 considérable, beträchtlich, aussehnlich.
 considérer, betrachten, bedenken, hochschätzen.
 consister, bestehen.
 consolation, *f.* der Trost.
 consoler, trösten.
 consommier, verzehren.
 conspirateur, *m.* der Mitschwörner.
 conspiration, *f.* die Verschwörung.
 conspirer, sich verschwören.
 constant, standhaft.
 constance, *f.* die Beständigkeit.
 constant, *e.* beständig.
 consternation, *f.* die Verstärzung.
 construction, *f.* die Errichtung, der Bau.
 construire, aufbauen.
 consumer, verzehren.
 conte, *m.* das Märchen, die Erzählung.
 contempler, betrachten.
 contenir, enthalten.
 content, *e.* zufrieden.
 contentement, *m.* das Vergnügen, die Zufriedenheit.
 contenter, begnügen, befriedigen.
 contestation, *f.* der Streit.
 continuation, *f.* die Fortsetzung.
 continuuel, *le.* immerwährend.
 continuer, fortfahren.
 contraire, wider.
 au contraire, im Gegenteil.
 le contraire, das Gegenteil.
 contraste, *m.* der Gegensatz, Contrast.
 contre, gegen, wider.
 contrée, *f.* die Gegend, das Land.
 contrefaire, nachahmen.
 contrefait, *e.* umgestaltet.
 contretems, *m.* unzeitiger verdriesslicher Zufall.
 contrister, betrüben.
 convaincre, überzeugen.
- convenir, übereinkommen, einverstanden werden, anstehen, bequem seyn.
 conversation, *f.* die Unterredung, das Gespräch.
 convexe, hohl, gewölbt.
 convive, *m.* der Gast.
 copie, *f.* die Abschrift.
 coq, *m.* der Hahn.
 coq d'Inde, *m.* der Truthahn.
 coquin, *m.* der Schelm.
 corbeau, *m.* der Rabe.
 corbelle, *f.* der Korb.
 cordage, *m.* das Seilwerk.
 corde, *f.* der Streich, das Seil.
 cordon, *m.* die Schnur.
 cordonnier, *m.* der Schuster.
 corne, *f.* das Horn.
 corneille, *f.* die Krähe.
 corps, *m.* der Leib, Körper, Leichnam.
 corrompre, verderben.
 côte, *f.* die Rippe, die Rüste.
 côté, *m.* die Seite.
 coton, *m.* die Baumwolle.
 core, *f.* der Weiberock.
 corillon, *m.* der Unterrock.
 cou, *m.* der Hals.
 coucher, niederlegen, schlafen.
 coucher, *m.* der Untergang.
 couchette, *f.* das Bettchen, Kuschelbett.
 couler, fließen.
 couleur, *f.* die Farbe.
 coup, *m.* der Stoß, Streich, Stich, Schuß.
 encore un coup, noch einmal.
 en un coup, ohne Absatz im Trinken.
 tout d'un coup, auf einmal.
 coupable, schuldig.
 coupant, schneidend.
 couper, schneiden, abschneiden, abhauen.
 cour, *f.* der Hof.
 courage, *m.* der Muth.
 courageux, *se.* muthig.
 courbe, krumm.
 courber, krümmen.
 coureur, *m.* der Käufer.
 courrier,

courier, *m.* der reisende Bote,
 Courier.
 courir, laufen.
 couronne, *f.* die Krone.
 cours, *m.* der Lauf, Gang.
 courte, *f.* das Laufen.
 court, *e.* kurz.
 courtesan, *m.* der Hofmann.
 cousin, *m.* der Vetter.
 coussin, *m.* das Küssen.
 coussinet, *m.* das Pöster, Klei-
 nes Küssen.
 couteau, *m.* das Messer.
 coûter, kosten.
 coutume, *f.* die Gewohnheit,
 der Gebrauch.
 couvée, *f.* die Brut.
 couvrir, bedecken.
 mettre à couvert, in Si-
 cherheit bringen.
 cracher, ausspucken.
 craindre, fürchten.
 crainte, *f.* die Furcht.
 craintif, *ve.* fürchtam.
 craquelin, *m.* die Prezel.
 crasseux, *se.* schmutzig.
 cravate, *f.* die Halsbinde.
 crayon, *m.* der Bleistift.
 créature, *f.* das Geschöpf.
 creche, *f.* die Krippe.
 crédit, *m.* der Kredit.
 crédule, leichtgläubig.
 crédulité, *f.* die Leichtgläubig-
 keit.
 créer, erschaffen.
 creux, *m.* die Höhlung.
 créver, platzen, entzweygehn,
 umkommen.
 cri, *m.* das Geschrey.
 erier, rufen, schreyen.
 crieur public, *m.* der Ausrufer.
 crime, *m.* das Verbrechen.
 criminel, *m.* der Verbrecher.
 criu de cheval, Pferdehaare.
 croc, *m.* der Haken.
 croire, glauben, dafür halten.
 croître, wachsen.
 croix, *f.* das Kreuz.
 croquer, sehr gierig essen.
 cruauté, *f.* die Grausamkeit.
 cruche, *f.* der Krug.

cruel, *le.* grausam.
 cueillir, abbrechen, pflücken.
 cuiller, *f.* der Löffel.
 cuir, *m.* das Leder.
 cuire, kochen.
 cuisine, *f.* die Küche.
 cuisinier, *m.* der Koch.
 cuisse, *f.* der Schenkel.
 cul, *m.* der Hintere.
 cul-de-jatte, einer der die Füße
 und Schenkel verlohren, und
 so auf dem Hintern fortrutz-
 schen muß.
 culotte, *f.* die Hose.
 culte, *m.* die Verehrung.
 cultivateur, *m.* der Bauer.
 cultivateur, das Feld bauen, an-
 bauen.
 cupidité, *f.* die Begierde, Be-
 gehrtlichkeit.
 cure, *m.* der Pfarrer, Prie-
 ster.
 curieux, *se.* neugierig, sonder-
 bar.
 curiosité, *f.* die Neugierde.

D.

d'abord, gleich, sogleich, an-
 fänglich.
 daigner, würdigen.
 d'ailleurs, außerdem.
 danger, *m.* die Gefahr.
 dangereux, *se.* gefährlich.
 dans, in.
 danser, tanzen.
 davantage, mehr.
 débânder, loslassen, abspannen.
 débarasser, losmachen, befreien.
 débarquer, ein Schiff ausladen,
 anlanden.
 se débattre, sich bewegen, zap-
 peln.
 débile, schwach.
 débiter, verkaufen, ausbringen,
 erzählen.
 débordement, *m.* die Ueber-
 schwemmung.
 debout, stehend.
 débris, *m.* die Trümmer, das
 Uebrige.

décant,

- décent, e, anständig.
 déchainer, die Ketten abnehmen.
 décharger, entladen.
 déchauler, die Schuh und Strümpfe ausziehen.
 déchirer, zerreißen.
 décider, entscheiden.
 déclarer, erklären, offenbaren.
 décocher, werfen, loschießen.
 décomposé, verwirrt.
 déconcerter, aus der Fassung bringen; kommen.
 decouverte, f. die Entdeckung.
 découvrir, entdecken, aufdecken.
 décrier, verschreiben.
 décrire, beschreiben.
 dedans, drinnen, hinein.
 dédommagement, m. die Schadloshaltung.
 défaillance, f. die Ohnmacht.
 défaillant, e, ohnmächtig.
 défaire, losmachen.
 défait, e, schwach, losgemacht.
 défaite, f. die Niederlage.
 défendre, vertheidigen, verbieten.
 se défendre, sich weigern.
 défense, f. Vertheidigung, Verbot.
 se mettre en défense, sich vertheidigen.
 défenses, pl. Hautzähne eines wilden Schweins.
 défier, misstrauen.
 définitif, ve, entscheidend.
 dégager, losmachen, entledigen.
 dégât, m. die Verwüstung.
 dégeler, aufthauen.
 dégoûtant, e, widrig, ekelhaft.
 être dégoûté, einen Ekel haben.
 dégoûter, Ekel machen.
 dehors, außen, draußen.
 dehors, m. das Aeußere.
 déjà, schon.
 déjeuner, m. das Frühstück.
 déjeuner, frühstücken.
 défabrer, zerstückeln, zerstören.
 délaissér, verlassen.
 délibérer, berathschlagen.
 délicatesse, f. die Zartheit.
 délice, m. das Entzücken.
 délicieux, se, köstlich, entzückend.
 délier, aufbinden, losbinden.
 délivrer, befreien.
 demain, morgen.
 demande, f. die Bitte, Forderung.
 demander, fragen, verlangen, bitten.
 démarche, f. der Schritt, Gang.
 demeure, f. die Wohnung.
 demeurer, bleiben, wohnen.
 demi, e, halb.
 démonstration, f. Beweis, Zeichen, Merkmal, Bezeugung.
 démonstration de joie, Freudenbezeugung.
 denier, m. eine kleine Münze.
 dent, f. der Zahn.
 départ, m. die Abreise.
 dépêcher, etwas beschleunigen, geschwind thun.
 dépendre, abhängen.
 dépens, pl. Aufwand, Unkosten.
 dépense, f. S. ten.
 dépenser, verschwenden, ausgeben.
 dépirer, abnehmen.
 dépit, m. Verdruss, Aerger, Unwille.
 déplaisir, m. das Mißvergnügen.
 déplorer, beweinen, beklagen.
 déposer, niederlegen.
 dépositaire, m. Verwahrer, Verwalter.
 déposséder, entsetzen.
 dépouiller, entblößen, berauben.
 depuis, seitdem, seit.
 député, m. ein Abgesandter.
 déraciner, die Wurzel ausreissen.
 dérangé, e, verdorben.
 déréglé, e, unordentlich.
 dérèglement, m. Unordnung, Ausschweifung.
 dernier, e, der letzte, das äußerste.
 à la dérobee, verthohler Weise.
 dérober, entreissen, entziehen, entwenden.
 se dérober, sich entziehen.
 derriere, hinten.
 dès, seit.
 dèsque, sobald als.
 désagréable, unangenehm.
 désagré-

- désagrément, *m.* die Unannehmlichkeit.
 désaitérer, den Durst löschen.
 descendant, *m.* der Abkömmling.
 descendre, herabsteigen.
 description, *f.* die Beschreibung.
 désert, *m.* die Wüste.
 désert, *e.* verlassen.
 désespérer, verzweifeln.
 désespoir, *m.* die Verzweiflung.
 déshonorer, entehren.
 désintéressement, *m.* die Uneigennützigkeit.
 désir, *m.* das Begehren, Verlangen.
 désirer, verlangen, begehren.
 désobéissance, *f.* der Ungehorsam.
 désobéissant, *e.* ungehorsam.
 désobligé, *e.* unhöflich.
 désolation, *f.* die Trauer, Verzweiflung.
 déordre, *m.* die Unordnung.
 désormais, inkünftige, von nun an.
 dessein, *m.* die Absicht, das Vorhaben, die Zeichnung.
 à dessein, absichtlich.
 dessous, unter.
 dessus, über, herauf.
 de dessus, herab.
 destin, *m.* das Schicksal.
 destinée, *f.* die Bestimmung, das Schicksal.
 destructeur, *m.* der Zerstörer.
 désunir, trennen, uneins machen, zerstreuen.
 détail, *m.* die umständliche Erzählung.
 détaillé, *e.* ausführlich.
 déterminer, bestimmen, entschließen.
 détourner, ablenken, abwenden.
 détraquer, verderben.
 détromper, aus dem Irrthum ziehen.
 dette, *f.* die Schuld.
 devancer, zuvorkommen.
 devant, vor.
 au devant, entgegen.
- développer, loswickeln.
 devenir, werden.
 deviner, raten, errathen.
 devoir, *m.* die Pflicht, Schuldigkeit (bei Schülern, die Uebersetzung).
 devoir, sollen, müssen, schuldig seyn.
 se mettre en devoir, sich in Stand setzen.
 dévorant, *e.* fressend, reißend.
 dévorer, verzehren, verschlingen.
 deux, zwei.
 dialogue, *m.* das Gespräch.
 dicter, dictiren.
 dieu, *m.* Gott.
 différence, *f.* der Unterschied.
 différent, *m.* die Zwistigkeit.
 différent, *e.* verschieden.
 difficile, schwer.
 difficulté, *f.* die Schwierigkeit.
 difformité, *f.* ungestaltetes Wesen, die Häßlichkeit.
 digne } würdig, werth.
 dignement }
 dignité, *f.* die Würde, das Ansehen.
 diligence, *f.* der Fleiß.
 diligent, *e.* fleißig.
 dimanche, *m.* der Sonntag.
 diminuer, vermindern, abnehmen.
 dîner, *f.* ein Bescherbuhn.
 diner, zu Mittag essen.
 après diner, *m.* der Nachmittag.
 dire, sagen.
 directement, gerade zu.
 diriger, lenken, ordnen.
 discerner, unterscheiden.
 discours, *m.* eine Rede.
 disgrâce, *f.* die Ungnade, der Unfall.
 disgracier, in Ungnade seyn.
 disparaître, verschwinden.
 dispensateur, *m.* der Vertheiler.
 être dispensé, überhoben seyn.
 disposer, regieren, entscheiden.
 être disposé, geneigt seyn.
 disposition, *f.* die Anlage, Gemüthsbestimmung.

dispute, *f.* der Streit.
 disputer, abstreiten.
 dissimuler, verhehlen, verberaten.
 dissiper, zerstreuen, zertheilen,
 verstellen.
 distance, *f.* die Entfernung.
 distinctif, *ve.* auszeichnend.
 distinction, *f.* die Auszeichnung.
 distingué, deutlich.
 distinguer, auszeichnen, unter-
 scheiden.
 distraire, zerstreuen.
 distribuer, austheilen.
 divers, *e.* verschieden.
 se divertir, sich vergnügen.
 divin, *e.* göttlich.
 divinité, *f.* die Gottheit.
 diviser, abtheilen.
 division, *f.* das Dividiren im
 Rechnen.

dix, zehn.

docile, gelehrig, leutsam.
 docilité, *f.* die Gelehrigkeit.
 doigt, *m.* der Finger.
 domestique, häuslich.
 domestique, *m.* der Bediente.
 dominer, beherrschen.
 dommage, *m.* der Schaden,
 Nachtheil.
 dompter, zähmen.
 don, *m.* das Geschenk, die Gabe.
 donc, doch, also.
 donner, geben.
 dont, dessen, wovon.
 dormir, schlafen.
 doré, *e.* veräuldet.
 dos, *m.* der Rücken, die Lehne.
 doter, ausfallen.
 d'où, woher.
 double, } doppelst.
 doublement, }
 doubler, verdoppeln.
 doucement, sacht, leise.
 douceur, *f.* die Süßigkeit.
 douleur, *f.* der Schmerz.
 douloureux, *se.* schmerzlich,
 schmerzhaft.
 doute, *m.* der Zweifel.
 douter, zweifeln.
 douteux, *se.* zweifelhaft.
 doux, *ce.* saftig, gelinde.

douzaine, *f.* das Duzend.
 drapé, *e.* mit Tuch beschlagen.
 dresser, aufrichten, aufstellen.
 dresser les oreilles, die Ohren
 spitzen.
 droit, *m.* das Recht.
 droit, *e.* recht, gerade.
 droiture, *f.* Rechtschaffenheit.
 drôle, *m.* ein Gef.
 drôle, possierlich.
 duc, *m.* der Herzog.
 dupe, *f.* der sich leicht betrügen
 läßt.
 dur, *e.* hart.
 durement, harter Weise.
 durant, während.
 durcir, hart machen.
 durer, dauern, anhalten, wäh-
 ren.

E.

eau, *f.* das Wasser.
 eau de vie, Branntwein.
 s'ébattre, sich erlustigen.
 éblouir, verblenden.
 éblouissement, *m.* die Verblen-
 dung.
 éborgner quelqu'un, jemandem
 ein Auge austofsen.
 à l'écart, abgefondert.
 écarter, entfernen, wegnehmen.
 ecclésiastique, *m.* der Geis-
 tliche.
 échafaud, das Schaffot.
 échange, *m.* der Tausch.
 échapper, entweichen, entkom-
 men.
 échaudé, *e.* verbrannt.
 échelle, *f.* Leiter.
 echo, *m.* das Echo.
 éclair, *m.* der Blitz.
 s'éclaircir, sich erklären, sich ge-
 nau erkundigen.
 éclaircir, aufklären.
 éclairer, erleuchten, bescheinen.
 éclat, *m.* der Glanz; Lärm.
 éclat de rire, lautes Lachen.
 éclatant, *e.* hell, laut.
 éclater, ausbrechen.

école,

école, *f.* die Schule.
 écolier, *m.* der Schüler.
 écoulement, *m.* das Fließen.
 écouler, verfließen.
 écouter, hören, verstehen, an
 hören.
 écrafer, zerschmettern, zerquets-
 chen, zerretzen.
 s'écrier, ausrufen.
 écrire, schreiben.
 écriture, *f.* das Schreiben.
 écu, *m.* der Thaler.
 écureuil, *m.* Eichhorn.
 édifice, *m.* das Gebäude.
 éducation, *f.* die Erziehung.
 effacer, auslöschen, austreichen,
 verdunkeln.
 effectivement, wirklich, in der
 That.
 efféminé, *e.* weiblich, verweicht-
 licht.
 effet, *m.* die Wirkung.
 en effet, in der That.
 effleurer, das Meiste berühren.
 effort, *m.* die Kraft, Anspan-
 nung, Bemühung.
 faire des efforts, sich be-
 mühen, anstrengen.
 effrayer, erschrecken.
 effroi, *m.* ein großes Schrecken.
 effronté, *e.* unverschämt.
 effronterie, *f.* die Unverschäm-
 theit.
 effroyable, erschrecklich.
 égal, *e.* gleich, ähnlich.
 également, gleichfalls, eben so.
 égalier, gleich sein, gleichen.
 égard, *m.* die Achtung.
 à l'égard, in Rücksicht, was be-
 trifft.
 égaré, *e.* verwirrt.
 s'égarer, sich verwirren.
 église, *f.* die Kirche.
 égorger, erwürgen.
 eh bien, wohlhan.
 s'élaner, sich stürzen, schwingen.
 élégant, *e.* zierlich, artig.
 élément, *m.* das Element.
 élever, erheben, erziehen, er-
 ziehn, aufziehen.
 s'élever, sich erheben.

éloges, *m.* das Lob.
 éloignement, *m.* die Entfernung.
 éloigner, entfernen.
 éloquence, *f.* die Wohlreden-
 heit, Beredsamkeit.
 éloquent, *e.* beredsam, wohl-
 redend.
 émail, *m.* das Schmelzwerk.
 s'embarquer, zu Schiffe gehen.
 embarras, *m.* die Verwirrung,
 Unruhe.
 embarrasé, *e.* verlegen.
 s'embarasser, sich verirren, ver-
 wirren.
 embellir, verschönern.
 embonpoint, *m.* die gesunde Leis-
 besbeschaffenheit.
 embrasser, umarmen.
 embuscade, *f.* Hinterhalt, Nach-
 stellung, Ort, wo man auf
 einen lauert, ihn zu überfallen.
 émeraude, *f.* ein Edelstein,
 Smaragd.
 éminence, *f.* Anhöhe.
 éminent, weghühren, mitneh-
 men.
 émouvoir, in Bewegung setzen.
 s'émouvoir, sich bewegen.
 empaqueter, einpacken.
 s'emparer, sich bemächtigen.
 empêcher, verhindern.
 s'empêcher, sich enthalten.
 empereur, *m.* der Kaiser.
 empire, *m.* die Herrschaft, Ge-
 walt.
 emploi, *m.* Berrichtung, Arbeit.
 employer, anwenden, gebrau-
 chen.
 empoigner, packen, anfassen.
 empoisonner, vergiften.
 emporté, *e.* heftig, zornig.
 emportement, *m.* Ueberreißung,
 Zorn.
 s'emporter, böse, zornig werden.
 exporter, mitnehmen, davon
 tragen, hinweisen, überwie-
 gen.
 emprellé, eifertig, eilig, ge-
 drungen.
 empesement, *m.* der Eifer, die
 Eil.

- s'empreser, sich bemühen, eifen.
 emprunter, borren.
 ému, e, gerührt.
 émulation, f. die Nacheyerung.
 émuie, m. einen der einem aus
 dern nachstrebt.
 en, in.
 enchantement, m. Entzückung,
 Bezauberung.
 enchanteur, entzücken, bezaubern.
 enchanteur, se, bezaubernd,
 entzückend.
 encombre, m. das Hinderniß.
 encore, noch, wieder.
 encourager, Muth machen, auf
 muntern.
 encre, f. die Tinte.
 s'endormir, einschlafen.
 endormi, e, einaschlafen.
 endroit, m. der Ort.
 endureir, verhärten.
 endurer, ertragen.
 énergie, f. der Nachdruck, die
 Kraft.
 enfance, f. die Kindheit.
 enfant, m. f. das Kind.
 enfanter, Kinder zeugen.
 enfermer, einschließen.
 enfin, endlich.
 enfler, aufblasen, schwellen.
 s'enfoncer, sich eintauchen, weit
 oder tief hinein gehn, eindrin
 gen.
 s'enfuir, entfliehn.
 engagement, m. die Verbindung.
 engager, verbinden, verpfänden.
 s'engager, Soldat werden.
 engloutir, verschlingen.
 s'engraisser, fett werden, sich
 mästen.
 enharnaché, aufgepugt.
 enlever, wegnehmen.
 ennemi, m. der Feind.
 ennui, m. die Langeweile.
 ennuyer, Langeweile machen.
 ennuyeux, se, langweilig.
 énorme, ungeheuer.
 enragé, e, rasend, toll.
 enrichir, bereichern.
 enflanglanté, e, blutig.
 enseigner, lehren, unterrichten.

- ensemble, zusammen.
 ensemeacer, besien.
 ensaite, darauf, endlich.
 entamer, aufschneiden.
 entamer un procès, einen Pro
 ceß anfangen.
 entasser, häufen, anhäufen.
 entendre, hören, verstehen.
 faire entendre, zu verstehen ges
 ben.
 faire l'entendu, den Klugen
 spielen.
 entier, e, ganz.
 entièrement, gänzlich.
 entourer, umgeben.
 entrailles, pl. die Eingeweide.
 entrainer, mit sich fortreißen.
 entre, zwischen, unter.
 entrecouper, unterbrechen.
 entrée, f. der Eingang.
 entremêler, unter einander mis
 schen.
 entreprendre, unternehmen.
 entreprise, f. die Unternehmung.
 entrer, hereinkommen, herein
 gehn.
 faire entrer, hereinkommen las
 sen.
 entretenir, m. die Unterhaltung,
 Unterredung.
 entretenir, unterhalten.
 s'entretenir, sich unterhalten.
 entre-ouvert, halb offen.
 envain, vergebens.
 envelopper, entwickeln.
 envenimer, vergiften.
 envers, gegen, zu.
 à l'envi, um die Wette.
 envie, f. der Neid, die Lust.
 envieux, se, neidisch.
 environ, ohngefähr.
 environner, umgeben.
 environs, pl. umliegende Ge
 genden.
 envisager, ins Gesicht sehen.
 s'envoyer, davon fliegen.
 envoyer, senden, schicken.
 épais, se, dick.
 s'épaissir, sich verdicken.
 épanouir, erweitem, ausbrei
 ten.

épargner,

- épargner, sparen, ersparen, schonen.
 épargnes, pl. erspartes Geld.
 épaule, f. die Schulter.
 épée, f. der Degen.
 épervier, m. der Sperber.
 épier, ausforschen.
 épieu, m. der Spieß.
 épingle, f. Stecknadel.
 époque, f. die Epoche.
 épouser, heirathen.
 épouvantable, erschrecklich.
 épouvanté, e, erschrocken.
 épouvanté, f. erschrecken.
 épreuve, f. Versuch, Probe, Weisheit.
 éprouver, erfahren, prüfen, versuchen, empfinden.
 épuisement, m. die Erschöpfung.
 épuiser, erschöpfen.
 équipage, f. die Mannschaft, Rüstung.
 équiper, mit allem Zugehör versehen.
 errant, e, herumirrend, umherstreifend.
 errier, irren.
 erreur, m. der Irrthum.
 escabeau, m. ein Schemel.
 escalier, m. die Treppe.
 escamoter, m. heimlich wegnehmen.
 esclavage, m. die Sklaverey.
 esclave, m. der Sklave.
 espace, m. Raum, Zeitraum, Platz; Weite, Länge.
 espagnol, m. ein Spanier.
 espece, f. die Art, Gattung.
 espérance, f. die Hoffnung.
 espérer, hoffen.
 espoir, m. die Hoffnung.
 esprit, m. der Geist, Verstand.
 esquiver, entlaufen, entweichen.
 essayer, versuchen; austreten.
 essor, m. der Flug in die Höhe.
 essuyer, abtrocknen.
 estampe, f. der Kupferstich.
 estimable, schätzenswerth.
 estime, f. Achtung.
 estimer, schätzen, achten, meinen.
 estomac, m. der Magen.
- estropier, lähmen.
 étable, f. der Stall.
 établir, sich wohnhaft, häuslich niederlassen.
 étaler, ausframen, ausbreiten.
 étancher, löschen.
 étant, einer der da ist, war.
 état, m. der Zustand, Staat.
 été, m. der Sommer.
 éteindre, auslöschen.
 étendre, ausbreiten, austrecken.
 s'étendre, sich erstrecken.
 étendue, f. die Größe, Weite.
 éternel, le, ewig.
 éternité, f. die Ewigkeit.
 étoffe, f. das Zeug, der Stoff.
 s'étonner, sich verwundern, erstaunen.
 étouffer, ersticken.
 étourdi, e, leichtsinnig.
 étourdillement, m. die Veräufung.
 étrange, seltsam.
 étranger, e, der Fremde.
 étranger, fremd, ausländisch.
 étrangler, erwürgen, erdrosseln.
 être, m. das Wesen.
 être, seyn.
 étrenne, f. das Geschenk.
 étroit, } fest, eng, genau.
 étroitement, }
 étude, f. das Studiren, Lernen, das Studium.
 étudier, studieren, lernen, sich bemühen.
 évanoui, e, ohnmächtig.
 évanouissement, m. die Ohnmacht.
 événement, m. die Begebenheit.
 éventail, m. der Fächer.
 évêque, m. der Bischof.
 évident, e, augenscheinlich, klar, deutlich.
 éviter, vermeiden.
 europe, f. Europa.
 eux, ihnen.
 exact, e, genau.
 exactement, mit Genauigkeit.
 exactitude, f. die Genauigkeit.
 examiner, untersuchen.
 exaucer, erhören.

excellence, *f.* die Vortreflichkeit.
 feil.
 excellent, *e.* vortreflich.
 exception, *f.* die Ausnahme.
 excellent, *ve.* außerordentlich.
 excès, *m.* Uebermuth, Muth-
 wille, Uebermaaß.
 exciter, erregen, reizen.
 excuser, entschuldigen.
 exécuter, ausführen, vollzieh'n.
 exécuteur, *m.* der Henker.
 exécution, *f.* die Ausführung.
 exemple, *m.* das Beyspiel.
 exemple d'arithmétique, ein
 Rechnungserempel.
 par exemple, zum Beyspiel.
 exercer, ausüben, üben.
 exiger, fordern, verlangen, be-
 gehren.
 exil, *m.* die Landesverweisung.
 exilé, *m.* ein Landesverwiesener.
 exorbitant, *e.* unmaßig.
 expérience, *f.* die Erfahrung.
 expert, *e.* erfahren.
 expirer, sterben.
 explication, *f.* die Erklärung.
 expliquer, erklären.
 exposer, aus einander setzen, aus-
 setzen, vorstellen.
 exprès, *se.* ausdrücklich.
 exprès, *m.* ein Expresser, aus-
 drücklicher Bote.
 expressément, ausdrücklich.
 exprimer, ausdrücken.
 exquis, *e.* ausgesucht, auser-
 lesen.
 extérieur, *m.* das Aeußere.
 exterminer, verwüsten, vertil-
 gen.
 extraordinaire, außerordentlich.
 extrême, } äußerst, außer-
 ordentlich.
 extrêmement, }
 extrémité, *f.* das Aeußerste,
 äußerste Ende, der Todes-
 kampff.

F.

face, *f.* das Gesicht.
 en face, ins Gesicht.
 fächer, erzürnen.

se fâcher, böse werden.
 je suis fâché, es ist mir leid.
 fâcheux, *se.* verdriesslich, lä-
 stig, unangenehm.
 facile, } leicht.
 facilement, }
 facilité, *f.* die Leichtigkeit.
 façon, *f.* die Art, Weise.
 sans façon, ohne Umstände.
 fagot, *m.* Bündel Holz.
 faible, schwach.
 faiblesse, *f.* die Schwachheit.
 faillir, fehlen, manakeln.
 fain, *f.* der Hunger.
 avoir faim, hungern.
 fainéantise, *f.* Faulheit, Müß-
 siggana.
 faire, machen, thun, lassen.
 faisceau, *m.* Bund, Bündel.
 il fait, es ist.
 fait, *m.* die Thatsache.
 falloir, müssen.
 se familiariser, sich gemein ma-
 chen.
 familièrement, vertraut.
 famine, *f.* die Hungersnoth.
 fantôme, *m.* das Gespenst.
 faquin, *m.* geringer Mensch.
 farce, *f.* die Poesie.
 fardeau, *m.* die Last.
 farine, *f.* das Mehl.
 farouche, wild.
 fatiguer, *f.* die Ermüdung, Müs-
 sigkeit.
 fatiguer, ermüden.
 faucon, *m.* der Falke.
 faute, *f.* der Fehler, Mangel.
 fauteur, *m.* der Lebnseffel.
 fauvette, *f.* die Grosemücke.
 faux, *se.* falsch.
 faveur, *f.* die Günst.
 à la faveur, vermitteltst.
 favorable, } günstig.
 favorablement, }
 favoriser, begünstigen.
 fécond, *e.* fruchtbar.
 feindre, sich stellen, verstellen.
 félicité, *f.* die Glückseligkeit.
 féliciter, Glück wünschen.
 femme, *f.* die Frau.
 fend, *e.* spalten.

fené-

fenêtre, *f.* das Fenster.
 fer, *m.* das Eisen.
 les fers, die Ketten.
 ferme, *f.* Bauerhoff, die Meyerrey.
 ferme, fest, standhaft, stark.
 fermer, zuschließen, schließen.
 fermeté, *f.* die Standhaftigkeit, Festigkeit.
 fermier, *m.* der Pächter.
 féroce, wild.
 férocité, *f.* die Wildheit.
 fertile, fruchtbar.
 festin, *m.* das Gastmahl.
 feu, *m.* das Feuer.
 feve, *f.* die Bohne.
 feuillage, *m.* Laubwerk.
 feuille, *f.* das Blatt.
 feuilleter, durchblättern.
 fidele, *trou.*
 fidélité, *f.* die Treue.
 fier, }
 fièrement, } stolz, trotzig.
 se fier, sich verlassen.
 fierté, *f.* der Stolz, Troß.
 fièvre, *f.* das Fieber.
 figure, *f.* die Feige.
 figure, *f.* die Gestalt, Figur.
 figurer, sich vorstellen.
 filer, spinnen.
 fil, *m.* der Faden.
 filer, *m.* das Netz.
 filial, *e.* kindlich.
 fille, *f.* die Tochter, das Mädchen.
 filou, *m.* der Spitzbube.
 fils, *m.* der Sohn.
 fin, *f.* das Ende.
 à la fin, endlich.
 fin, *e.* fein.
 finir, endigen.
 être fini, *f.* geendigt, vorben seyn.
 fixement, fest, stark.
 fixer, fest heften.
 fixer son attention sur quelqu'un, seine Aufmerksamkeit auf jemand richten.
 se fixer, sich befestigen.
 flacon, *m.* die Flasche.
 flairer, beriechen.

flambeau, *m.* die Fackel.
 flatteur, *m.* der Schmeichler.
 fléau, *m.* die Plage, Strafe.
 fleche, *f.* der Pfeil.
 fleur, *f.* die Blume.
 fleurir, blühen.
 fleuve, *m.* der Fluß.
 florin, *m.* ein Gulden.
 flors, *m.* pl. die Wellen.
 flotter, steigen, schwimmen.
 flûte, *f.* die Flöte.
 foi, *f.* die Treue, Glauben.
 de bonne foi, gewisslich.
 foin, *m.* das Heu.
 fois, *f.* mal, une fois, einmal.
 folâtrer, scherzen, spielen.
 folie, *f.* die Thorheit.
 fond, *m.* der Grund, die Tiefe.
 fondre, über etwas hinfallen.
 fontaine, *f.* der Brunnen, Quelle.
 force, *f.* die Kraft, Stärke.
 à force de toins, vermittelt anhaltender Sorgfalt.
 forcer, zwingen.
 forêt, *f.* der Wald.
 forme, *f.* die Gestalt, Form.
 former, bilden.
 fort, }
 fortement, } sehr, stark.
 fortifier, stärken, verstärken.
 fortuitement, zufälliger Weise.
 fortune, *f.* das Schicksal, Glück, Vermögen.
 fosse, *f.* die Grube, der Grab.
 follé, *m.* }
 fou, *m.* ein Narr. }
 fou, toll, thöricht, närrisch.
 foudre, *f.* der Blitz, Donner.
 fouiller, durchsuchen, durchstöven.
 foule, *f.* die Menge, der Haufen.
 fourberie, *f.* die Spitzbüberey.
 fourchette, *f.* die Gabel.
 fourmi, *f.* die Ameise.
 ournir, e, versehen.
 fournir, liefern, schaffen.
 fournir la carriere, seinen Lauf vollenden.
 fourrage, *m.* das Futter, die Fütterung.

fraise, *f.* die Erdbeere.
 fraîcheur, *f.* die Kühlung; volle
 Blüthe.
 frais, *che*, frisch.
 framboise, *f.* die Himbeere.
 français, französisch, ein Franz-
 jole.
 france, *f.* Frankreich.
 franchement, freymüthig.
 franchir, hinüberreisen.
 franchise, *f.* Freymüthigkeit.
 françois, Franz.
 frappant, *e.* treffend, auffallend.
 frapper, schlagen, stoßen, an-
 klopfen, zustoßen.
 être frappé, gerührt seyn.
 frayeur, *f.* die Furcht, das
 Schrecken.
 frémir, zittern, beben.
 fréquent, *e.* häufig.
 frere, *m.* der Bruder.
 frimat, *m.* der Reif.
 frivole, nichtig, eitel.
 froid, *e.* kalt.
 froidement, kaltblütig.
 fromage, *m.* der Käse.
 froment, *m.* der Weizen.
 front, *m.* die Stirn.
 froter, reiben.
 frugal, *e.* nüchtern.
 fruit, *m.* die Frucht.
 fuir, fliehen.
 fuite, *f.* die Flucht.
 fumier, *m.* der Mist.
 funeste, traurig; schädlich.
 fureter, durchsuchen, herumstöbern.
 fureur, *f.* die Wuth.
 furieux, *se.* wüthend.
 fusil, *m.* der Feuerstahl, die Flinte.

G.

gage, *m.* das Pfand.
 gager, wetten.
 gageure, *f.* die Wette.
 gagner, gewinnen, erwerben,
 erhalten, erreichen.
 gai, *e.* fröhlich, lustig.
 gaiement, fröhlich.
 gaieté, *f.* die Fröhlichkeit.
 gain, *m.* der Gewinnst.

galerie, *f.* ein Gang, bedeckter
 Gang.
 galimatias, *m.* unverständliches
 Geschrey.
 galopper, galoppiren (wie ein
 Pferd.)
 gambade, *f.* der Sprung.
 gant, *m.* der Handschuh.
 garantir, schützen.
 garçon, *m.* der Knabe, junger
 Mensch.
 garde, *f.* die Wache.
 prendre garde, sich hüten.
 garder, hüten, wachen, aufhe-
 ben, behalten, bewahren.
 garder le lit, das Bette hüten.
 garnir, versehen, ausstaffiren,
 besetzen.
 garniture, *f.* Besetzung, der
 Tuffsaß.
 gâteau, *m.* der Kuchen.
 gauche, links.
 gazon, *m.* grüner Rasen.
 geler, frieren.
 gémir, klagen.
 gémissant, *e.* seufzend, klagend.
 gémissement, *m.* das Seufzen.
 gêner, beschwerlich fallen.
 généralement, allgemein.
 généreux, *se.* großmüthig.
 générosité, *f.* die Großmuth.
 genou, *m.* das Knie.
 genre, *m.* Geschlecht, Art.
 gens, *pl.* die Leute.
 gentil, artig.
 gentilhomme, *m.* der Edelmann.
 geolier, *m.* der Kerkermeister.
 géométrie, die Feldmessenst.
 gestion, *f.* Verwaltung.
 gilet, *m.* der Brustlaß.
 glace, *f.* das Eis.
 glace de miroir, Spiegelglas.
 glacé, *e.* erstarrt.
 se glisser, sich schleichen, schlü-
 pfen, gleiten.
 gloire, *f.* der Glanz, Ruhm.
 glorieux, *se.* ehrenvoll.
 se glorifier, sich rühmen.
 gluant, *e.* Heberia.
 gorge, *f.* die Kehle, der Rufen.
 goût, *m.* der Geschmack.

gpüter,

goûter, schmecken, empfinden.
 goûter, *m.* das Vesperbrod.
 goutte, *f.* der Tropfen.
 gouvernement, *m.* die Regierung.
 gouverner, regieren.
 gouverneur, *m.* oberster Befehlshaber.
 grace, *f.* die Gnade, der Dank, Annehmlichkeit.
 rendre graces, Dank sagen.
 les bonnes graces, Wohlgehoenheit.
 gracieux, *se.* gütig, freundlich.
 grain, *m.* das Korn.
 grammaire, *f.* Grammatik.
 grand, *e.* groß.
 grandeur, *f.* die Größe.
 grappe de raisin, reife Traube.
 gras, *se.* fett.
 gras de la jambe, *m.* die Waden.
 grave, ernsthaft.
 savoir gré, Dank wissen.
 grec, *m.* ein Grieche.
 grêle, hageln.
 grelot, *m.* die Schelle.
 grenier, *m.* der Boden.
 grenouille, *f.* Frosch.
 griffe, *f.* Klauen.
 griffon, *m.* der Vogel Greif.
 gris, *e.* grau.
 grogneur, *se.* mürrisch.
 grouder, schelten.
 gros, *m.* der Groschen.
 gros, *se.* dick; schwanger, stark.
 grosseille, *f.* die Johannisbeere.
 grosseur, *f.* die Größe, Dichte.
 grossier, *e.* grob.
 grossir, vergrößern.
 guenuche, *f.* eine kleine Meerzunge.
 gueres, wenig, selten.
 guérir, heilen.
 guérison, *f.* die Heilung.
 guerre, *f.* der Krieg.
 guetier, aufpassen, aufpassen.
 gueux, *m.* der Bettler.
 guillaume, Wilhelm.
 à ma guise, auf meine Art und Weise.

H.

habile, geschickt.
 habillé, *e.* angekleidet.
 habit, *m.* das Kleid.
 habitant, *m.* der Einwohner.
 habiter, bewohnen.
 habitude, *f.* die Gewohnheit.
 habileur, *m.* Aufschneider, Praxler.
 hache, *f.* das Beil.
 haillon, *m.* der Lump, Lappe.
 haine, *f.* der Haß.
 haïr, hassen.
 haleme, *f.* der Odem.
 prendre haleme, Odem schöpfen.
 hallier, *m.* Gebüsch.
 hameau, *m.* ein kleines Dorf.
 hanche, *f.* die Hüfte.
 harangue, *f.* die Rede.
 hardes, die Kleidungsstücke — Sachen, Geräthe.
 hardi, *e.* dreist.
 harnais, *m.* der Harnisch, Geschirr eines Pferdes.
 hâte, *f.* Eil.
 hâter, eilen, beschleunigen.
 se hâter, eilen.
 haut, *m.* die Höhe, Spitze.
 haut, laut, hoch, groß, erhaben.
 hauteur, *f.* die Höhe, Größe.
 hazard, *m.* der Zufall.
 par hazard, von ungefähr.
 hazarder, wagen.
 hélas! ach!
 hennir, wiehern.
 henri, Heinrich.
 herbe, *f.* das Gras.
 hérissé, *e.* rauh, borstig.
 héritage, *f.* die Erbschaft.
 héritier, *m.* Erbe.
 héritière, *f.* Erbin.
 héros, *m.* der Held.
 héroïsme, *m.* der Heldennuth.
 heure, *f.* die Stunde, Zeit.
 de bonne heure, frühzeitig.
 heureux, *se.* glücklich.
 heureusement, glücklicher Weise.
 se.

- heurter, anknöpfen, stoßen.
 hiacinte, *f.* Hiacinte.
 hideux, *se.* schrecklich, häßlich.
 hier, gestern.
 histoire, *f.* die Geschichte.
 hiver, *m.* der Winter.
 hommage, *m.* Huldigung, Pflicht,
 Ehrerbietung.
 homme, *m.* der Mensch, Mann.
 homme de lettres, Gelehrter.
 honneur, *m.* die Ehre.
 honnête, ehrlich, anständig.
 honnêteté, *f.* die Ehrlichkeit, An-
 ständigkeit.
 honorer, beehren, ehren.
 honte, *f.* die Scham, Schande.
 avoir honte, sich schämen.
 honteux, *se.* schamhaft, be-
 schämt, schädlich.
 horloger, *m.* der Uhrmacher.
 horreur, *f.* der Abscheu, das
 Entsetzen.
 horrible, erschrecklich, greulich.
 hors, außen, hinaus, draußen.
 hors d'haleine, außer Dem.
 hospitalité, *f.* die Gastfreundschaft.
 hôte, *m.* der Wirth, Gast.
 hôtel de ville, *m.* das Rathhaus.
 hôtefle, *f.* die Wirthin.
 houlette, *f.* der Hirtenstab.
 houffe, *f.* die Schabracke.
 hoyau, *m.* Hufe.
 huile, *f.* das Del.
 huit, acht.
 humain, *e.* menschlich.
 humanité, *f.* die Menschlichkeit,
 Menschheit.
 humble, demüthig, unterthänig.
 humeur, *f.* die Laune.
 humilier, demüthigen.
 hure, *f.* Hauer (großen Zähne
 eines Schweins).
 hyver, *m.* der Winter.
- I.**
- jabor, *m.* das Eingeweide; der
 Hüftenrich.
 jacinte, *f.* die Hiacinte.
 jadis, vormals.
 jaloufie, *f.* die Eifersucht.
- jaloux, *se.* eifrig, eifersüchtig,
 neidisch.
 jamais, niemals, jemals.
 jambe, *f.* das Bein.
 janvier, *m.* der Januar.
 jardin, *m.* der Garten.
 jardinier, *m.* der Gärtner.
 jarret, *m.* Kniekehle.
 jarretiere, *f.* das Strumpfband.
 jaune, gelb.
 ici, hier.
 idée, *f.* das Bild; der Begriff,
 Vorstellung.
 jeter, werfen, hinwerfen.
 jeter des cris, heftig schreyen.
 jeu, *m.* das Spiel.
 jeudi, *m.* der Donnerstag.
 à jeun, nüchtern.
 jeune, jung, neu.
 jeunesse, *f.* die Jugend.
 ignorance, *f.* die Unwissenheit.
 ignorant, *e.* unwissend.
 ignorer, nicht wissen.
 ne pas ignorer, wohl wissen.
 île, *f.* die Insel.
 illustre, berühmte, vorzüglich,
 vornehm.
 imagination, *f.* die Einbildungs-
 kraft.
 s'imaginer, sich einbilden, vor-
 stellen, ausdenken.
 imbécile, einfältig.
 imiter, nachahmen.
 immense, ungeheuer, unermess-
 lich.
 immobile, unbeweglich.
 immortalité, *f.* die Unsterblichkeit.
 immortel, *le.* unsterblich.
 impatience, *f.* die Ungeduld.
 impertinent, *e.* unverschämt.
 impétueux, *se.* ungestüm.
 impitoyable, unbarmherzig.
 implorer, ersuchen, ansehn,
 anrufen.
 impolitesse, *f.* die Unhöflichkeit.
 importance, *f.* die Wichtigkeit.
 important, *e.* wichtig.
 n'importe, es hindert, es schaz-
 det nicht.
 importun, *e.* lästig.
 imposer, auflegen; hintergehn.
 impossi-

impossible, unmöglich.
 imprescriptible, der Verjährung
 nicht unterworfen.
 impression, *f.* der Eindruck.
 imprudence, *f.* die Unvorsich-
 tigkeit.
 imprudent, *e.* unvorsichtig.
 impuissance, *f.* das Unvermögen,
 die Unmöglichkeit.
 impunément, ungestraft.
 inanition, *f.* Erschöpfung des
 Magens, Entkräftung durch
 Mangel an Nahrung.
 inappétité, *e.* unkeifig, un-
 achtfam.
 incapacité, *f.* die Unfähigkeit,
 Ungeschicklichkeit.
 incendie, *f.* die Feuersbrunst.
 incertain, *e.* ungewiß.
 incertitude, *f.* die Ungewißheit.
 incision, *f.* der Einschnitt.
 incivilité, *f.* die Unhöflichkeit.
 inconmode, beschwerlich, lä-
 stig.
 inconnu, *e.* unbekannt.
 inconstant, *e.* unbeständig.
 incroyable, ungläublich.
 indigence, *f.* die Dürftigkeit.
 indignation, *f.* der Unwille.
 indigne, unwürdig.
 indigné, *e.* unwillig, aufge-
 bracht.
 indiscret, *te.* unbescheiden.
 indispensable, unumgänglich.
 industrie, *f.* die Geschicklichkeit,
 Kunst.
 industrieux, *se.* arbeitfam, fleißig,
 geschickt.
 inélinable, unschätzbar.
 inévitable, unvermeidlich.
 inexorable, unerbittlich.
 infallible, fehlerlos.
 infamie, *f.* die Schande.
 inférieur, *e.* der, die untere.
 infidélité, *f.* die Untreue.
 infini, *e.* unendlich.
 infiniment, unendlich.
 insane, *f.* die unzühlige Menge.
 inflammation, *f.* die Entzün-
 dung.
 influer, Einfluß haben.

informer, erkundigen, benach-
 richtigen.
 infortune, *f.* das Unglück.
 infortuné, *e.* unglücklich.
 infructueux, *se.* unfruchtbar,
 fruchtlos.
 ingambe, stink, leicht, hurtig
 auf den Beinen.
 ingénieux, *se.* klug, sinnreich.
 ingénu, ungezwungen.
 ingénument, fremdlich.
 ingrat, *e.* undankbar.
 inhumain, einem Leichnam zur
 Erde bestatten.
 inimitié, *f.* die Feindschaft.
 inique, *f.* die Ungerechtigkeit,
 Bosheit.
 injure, *f.* die Beleidigung, das
 Schimpfwort.
 injurier, schmähen, schimpfen.
 injustice, *f.* die Ungerechtigkeit.
 innocence, *f.* die Unschuld.
 innocent, *e.* unschuldig.
 inambrable, unzählig.
 inonder, überfließen, be-
 wegen.
 inoui, *e.* unerhört.
 inquiet, *e.* unruhig.
 inquiéter, beunruhigen.
 inquiétude, *f.* die Unruhe.
 insensé, *m.* der Thor.
 insensible, unempfindlich.
 insinuant, *e.* einschmeichelnd.
 insister, beständig anhalten, dar-
 auf dringen, bestehen.
 insolence, *f.* die Unverschäm-
 tigkeit.
 insolent, *e.* unverschämt.
 insomnie, *f.* die Schlaflosigkeit.
 inspirer, einflößen.
 instamment, inständig.
 instance, *f.* die dringende Bitte.
 instant, *m.* der Augenblick.
 instruction, *f.* der Unterricht.
 instruire, lehren, unterrichten,
 benachrichtigen.
 instrument, *m.* das Werkzeug.
 insultant, *e.* beleidigend.
 insulteur, beschimpfen, beleidigen,
 schmähen.
 intupportable, unerträglich.
 intelli-

intelligence, Kraft des Verstandes, Einigkeit, Eintracht.
 intention, *f.* die Absicht.
 intercepter, auffangen.
 interdit, *e.* betroffen.
 intéressant, *e.* einnehmend, angenehm, wichtig.
 intéressé, eiaemüßig.
 intéresser, Theil nehmen, ausgehn, interessiren.
 intérêt, *m.* der Eigennuß, das Interesse.
 intérieur, *m.* das Inwendige.
 interprétation, *f.* die Auslegung.
 interrompre, unterbrechen, aufhören.
 interruption, *f.* die Unterbrechung.
 intervalle, *m.* der Zwischenraum.
 intestins, *pl. m.* die Eingeweide.
 introduire, einführen.
 inutile, } unnütz, vergebens.
 inutilement, }
 inutilité, *f.* die Fruchtlosigkeit.
 inventaire, *m.* das Verzeichniß, Inventarium.
 inventer, erfinden.
 invention, *f.* die Erfindung.
 inviter, einladen.
 invoquer, anrufen.
 joie, *f.* die Freude.
 joindre, vereinigen, verbinden, treffen, in einander fügen.
 joli, *e.* } hübsch, artig.
 joliment, }
 jonc, *m.* die Binse, das Rohr.
 joue, *f.* die Wange.
 jouer, spielen.
 jouer, *m.* das Spielwerk.
 joueur, *m.* der Spieler.
 jouir, genießen.
 jouissance, *f.* der Genuß.
 jour, *m.* } der Tag.
 journée, *f.* }
 journalier, *m.* der Tagelöhner.
 journalier, *e.* täglich.
 joyaux, *pl. m.* die Edelsteine.
 joyeux, *se.* fröhlich.
 roquois, *m.* ein Fresser.
 irréparable, unverbesserlich.
 irrésolu, unentschlossen.

irrévocable, unwiederrücklich.
 irriter, zum Zorn reizen, erzürnen.
 juge, *m.* der Richter.
 juger, beurtheilen, richten, das für halten.
 jurer, schwören.
 jusque, bis.
 juste, *m.* der Gerechte.
 juste, gerecht, billig.
 au juste, genau.
 juste au corps, *m.* das Kleid.
 justesse, *f.* die Richtigkeit.
 justice, *f.* die Gerechtigkeit.
 justifier, rechtfertigen.

L.

là, da.
 là-dessus, darüber, darauf.
 laborieux, *se.* arbeitsam.
 labourer, das Feld bauen.
 laboureur, *m.* der Arbeitsmann, Ackersmann.
 lâche, feigherzig.
 lâchement, niederträchtiger Weise.
 lâcher, ablassen, loslassen.
 laid, *e.* häßlich.
 laidéur, *f.* Häßlichkeit.
 laine, *f.* die Wolle.
 laisser, lassen.
 lait, *m.* die Milch.
 laitière, *f.* das Milchmädchen.
 lamentable, kläglich.
 lamentation, *f.* die Klage.
 lancer, schießen, werfen.
 language, *m.* die Sprache, Rede.
 langue, *f.* Zunge, Sprache.
 languir, schmachten.
 languissant, schmachtend.
 lansquenet, *m.* ein gewisses Spiel in Karten.
 lapide, steinigen.
 laquais, *m.* der Bediente, Lackey.
 larcin, *m.* Raub, Dieberey.
 lard, *m.* der Speck.
 large, breit, weit, groß.
 largement, reichlich.

larne,

Jarne, *f.* die Thranen.
 las, *se*, müde.
 lassier, ermüden, müde werden.
 lassitude, Müdigkeit.
 latin, *e*, lateinisch.
 laver, waschen.
 leçon, *f.* die Lehre, der Unterricht.
 lecture, *f.* das Lesen, die Lesung.
 leg, *m.* Legat, Vermächtniß.
 léger, *e*, leicht, gering.
 légitime, geziemlich.
 lendemain, *m.* der andre Morgen.
 lentement, langsam.
 lenteur, *f.* die Langsamkeit.
 lentille, *f.* die Linse.
 lequell, laquell, welcher, welche.
 lettre, *f.* der Brief, Buchstabe.
 leur, *ih*, ihre.
 lever, *m.* das Aufstehn, der Aufgang.
 lever, aufheben.
 se lever, aufstehn.
 levre, *f.* die Lippe.
 liaison, *f.* die Verbindung, Umgang.
 libation, *f.* Trankeopfer.
 libéralité, *f.* die Freygebigkeit.
 libérateur, *m.* Befreyer.
 liberté, *f.* die Freyheit.
 libre, frey.
 librement, freymüthig, frey.
 lien, *m.* das Band.
 lier, binden, zusammen verbinden, vereinigen.
 lieu, *m.* der Ort, Gelegenheit, Nach.
 au lieu, anstatt.
 lieue, *f.* die Meile.
 lievre, *m.* der Haase.
 ligature, *f.* die Verbindung.
 ligne, *f.* die Linie.
 limiter, Grenzen setzen.
 linge, *m.* die Leinwand, Wäsche, Lappen.
 lion, *m.* der Löwe.
 liqueur, *f.* Feuchtigkeit; Saft.
 des liqueurs fortes, stark Getränk.
 lire, lesen.

lit, *m.* das Bette.
 lixiere, *f.* Sireu fürs Vieh, Sauffe.
 livre, *m.* das Buch.
 livre, *f.* das Pfund.
 livrer, übergeben, überlassen.
 loger, wohnen.
 logement, *m.* die Wohnung.
 logis, *m.* das Haus.
 loin, weit, weit entfernt.
 plus loin, weiter.
 de loin, von weitem.
 lointain, *m.* die Ferne.
 lointain, entfernt.
 loi, *f.* das Gesetz.
 Londres, London.
 long, *ue*, lang.
 longtems, lange, lange Zeit.
 longueur, *f.* Länge.
 lors, da, denn, alsdenn.
 lorsque, wenn, als.
 louange, *f.* das Lob.
 louer, loben.
 loup, *m.* der Wolf.
 lourd, *e*, schwer.
 lui, *er*, ihm.
 lueur, *f.* der Schein, Glanz.
 luire, glänzen.
 la lumière, das Licht.
 lumieres, *pl.* *f.* Einsicht, Kenntniß.
 lundi, *m.* der Montag.
 lune, *f.* der Mond.
 lunettes, *pl.* *f.* die Brille.

M.

mâcher, fauen.
 magnificence, *f.* die Pracht.
 magnifique, prächtig.
 majestueux, *te*, majestätisch.
 maigre, mager.
 main, *f.* die Hand.
 main de papier, ein Buch Papier.
 maintenant, anseht.
 maintenir, erhalten.
 maintien, *m.* das Betragen.
 mais, aber.
 maison, *f.* das Haus.
 maître, *m.* der Lehrmeister; Herr, Meister.

petit-

- petit-maître, *m.* ein Geck.
 maîtriser, beherrschen, bezähmen.
 mal, *m.* das Uebel.
 malade, krank.
 maladie, *f.* Krankheit.
 mal-adresse, *f.* Ungeschicklichkeit.
 mâle, männlich.
 mal-fait, übelgestaltet.
 malgré, ohnerachtet.
 malheur, *m.* das Unglück.
 malheureux, *se.* unglücklich.
 malice, *f.* die Bosheit.
 maltraiter, misshandeln.
 manche, *f.* der Ermel.
 manchon, *m.* der Wuff.
 mander, befehlen, zu sich kom-
 men lassen.
 manger, essen, fressen.
 manier, handthieren, handhar-
 ben.
 maniere, *f.* die Art, Weise.
 manifeste, offenbar.
 manquer, fehlen, verfehlen, man-
 geln, ausweichen, unterlassen.
 manteau, *m.* der Mantel.
 marbre, *m.* der Marmor.
 marchand, *m.* der Kaufmann.
 marchander, handeln.
 marché, *m.* der Handel; Markt.
 marche, *f.* der Weg, Gang,
 Marsch.
 marcher, gehen.
 mardi, *m.* der Dienstag.
 mari, *m.* der Ehemann.
 marier, heirathen.
 marque, *f.* das Zeichen.
 marquer, bezeichnen.
 marri, *e.* betrübt.
 marron, *m.* die große Kastanie.
 mât, *m.* der Mastbaum.
 matelat, *m.* Matraze.
 matelot, *m.* Matrose.
 matin, *m.* der Morgen; früh.
 matinée, *f.* der Morgen.
 matineux, früh aufstehend.
 maudit, *e.* verflucht.
 mauvais, *e.* schlimm, böse,
 übel, schlecht.
 maxime, *f.* der Grundsatz, die
 Regel.
 mécanique, *f.* die Mechanik.
- méchant, *m.* der Gottlose, Böse.
 méchant, *e.* böse, häßlich.
 méchanceté, Bosheit, Gottlos-
 sigkeit.
 méconnaître, verkennen.
 médecin, *m.* der Arzt.
 médiocre, mittelmäßig.
 méditation, *f.* Nachdenken,
 Nachsinnen.
 méditer, nachdenken.
 méditerranée, *f.* das mittellän-
 dische Meer.
 meilleur, *e.* besser, der Beste.
 mélange, *m.* Mischung.
 mêler, mischen.
 melon, *m.* die Melone.
 membre, *m.* das Glied.
 même, selbst.
 de même, eben so.
 mémoire, *m.* ein Aufsatz, Aus-
 zug.
 mémoire, *f.* das Andenken.
 menacer, drohen.
 ménage, *m.* die Wirthschaft.
 ménager, schonen.
 mendiant, *m.* der Bettler.
 mendier, betteln.
 mener, führen, bringen.
 mensonge, *m.* die Lüge.
 mentir, lügen.
 menton, *m.* das Kinn.
 menu, *e.* klein.
 méprendre, sich irren.
 mépris, *m.* die Verachtung.
 méprisable, verächtlich.
 méprise, *f.* die Irrung.
 mépriser, verachten.
 mer, *f.* das Meer.
 mercredi, *m.* Mittwoch.
 mere, *f.* die Mutter.
 mérite, *m.* das Verdienst.
 mériter, verdienen.
 merveille, *f.* das Wunder.
 à merveille, vortrefflich.
 méfiance, eine Meise.
 mesure, *f.* das Maß.
 à mesure, je mehr, je nachdem.
 mesurer, abmessen.
 métier, *m.* das Handwerk, die
 Handthieruna.
 mets, *m.* das Gericht.

mettre,

mettre, setzen, legen, bringen,
anlegen.

mettre bas, ablegen, abwerfen.

meurtrier, *m.* der Mörder.

midi, *m.* der Mittag.

miel, *m.* der Honig.

mien, *ne*, mein, meine.

mieux, besser.

le mieux, am besten.

de son mieux, aus allen

Kräften.

du mieux qu'on peut, aufs
beste.

milan, Manland.

milieu, *m.* die Mitte.

militaire, kriegerisch.

mille, tausend.

mine, *f.* die Miene, das An-
sicht.

ministere, das Amt, der Dienst.

minuit, *m.* die Mitternacht.

minute, *f.* die Minute.

minutieux, *se*, der sich mit Klein-
igkeiten beschäftigt.

se mirer, sich bewundern.

miroir, *m.* der Spiegel.

miserable, elend.

misere, *f.* das Elend.

modèle, *m.* das Muster, Vor-
bild.

modération, *f.* Mäßigkeit, Mäßig-
keit.

modeste,

modestement, } bescheiden.

modique, mäßig, billig.

mœurs, *f.* pl. die Sitten.

moineau, *m.* der Sperling.

moindre, weniger, das gering-
ste.

du moins, zum wenigsten.

la moins, *m.* das wenigste.

mois, *m.* der Monat; das Mo-
natsgeld.

moisson, *f.* die Ernte.

moitié, *f.* die Hälfte.

moment, *m.* der Augenblick.

monarque, *m.* der Monarch.

monde, *m.* die Welt, die Leu-
te.

tout le monde, jedermann.

monnaie, *f.* die Münze.

montre, *m.* das Ungeheuer.

montagne, der Berg.

monter, steigen, hinaufsteigen.

monter une montre, eine Uhr
aufziehen.

monter à cheval, reiten.

montre, *f.* die Uhr.

montrer, zeigen, weisen.

moquer, spotten.

se moquer, sich aufhalten, lu-
stig machen.

morceau, *m.* das Stück.

mords, *m.* das Gebiß.

mort, *f.* der Tod.

mort, *e*, todt.

morrel, *le*, sterblich, tödtlich.

mot, *m.* das Wort.

bon-mot, sinnreiche Re-
den, Spaß.

motif, *m.* der Bewegungs-
grund.

mouche, *f.* die Fliege.

moucher, pugen.

mouchettes, *f.* pl. die Lichtpuzer.

mouchoir, *m.* das Schnupf-
tuch.

mouiller, befeuchten, benetzen.

mourant, *e*, sterbend.

mourir, sterben.

mouton, *m.* der Hammel, das
Schaaf.

mouvement, *m.* die Bewegung.

mouvoir, bewegen.

moux, molle, reich.

moyen, *m.* das Mittel.

moyennant, vermittelst.

muet, *te*, stumm.

mugir, blöken, brüllen.

mulet, *m.* das Maulthier.

mûr, reif.

maîre, *f.* die Maulbeere.

muraille, *f.* die Mauer.

murmure, *m.* das Murmeln,
Murren.

murmurer, murren.

muses, die Musen.

mutuel, *le*,

mutuellement, } gegenseitig.

myrtille, *f.* die Heidelbeere.

N.

nager, schwimmen.
 naïf, ve, natürlich, ungekünstelt.
 naissance, f. die Geburt, das Entstehen.
 naître, geboren werden, entstehen.
 naïveté, f. die Unschuld, Unberfangenheit.
 narcissé, f. die Narzisse.
 nature, f. die Natur.
 naturel, le, } natürlich.
 naturellement, }
 naufrage, m. der Schiffbruch.
 navigation, f. die Schiffahrt.
 navire, m. das Schiff.
 navrer, nagen, verwunden.
 néanmoins, nichts desto weniger, doch.
 nécessaire, nöthig, nothwendig.
 nécessité, f. die Nothwendigkeit, Bedürfnis.
 négligence, f. die Nachlässigkeit, Feit.
 négliger, vernachlässigen.
 négociant, m. Handelsmann.
 négociation, f. Verhandlung.
 neige, f. der Schnee.
 neiger, schneiden.
 nerf, m. die Nerve.
 net, te, rein.
 nettement, gerade heraus.
 neuf, neun.
 neveu, m. der Nefse.
 nez, m. die Nase.
 ni, weder.
 nid, m. das Nest.
 noble, } edel.
 noblement, }
 noblesse, f. der Adel, Würde.
 noces, f. pl. Hochzeitfest.
 noeud, m. das Band.
 noir, e, schwarz.
 noixette, f. die Haselnuss.
 noi, f. die Nuss.
 nom, m. der Name.
 nombre, m. die Anzahl.
 nombreux, se, zahlreich.
 nombril, m. der Nabel.
 nommer, nennen, erinnern.

non, nein; nicht.
 non-plus, auch nicht.
 notaire, m. Notarius.
 notifier, bekannt machen.
 nourrir, nähren.
 nourriture, f. die Nahrung.
 nouveau, nouvel, neu.
 nouveauté, f. die Neuheit.
 nouvelle, f. die Neuigkeit, Nachricht.
 noyer, eräufen.
 nuage, m. die Wolke.
 nud, e, nackt.
 nues, pl. die Wolfen.
 nuire, schaden.
 nuisible, schädlich.
 nuit, f. die Nacht.
 nul, le, kein.
 nuque, f. der Nacken.

O.

obéir, gehorchen.
 obéissant, e, achorsam.
 objet, m. der Gegenstand.
 obligation, f. die Verbindlichkeit.
 obliger, nöthigen, verbinden.
 obscur, e, dunkel.
 obscurcir, verdunkeln, dunkel werden.
 obscurité, f. die Dunkelheit.
 obléder, einen ganz besitzen, inne haben.
 observer, beobachten, bemerken.
 s'obstiner, sich widersetzen, auf etwas bestehen.
 obtenir, erhalten.
 occasion, f. die Gelegenheit, Veranlassung.
 occupation, f. die Beschäftigung.
 occuper, beschäftigen, inne haben.
 octogénaire, achtzigjährig.
 odeur, m. der Geruch.
 odieux, se, gehässig, verhasst.
 odorat, m. der Geruch.
 oeil, m. das Auge.
 coup d'oeil, m. ein Augensblick.

oeuf,

oeuf, *m.* das Ey.
 offenser, beleidigen.
 office, *m.* die Pflicht, das Amt,
 der Dienst.
 offre, *m.* das Anerbieten.
 offrir, anbieten.
 s'offrir, sich erbiehen.
 oignon, *m.* die Zwiebel.
 oiseau, *m.* der Vogel.
 ombrager, beschatten.
 ombre, *f.* der Schatten.
 omelette, *f.* der Eyerfuchen.
 on, *Pon*, man.
 oncle, *m.* der Oheim.
 onde, *f.* die Welle.
 ondoyer, Wellen schlagen.
 ongle, *m.* *f.* der Nagel.
 onze, eif.
 opération, *f.* die Verrichtung,
 Wirkung.
 opérer, wirken.
 opposer, widersetzen.
 opprobre, *m.* die Schande, Ver-
 schimpfung.
 or, nun da.
 or, *m.* das Gold.
 orage, *m.* Sturm, Ungewitter.
 orange; *f.* die Pomeranze.
 orange douce, *f.* eine Apfelsine.
 orateur, *m.* ein Redner.
 ordinaire, } gewöhnlich.
 ordinairement, }
 ordonner, befehlen.
 ordre, *f.* der Befehl, Ordnung.
 oreille, *m.* das Ohr.
 oreille d'ours, die Aurfikel.
 organe, *m.* das Organ, Werk-
 zeug.
 orge, *m.* die Gerste.
 orgueil, *m.* der Stolz.
 orme, *f.* die Ulme.
 orner, schmücken, zieren.
 orniers, *f.* das Waengleis.
 orphelin, *m.* die Witte.
 orteil, *m.* Zehe am Fuß.
 os, *m.* der Knochen.
 os de la jambe, *m.* das Schien-
 bein.
 oser, dürfen, wagen.
 ôter, wegnehmen.
 ou, oder.

où, wo?
 d'où, woher, wovon, aus wels-
 chem.
 oublier, vergessen.
 oui, ja.
 ouïe, *m.* das Gehör.
 ouïr, hören.
 ours, *m.* der Bär.
 outil, *m.* das Werkzeug.
 outrage, *m.* die Beschimpfung.
 outre, außer.
 outrer, übertreiben.
 être outré, außer sich seyn,
 aufgebracht seyn.
 ouverture, *f.* die Defnung.
 ouvrage, *m.* die Arbeit, das
 Werk.
 ouvrir, aufmachen, öfnen.

P.

pain, *m.* das Brodt.
 pain d'épice, Pfefferfuchen.
 paisible, ruhig, friedlich.
 paître, weiden, auf die Weide
 führen.
 paix, *f.* der Friede.
 paix! still da!
 pal, *m.* der Pfahl, Balken in
 den Wappen.
 palais, *m.* der Ballast; der Gau-
 men.
 pâle, bleich.
 palefrenier, *m.* der Stallknecht.
 palpiter, Herzklopfen haben.
 pan, *m.* ein Blatt, Erick von
 einem Rock.
 pancher, neigen, sich bücken.
 panier, *m.* der Korb.
 panser, verbinden, warten, pfle-
 gen.
 panthere, *f.* das Pantherthier.
 pantoufle, *m.* der Pantoffel.
 papier, *m.* das Pavier.
 paquet, *m.* das Paket.
 par, durch.
 paraître, scheinen, scheinen.
 parce que, weil.
 parchemin, Pergament.
 parcontre, hingegen.

N

par-

parcourir, durchlaufen.
 pardon, *m.* die Verzeihung, Verzeigung.
 pardonner, vergeben, verzeihen.
 pareil, *le*, gleich, solch, ähulich.
 parement, *m.* der Aufschlag.
 parens, *pl. m.* die Eltern, Verwandte.
 parenté, *f.* die Verwandtschaft.
 paresseux, *le*, faul.
 parfait, } vollkommen.
 parfaitement, }
 parfum, *m.* der Wohlgeruch.
 parler, sprechen, reden.
 parmi, unter.
 paroisse, *f.* das Kirchspiel.
 parole, *f.* das Wort.
 parricide, *m.* der Vatermord.
 part, *m.* die Seite; der Theil.
 à part, beyseite.
 faire part, mittheilen.
 prendre en mauvaise part, übel nehmen.
 partager, theilen.
 partie, *f.* der Theil, Spiel, Parthie.
 particulier, *m.* ein Mann, der kein öffentliches Amt bekleidet, Privatperson.
 particulier, *e.* besondere.
 partir, abreisen, losgehn.
 partout, überall.
 parvenir, dahin gelangen.
 pas, nicht.
 pas, *m.* der Schritt.
 faux-pas, *m.* ein Fehltritt.
 passage, *m.* der Durchzug, Durchgang.
 passant, *m.* der Vorübergehende.
 passé, *e.* vergangen.
 passer, übergehn, vorbegehn, gehalten werden, herüberbringen, zubringen.
 se passer, sich zutragen, entbehrren.
 passer le pas, sterben.
 passion, *f.* die Leidenschaft.
 pâte, *m.* die Pafete.
 paternel, *le*, väterlich.

patience, *f.* die Geduld.
 patrie, *f.* das Vaterland.
 patron, *m.* Patron, Beschützer, Herr eines Claven.
 pâtre, *f.* die Klappe; Wirt.
 pâturage, *m.* die Weide.
 paupieres, *pl. f.* die Augenlieder.
 pauvre, arm, elend.
 pauvreté, *f.* die Armuth.
 paye, *f.* } die Bezahlung,
 paiement, *m.* } der Lohn.
 payer, bezahlen.
 se payer, sich bezahlt machen, zufrieden seyn.
 pays, *m.* das Land.
 pays de cocagne, ein fruchtbares Land.
 paylage, *m.* die Landschaft.
 paysan, *m.* der Bauer.
 paysanne, *f.* die Bäuerin.
 peau, *f.* die Haut, das Fell.
 pêche, *f.* eine Fischerei.
 pêcheur, *m.* Fischer.
 peindre, mahlen, schildern.
 peine, *f.* die Mühe.
 à peine, kaum.
 peintre, *m.* der Maler.
 peler, schälen, schinden.
 pelisse, *f.* der Pelz.
 peloton, *m.* der Knäuel.
 penchant, *m.* die Neigung.
 pendant, während.
 pendre, hängen.
 se pendre, sich erhängen.
 pendule, *f.* die Wanduhr.
 pénétrer, durchdringen.
 pénible, peinlich, beschwerlich.
 pensée, *f.* der Gedanke.
 penser, denken.
 pension, *f.* das Kostgeld.
 percer, durchdringen, durchschlagen, durchbohren, durchbrechen.
 perché, *e.* sitzend, wie ein Vogel auf der Stange.
 perdre, verlieren, verderben, ruiniren.
 père, *m.* der Vater.
 peril, *m.* die Gefahr.
 périr, umkommen.
 permettre, erlauben.

per-

permission, *f.* die Erlaubniß.
 pernicieux, *se*, schädlich.
 persan, *m.* ein Perser.
 persécuteur, *m.* der Verfolger.
 personnage, *m.* die Person,
 Rolle.
 personne, niemand.
 personnel, *le*, persönlich.
 persuader, überzeugen, überzeu-
 den.
 perte, *f.* der Verlust.
 perte d'haleine, ganz außer
 Athem.
 pesant, *e*, schwer.
 peser, wagen.
 pétillant, *e*, knisternd.
 petit, *e*, klein.
 peu, wenig.
 à peu près, beynabe, ohngefähr.
 peuple, *m.* das Volk.
 petit peuple, der gemeine Pöbel.
 peur, *f.* die Furcht.
 peureux, *le*, furchtsam.
 peut-être, vielleicht.
 phantôme, *m.* das Gespenst.
 physionomie, *f.* Gesichtsbildung,
 Miene.
 pied, *m.* der Fuß.
 pièce, *f.* das Stück.
 piège, *m.* die Schlinge, der Fall-
 strick.
 pierre, *f.* der Stein.
 pierres, *pl.* die Edelsteine.
 piété, *f.* die Frömmigkeit, chrer-
 biethige Liebe.
 piéton, *m.* der Fußgänger.
 pieux, *se*, fromm.
 pile, *f.* der Brückenpfeiler.
 pilier, *m.* der Pfeiler, Mörser.
 piller, plündern.
 pilote, *m.* der Steuermann.
 pipe, *m.* die Pfeife.
 piquant, *e*, spizig.
 piquer, stechen.
 se piquer, sich einbilden.
 pistoler, *m.* die Pistole.
 pitié, *f.* das Mitleiden.
 place, *f.* der Ort, die Stelle,
 Platz.
 placer, Ort, Stelle anweisen.
 placet, *m.* die Bittschrift.

plaider, vor Gericht streiten.
 plaie, *f.* die Wunde.
 plaindre, klagen, beklagen.
 plainre, *f.* die Klage.
 plaire, gefallen, belieben.
 se plaire, Vergnügen finden.
 plaisant, *m.* der Possenreißer.
 plaisant, *e*, spaßhaft.
 plaisanter, scherzen.
 plaisir, *m.* Vergnügen.
 planche, *f.* das Brett.
 plancher, *m.* der Fußboden.
 plante, *f.* die Pflanze.
 plante du pied, *f.* die Fußsohle.
 planter, pflanzen.
 plat, *e*, flach.
 plâtre, *m.* der Gips.
 plein, *e*, voll.
 pleinement, vollkommen, ganz-
 lich.
 pleurer, weinen.
 pleurs, *m. pl.* die Thränen, das
 Weinen.
 pleuvoyr, regnen.
 pli, *m.* die Falte.
 plier, falten.
 plonger, tauchen, versenken,
 stürzen.
 pluie, *f.* der Regen.
 plumage, *m.* das Gefieder.
 plume, *f.* die Feder.
 plüpart, *f.* die Meisten.
 plus, mehr, je mehr.
 le plus, am meisten.
 plusieurs, verschiedene, mehrere.
 plâtré, eher.
 ne... pas plâtré, kaum.
 poche, *f.* die Tasche.
 poids, *m.* das Gewicht.
 poignard, *m.* der Dolch.
 se poignarder, sich erstechen.
 poing, *m.* die Faust.
 poing fermé, die geballte Faust.
 point, *m.* Punkt.
 point, nicht.
 pointe, *f.* die Spitze.
 la pointe du jour, der Aus-
 bruch des Tages.
 poire, *f.* die Birne.
 pois, *m.* die Erbse.
 poison, *m.* Gift.

poisson,

N 2

- poisson, *m.* der Fisch.
 poitrine, *f.* die Brust.
 poli, *e.* höflich.
 politesse, *f.* Höflichkeit.
 pomme, *f.* der Apfel.
 pomme de terre, *f.* die Kartoffel.
 pompe, *f.* Pracht, Aufwand.
 pompeux, *se.* prächtig.
 ponctuel, *le.* pünktlich.
 pont, *m.* die Brücke.
 porc, *m.* Schwein, Schwein-
 fleisch.
 porte, *f.* die Thür, das Thor.
 porte-feuille, *m.* die Brieftasche.
 être à portée, *an der Hand,*
 nahe seyn.
 porter, *tragen, beybringen.*
 se porter, *sich befinden.*
 porter un coup à qn, *einen Hieb,*
 Stofz ic. nach jemandem thun.
 porter sur quelque chose, *auf*
 etwas stoßen.
 porte-voix, *m.* das Sprachrohr.
 portier, *m.* der Thürhüter.
 portiere, *f.* der Schlag oder die
 Thüre einer Kutsche.
 portion, *f.* ein Theil.
 poser, *setzen, legen.*
 posséder, *besitzen.*
 possession, *f.* der Besitz.
 possible, *möglich.*
 postiche, *geborat, entlehnt.*
 pot, *m.* der Topf.
 poulain, *m.* das Füllen.
 poule, *f.* die Henne.
 poule d'inde, *eine Truthenne.*
 poulet, *m.* ein Hühnchen.
 pour, *um, für.*
 pour peu que, *wenn nur ein*
 wenig.
 pourpre, *m.* der Purpur.
 pourquoi, *warum.*
 pourrir, *faulen, verkaufen.*
 poursuivre, *verfolgen, fortsetzen,*
 fortfahren.
 pourrant, *doch.*
 pouvoir, *versehen.*
 pourvu que, *wesern.*
 pousser, *ausstoßen, treiben.*
 pouvoir, *können.*
 pouvoir, *f.* die Gewalt, Macht.
- prairie, *m.* die Wiese.
 pratique, *f.* die Uebung, Aus-
 übung.
 pré, *m.* die Wiese.
 précaution, *f.* die Vorsicht.
 précéder, *vorhergehn.*
 précepteur, *m.* der Praeceptor,
 Lehrer.
 précieux, *se.* köstlich.
 précipitamment, *cilia.*
 précipitation, *f.* die Eil.
 précipité, *cilia,* schleunig.
 précipiter, *eilen, stürzen.*
 précisément, *genau, akkurat.*
 préférable, *vorzüglich.*
 préférence, *f.* der Vorzug.
 de préférence, *vorzüglich.*
 préjudiciable, *schädlich, nach-*
 theilig.
 premier, *m.* der Erste.
 prendre, *nehmen, fan von.*
 prendre garde, *sich in Acht neh-*
 men.
 se prendre à quelqu'un, *sich an*
 jemand halten.
 se prendre, *anfassen, aufessen.*
 se prendre de vin, *sich mit*
 Wein übernehmen.
 préparer, *bereiten, zubereiten.*
 préposer, *vorsetzen.*
 près, *nabe.*
 à peu près, *beynahe, ob-*
 gefähr.
 prescrire, *vorschreiben.*
 présence, *f.* die Gegenwart.
 présent, *m.* das Geschenk.
 à présent, *anzt.*
 présent, *e.* gegenwärtig.
 présentement, *anzt.*
 présenter, *anbieten, darbringen,*
 reichen, darbieten.
 se présenter, *sich vorstellen, dar-*
 stellen.
 préserver, *erhalten, bewahren.*
 présider, *regieren, vorstehn.*
 presque, *beynahe.*
 pressant, *e.* dringend.
 pressé, *e.* eilig.
 pressentiment, *m.* die Ahnung.
 presser, *drücken, dringen, an-*
 treiben.
- présu-

- présumer, voraussetzen, glauben.
 prêt, e, bereit, fertig.
 prétendre, begehren, gedenken.
 prêter, leihen.
 se prêter, nachgeben.
 preuve, f. der Beweis.
 prévariquer, übertreten, untreu
 seyn.
 prévenir, einnehmen, zuvor
 kommen, gewinnen.
 prévoir, vorhersehn.
 prier, bitten, beten.
 priere, f. die Bitte, das Gebet.
 principal, e, vorzüglich, haupt-
 sächlich.
 printemps, m. der Frühling.
 prison, f. das Gefängniß.
 prisonnier, m. der Gefangene.
 priver, herauben.
 prix, m. der Werth, Preis, die
 Belohnung.
 probité, f. die Redlichkeit, Frömi-
 gkeit.
 procès, m. der Proceß.
 prochain, e, nahe, nächster.
 proche, nahe.
 procurer, verschaffen.
 prodige, m. das Wunder.
 prodiguer, verschwenden, frey-
 gebia seyn.
 production, f. die Hervorbrin-
 gung.
 produire, hervorbringen.
 produire, m. der Ertrag, Ein-
 künfte.
 profiter, hervorbringen.
 profit, m. der Nutzen.
 profiter, nutzen, benutzen.
 profond, e, tief.
 progrès, m. der Fortschritt.
 proie, f. der Raub.
 projet, m. der Entwurf.
 promenade, f. der Spaziergang.
 se promener, spazieren aehn.
 promesse, f. das Versprechen.
 promettre, versprechen.
 promptement, geschwind.
 promptitude, f. die Schnellig-
 keit.
 prononcer, aussprechen.
 prononciation, f. die Aussprache.
- propice, günstig, geneigt, gün-
 stig.
 propos, m. Rede, Gespräch.
 à propos, zu rechter Zeit.
 juger à propos, für gut hal-
 ten.
 proposer, vorhaben, vorlegen,
 vorschlagen, anbieten.
 propre, geschickt, eigen, rein-
 lich.
 propreté, f. die Reinlichkeit.
 proscrire, verbannen, vogelfrey
 machen.
 prospere, glücklich, aünstig.
 prospérité, f. das Wohlergehn,
 die Wohlfahrt.
 protection, f. der Schutz.
 protéger, beschützen.
 protestation, f. die Gegenver-
 stellung.
 protester, behaupten.
 prouver, beweisen.
 proverbe, m. das Sprichwort.
 proverbial, sprichwörtlich.
 providence, f. die Fürsichung.
 provision, f. Vorrath.
 prudence, f. die Klugheit.
 prune, f. die Pflaume.
 puant, e, stinkend.
 public, que, öffentlich.
 publier, bekannt machen.
 puis, darauf.
 puisque, weil.
 puissance, f. die Macht.
 puissant, e, mächtig.
 punir, strafen, bestrafen.
 punition, f. die Strafe.
 pur, e, rein.
 pureté, f. die Reinigkeit.
 purger, reinigen.
- Q.
- quadrer, sich schicken, reimen.
 qualité, f. die Eigenschaft, der
 Stand.
 quand, wenn.
 quant, was betrifft.
 quantité, f. die Menge.

quarante, vierzig.
 quart, *m.* das Viertel, der vier-
 te Theil.
 quart d'heure, Viertelstunde.
 quartier, *m.* das Viertel.
 quatorze, vierzehn.
 quatre, vier.
 quatrieme, der vierte.
 quel, *le*, welcher, welche.
 quelqu'un, jemand.
 quelque, einige.
 quelquefois, zuweilen.
 querelle, *f.* Sauf, Streit.
 question, *f.* die Frage.
 en question, davon die Rede ist.
 questionner, befragen.
 queue, *f.* der Schwanz.
 qui, wer, welche.
 quiconque, derjenige, welcher.
 quinze, funfzehn.
 quitter, verlassen.
 quoi? was?
 sans quoi, ohne welches.
 quoique, obgleich.

R.

rabatte, zurückschlagen.
 raconter, erzählen.
 radoter, kindisch werden.
 rafraichir, erfrischen.
 rage, *f.* die Wuth.
 rajeunir, wieder jung werden.
 raifort, *m.* der Merrettig.
 railler, spotten.
 raillerie, *f.* Spötteren.
 railleur, *m.* der Spötter.
 raisin, *m.* die Weintraube.
 raison, *f.* die Ursach; Vernunft,
 der Grund.
 avoir raison, recht haben.
 raisonnable, vernünftig, ver-
 ständig.
 raisonneur, urtheilen, überle-
 gen.
 râler, röcheln, feichen.
 ramage, *m.* das Gezwitzchen der
 Vögel.
 ramasser, aufheben.
 rame, *f.* das Rieß Papier, das
 Ruder.

ramener, zurückführen, bringen.
 ramer, steuern, rudern.
 rampant, *e.* kriechend.
 ramper, kriechen.
 rang, *m.* der Rang, die Ehrens-
 stelle.
 rangé, *e.* geordnet.
 ranger, in eine gewisse Reihe,
 Ordnung stellen.
 ranimer, beleben.
 rapetissé, *e.* wieder klein gewor-
 den.
 rapide, schnell.
 rapidité, *f.* die Schnelligkeit.
 rappeller, zurückrufen, erinnern.
 rapport, *m.* die Wiederlage, Be-
 ziehung.
 par rapport, in Ansehung.
 se rapporter, ähnlich seyn, glei-
 chen.
 s'en rapporter à quelque-
 chose, auf etwas ankommen
 lassen, sich beziehen.
 rapporter, wieder bringen, erz-
 ählen.
 rare, selten.
 rassasier, sattigen.
 rassembler, versammeln, zusam-
 menbringen.
 rassurer, beruhigen, besetzi-
 gen.
 rat, *m.* die Ratze.
 ratine, *f.* Ratin (ein wollenes
 Zeug).
 rauque, rauh.
 ravager, verwüsten.
 rave, *f.* die Rübe.
 être ravi, *e.* sehr erfreut seyn.
 ravir, rauben.
 ravissement, *m.* das Entzücken.
 rayon, *m.* der Strahl; Hellig-
 keit.
 rebelle, *m.* der Auführer.
 rebutant, *e.* zurückstoßend.
 réception, *f.* Aufnahme, Ent-
 pfang.
 recevoir, empfangen, erhalten,
 annehmen.
 réchapper, entweichen, entkom-
 men.
 réchauffer, erwärmen.

recher-

recherche, *f.* die Nachsuchung.
 rechigné, *e.* zänfisch.
 réciproquement, *gegenseitig.*
 récit, *m.* die Erzählung.
 réciter, *herfagen, erzählen.*
 récolte, *f.* die Ernte.
 recommandable, *empfehlungs-*
würdig.
 recommander, *empfehlen.*
 recommencer, *wieder anfangen.*
 récompense, *f.* die Belohnung.
 récompenser, *belohnen.*
 réconcilier, *wieder verföhnen.*
 reconduire, *zurückführen.*
 reconnaissance, *f.* die Erkennt-
lichkeit.
 reconnaître, *erkennen.*
 recoudre, *wiedernähen.*
 recours, *m.* die Hülfe, Zuflucht.
 recouvrir, *wieder erlangen.*
 recrues, *m. pl.* die Rekruten.
 recueillir, *ernten, einamm-*
len.
 redevable, *schuldig.*
 redonner, *wiedergeben.*
 redoubler, *verdoppeln.*
 redoutable, *fürchterlich.*
 se redresser, *sich aufstutzen.*
 réduire, *zurückbringen, dahin-*
bringen, bringen.
 réfléchir, *nachdenken.*
 réfléchissement, *m.* das Zurück-
vallen.
 réflexion, *f.* die Betrachtung.
 réformé, *gebessert, reformirt,*
abgedankt.
 réformer, *verbessern, ändern.*
 refroidir, *kalt werden.*
 se réfugier, *fliehen.*
 refuser, *ausschlagen, verweigern.*
 regagner, *wieder gewinnen.*
 régat, *m.* die Mahlzeit, das
Fest.
 régaler, *bewirthen.*
 regard, *m.* der Blick.
 regarder, *ansehen, betrachten,*
betreffen, zusehen.
 régie, *f.* die Regel; Exempel im
Rechnen.
 régler, *ordnen, regieren, be-*
stimmen.

régner, *regieren, herrschen.*
 regret, *m.* der Klummer, Beres-
druf, Reue.
 régime, *m.* Diät.
 regretter, *beklagen, bedauern.*
 rejeter, *verwerfen.*
 reine, *f.* die Reinheit.
 reins, *pl. w.* die Vieren.
 rejoindre, *wieder verfügen, ver-*
eintigen.
 se réjouir, *sich freuen.*
 relâche, *m.* die Ruhe, Abspan-
nung.
 relâcher, *nachlassen, erlassen,*
loslassen.
 relativement, *verhältnismäßig.*
 se relever, *wieder aufstehn.*
 se relever sur son séant, *sich in*
die Höhe setzen.
 relire, *wiederlesen, überlesen.*
 remarquable, *merkwürdig.*
 remarquer, *bemerkten.*
 remède, *m.* das Mittel.
 remercier, *dancken.*
 remerciement, *m.* die Danksa-
gung.
 remettre, *wiederlegen, auflegen,*
aufschieben, übergeben.
 se remettre, *sich wiederbegeben,*
sich wieder setzen, sich erhoh-
len.
 remontrance, *f.* die Vorstellung,
Gegenvorstellung.
 remonter, *aufsteigen.*
 remords, *pl.* Gewissensbormurf.
 remplacer, *wieder ersetzen, er-*
setzen.
 remplir, *anfüllen, erfüllen, ei-*
ne Stelle verwalten.
 remporter, *davontragen, gewin-*
nen.
 remuer, *bewegen, umdrehen,*
umschütteln, umarabem.
 renard, *m.* der Fuchs.
 rencontrer, *begegnen, antreffen.*
 rendez-vous, *m.* die Zusammen-
kunft.
 redormir, *wieder einschlafen.*
 rendre, *machen, wiedergeben,*
leisten.
 rendre grace, *dancken.*

- se rendre, sich begeben; ergeben,
 sich machen.
 renfermer, einschließen.
 renommé, e, berühmt.
 renommée, f. der gute Ruf.
 renoncer, entsagen.
 renouveler, erneuern.
 rente, f. die jährliche Einkunft.
 rentrer, wieder hineingehn, wie-
 derkommen.
 renversé, e, verwirrt.
 renverser, umstoßen, umver-
 sen.
 renvoyer, zurückschicken.
 répandre, verbreiten, vergießen.
 réparer, verbessern.
 repartir, erwidern.
 repas, m. die Mahlzeit.
 repasser, wieder vorbegehen,
 noch einmal durchgehn.
 se repentir, bereuen.
 répéter, wiederholen.
 répétition, f. die Wiederholung.
 une montre à répétition,
 eine Repetiruhr.
 repli, m. die Falte eines Klei-
 des.
 replier, wieder zusammenlegen.
 répliquer, erwidern.
 répondre, antworten, dafür ste-
 hen.
 réponse, f. Antwort.
 repos, m. die Ruhe.
 reposer, ausruhen, beruhen.
 repousser, zurückstoßen.
 reprendre, wiedernehmen, er-
 widern, zurücknehmen, wie-
 der bekommen, wieder anfan-
 gen.
 représentation, f. die Vorstel-
 lung.
 représenter, vorstellen.
 reproche, m. Vorwurf.
 reprocher, vorwerfen.
 réputation, f. der Ruf.
 réservoir, aufbewahren.
 résignation, f. die Ergebung.
 résigner, übergeben, überlassen.
 résistance, f. der Widerstand.
 résister, widerstehen.
 résolu, e, entschlossen.

- résolution, f. Entschluß; die
 Herzhaftigkeit.
 résoudre, entschließen, auflösen.
 respect, m. die Hochachtung.
 respectable, achtungswürdig, ehr-
 würdig.
 respecter, ehren.
 respectueux, se, ehrwürdig.
 respiration, f. das Athemholen,
 die Luft.
 respirer, atmen.
 ressembler, ähnlich seyn.
 ressentiment, m. die Empfind-
 lichkeit.
 ressentir, empfinden.
 resserrer, festziehen, zuziehen, ein-
 schließen, wieder zubinden.
 ressort, m. Schnellkraft.
 ressource, f. Hilfsmittel.
 ressouvenir, wieder erinnern.
 reste, m. das Uebrige, der Ue-
 berbleibsel.
 au reste, übrigens.
 rester, bleiben.
 résulter, aus etwas entstehen,
 daraus folgen.
 rétablir, wieder herstellen, wie-
 der einsetzen.
 rétablissement, m. die Wieder-
 herstellung.
 retard, m. das Zögern, Aufs-
 bleiben.
 retarder, verzögern, aufschieben.
 retenir, behalten, zurückhalten,
 aufhalten.
 retentir, erschallen, wiederholen.
 retenue, f. der Rückhalt.
 retirer, entfernen, sich begeben,
 herausziehen, zurücknehmen.
 retomber, zurückfallen.
 retour, m. die Zurückkunft.
 de retour, zurück.
 retourner, zurückkehren.
 retracer, wieder aufzeichnen, das
 Andenken erneuern.
 retraite, f. einsamer Ort, Ein-
 ziehung, Abzug, Rückzug,
 Zufluchtsort.
 retrouver, wieder finden.
 revanche, eine Wohlthat ver-
 gelten — sich rächen.

réussir,

réussir, gelingen.
 réveil, *m.* das Erwachen.
 réveiller, aufwecken, aufwach-
 chen.
 revenant, *m.* ein Gespenst.
 revendre, wieder verkaufen.
 revenir, wiederkommen, zurück-
 kommen, zukommen.
 revenir d'un évanouissement,
 von einer Ohnmacht sich wie-
 der erholen.
 rêver, träumen, nachdenken.
 rêverie, *f.* das Nachdenken.
 revers, *m.* die Widerwärtigkeit.
 rêveur, *se,* nachdenkend.
 revivir, wieder alt werden.
 revir, wiedersehn.
 revolter, zurückstossen.
 révolution, gewaltsame Verän-
 derung.
 rhétorique, *f.* die Rednerkunst.
 rhume, *m.* der Schnupfen.
 riche, } reich.
 richement, }
 richesse, *f.* der Reichthum.
 ride, *f.* die Runzel.
 rideau, *m.* der Vorhang.
 ridicule, lächerlich.
 rien, nichts.
 rigoureux, streng, hart.
 rire, lachen.
 risque, *m.* die Gefahr.
 risquer, wagen, Gefahr laufen.
 rivage, *m.* das Ufer.
 riviere, *f.* der Fluß, Strom.
 robe, *f.* das Kleid.
 robe de chambre, der Schlaf-
 rock.
 rocher, *m.* der Felsen.
 roi, *m.* der König.
 romain, *m.* ein Römer.
 rompre, brechen, zerbrechen,
 reifen.
 ronfler, schnarchen.
 ronger, nagen.
 rosée, *f.* der Thau.
 rôtir, braten.
 roue, *f.* das Rad.
 rouet, das Spinnrad.
 rouge, roth.
 rougir, eröthten.

rouler, rollen.
 rouler sur quelque chose, von
 etwas handeln.
 roupie, *f.* der Raufentropfen.
 route, *f.* der Weg.
 rouvrir, wieder eröffnen.
 royaliste, königlich gesinnt.
 royaume, *m.* das Königreich.
 raude, *f.* das Ausschlagen eines
 Pferdes oder Esels mit den
 Hinterfüßen.
 ruche, *f.* der Bienenkorb, Bie-
 nenstock.
 rude, hart, rauh.
 rudesse, *f.* Raubigkeit, Härte.
 rue, *f.* die Straße.
 rugir, brüllen.
 rugissement, *m.* das Brüllen.
 ruine, *f.* das Einfallen der Ge-
 bäude — Untergang, Verderb-
 en.
 ruiner, verderben, zerstören.
 ruissseau, *m.* der Bach.
 rupture, *f.* Bruch, Uneinigkeit.
 rusé, *e.* listig, verschlagen.
 rustique, bäurisch, ländlich.

S.

sable, *m.* der Sand.
 sacré, *e.* heilig.
 sacrifice, *m.* das Opfer.
 sagacité, *f.* die Scharfsinnigkeit.
 sage, klug, weise.
 sageste, *f.* die Weisheit.
 saigner, bluten, Ader lassen.
 saillie, *f.* lustiger Einfall.
 saint, *e.* heilig.
 sainteté, *f.* die Heiligkeit.
 saisir, ergreifen.
 saison, *f.* die Jahreszeit.
 sale, schmutzig.
 saluer, grüßen, begrüßen.
 samedi, *m.* der Sonnabend.
 sang, *m.* das Blut.
 sang-froid, Kaltblütigkeit.
 sanglier, *m.* Eber.
 sanglot, *m.* das Schluchzen.
 sans, ohne.
 santé, *f.* die Gesundheit.
 satellite, *m.* Trabant.

- satisfaction, *f.* die Befriedigung,
 Genugthuma.
 satisfaire, befriedigen.
 satisfait, *e.* zufrieden.
 sauce, *f.* die Würste.
 faule, *m.* der Weidenbaum.
 sauter, springen.
 sauter au cou, um den Hals
 fallen.
 sautiller, hüpfen.
 sauvage, wild.
 sauver, retten; abwenden.
 se sauver, davon laufen, ent-
 wischen.
 sauveur, *m.* Retter.
 savant, *e.* gelehrt.
 savoir, wissen, erfahren.
 scandaleux, *te.* ärgerlich, an-
 stößig.
 scélérat, *m.* Bösewicht.
 scène, *f.* der Auftritt.
 science, *f.* die Wissenschaft.
 sec, che, trocken.
 second, *e.* der (die) Zweite.
 seconder, beschreiben, unterstützen.
 secourir, beschützen.
 secours, *m.* die Hilfe, Beistand.
 secousse, *f.* Stoß, Erschütter-
 ung, Schütteln.
 secret, *m.* das Geheimniß.
 secret, *te.* geheim.
 séduction, *f.* Verführung.
 séduire, verführen.
 seigle, *m.* der Roggen.
 seigneur, *m.* der Herr.
 sein, *m.* der Busen, Schooß.
 séjour, *m.* Aufenthalt.
 sel, *m.* das Salz.
 selle, *f.* der Sattel.
 seller, füttern.
 selon, nach.
 semaine, *f.* die Woche.
 semblable, ähnlich, gleich.
 sembler, scheinen, dünken.
 il semble, es scheint.
 faire semblant, sich stellen.
 semer, säen.
 sens, *m.* der Sinn.
 sensation, *f.* die Empfindung,
 der Sinn,
- sensé, *e.* verständig.
 sensibilité, *f.* die Empfindlich-
 keit.
 sensible, 2 empfindlich, merk-
 sensiblement, 3 sich, merkbar.
 sentence, *f.* der richterliche Auf-
 spruch.
 sentier, *m.* der Fußsteig.
 sentiment, *m.* die Gefinnung,
 das Gefühl.
 sentir, riechen, empfinden, füh-
 len, merken.
 séparément, besonders, getrennt.
 séparer, trennen, scheiden.
 sep, *m.* der Rantel.
 sept, sieben.
 sépulture, *f.* Grabstätte; Bestat-
 ten zur Erde.
 serain, hell, heiter.
 serg, *f.* Echarfche (Zeug).
 sérieux, *te.* ernsthaft.
 serment, *m.* Schwur.
 prêter serment, schwören.
 serpent, *m.* die Schlange.
 server, drücken, schmirren.
 ferrure, *f.* das Schloß.
 servante, *f.* die Magd.
 serviable, dienstfertig.
 service, *m.* der Dienst.
 servir, dienen, helfen.
 se servir, sich bedienen.
 serviteur, *m.* der Diener.
 seuil, *m.* die Schwelle.
 seul, *e.* allein, einzig.
 seulement, nur, allein, bloß.
 sévère, streng.
 sévèrement, streng, ernsthaft.
 si, wenn, so.
 siege, *m.* der Eiz, Stuhl.
 il siérait, es würde stehen,
 fleiden.
 siffler, pfeifen.
 signal, *m.* das Zeichen.
 signe, *m.* das Zeichen.
 faire signe, ein Zeichen ge-
 ben.
 signer, unterzeichnen.
 signifier, bedeuten.
 silence, *m.* das Stillschweigen.
 sillonner, Furchen ziehen, ackern.
 simple, bloß, einfaltig, einfach.
 simple-

- Simplement, einfach, bloß.
 simplicité, *f.* die Einfachheit.
 sincèrement, aufrichtig.
 singe, *m.* Affe.
 singulier, *e.* sonderbar, beson-
 ders.
 sinon, wo nicht.
 situation, *f.* die Lage, Zustand.
 six, sechs.
 sobre, mäßig.
 société, *f.* Gesellschaft.
 soc, *m.* das Pfauenauge.
 soeur, *f.* die Schwester.
 soie, *f.* die Seide.
 soif, *f.* der Durst.
 soigneusement, sorgfältig.
 soin, *m.* die Sorgfalt, die Sor-
 ge.
 soir, *m.* 2 der Abend.
 soirée, *f.* 3
 soixante, sechzig.
 soixante-dix, siebenzig.
 sol, *m.* das Erdreich.
 soleil, *m.* die Sonne.
 lever du soleil, *m.* Son-
 nenaufgang.
 solitaire, einsam.
 solitude, *f.* Einsamkeit.
 sollicitation, *f.* die inständige
 Bitte.
 solliciter, bitten, anhalten.
 sombre, finster, dunkel.
 somme, *f.* die Summe, der
 Schlaf.
 sommeil, *m.* der Schlaf.
 sommelier, *m.* der Kellermeister.
 sommet, *m.* der Gipfel, Schei-
 tel, die Spitze, der Wirbel
 des Kopfs.
 somptueux, *se.* prächtig, kost-
 bar.
 son, *m.* der Schall, Ton, die
 Klingel.
 songe, *m.* der Traum.
 songer, träumen, denken.
 sonner, klingeln, schlagen.
 sofa, *m.* das Ruhebett.
 sort, *m.* das Schickal, Loos.
 sorte, *f.* die Art, Weise.
 de sorte, so daß.
 sortir, ausgehen, herausgehn.
 sor, *m.* der Thor, Narr.
 sor, *te.* einfaltig, dumm.
 sottise, *f.* die Thorheit, Narz-
 heit.
 sou, *m.* ein Wenig, Grobchen.
 souci, *m.* die Sorge.
 soucier, bekümmern.
 souffler, ansblasen, hauchen.
 souffrant, *e.* leidend.
 souffrir, erdulden, leiden, etz-
 lauben.
 souhait, *m.* der Wunsch.
 souhaitable, wünschenswerth.
 souhaiter, wünschen.
 soulagement, *m.* die Unterstü-
 tzung, Erleichterung.
 soulager, erleichtern.
 soulever, aufrichten, aufheben.
 se soulever, sich widersetzen, etz-
 heben.
 soulier, *m.* der Schuh.
 se soumettre, sich unterwerfen.
 soumis, unterwürfig, demüthig.
 soupçon, *m.* der Argwohn.
 soupçonner, argwöhnen, in
 Verdacht haben.
 souper, *m.* das Abendessen.
 souper, zu Abend speisen.
 soupir, *m.* der Seufzer, das
 Stöhnen.
 soupirer, seufzen, stöhnen.
 source, *f.* die Quelle.
 sourcils, *pl.* die Augenbrau-
 nen.
 sourd, *e.* taub, dumpf.
 souricière, *f.* die Mause Falle.
 sourire, *m.* das Lächeln.
 sourire, lächeln.
 souris, *f.* die Maus.
 sous, unter.
 soutenir, behaupten, erhalten,
 aushalten.
 soutien, *m.* die Stütze.
 souvenir, erinnern.
 souvenir, *m.* das Andenken.
 sovent, oft.
 souverain, *m.* Oberherr.
 souverain, *e.* der oberste.
 spectacle, *m.* das Schauspiel.
 spectateur, *m.* der Zuschauer.
 stérile, unfruchtbar.

struktu-

structure, *f.* die Zusammenfügung, das Gebäude.
 stupide, dumm.
 stupidité, *f.* die Dummheit.
 subir, untergehen, sich unterziehen.
 sublime, erhaben.
 subsistance, *f.* Unterhalt.
 subsister, bestehn, sich erhalten.
 subtiliser, heimlich wegnehmen.
 subvenir, zu Hülfe kommen.
 succéder, nachfolgen.
 succès, *m.* der Erfolg, Fortgang.
 sueur, *f.* der Schweiß.
 suffisre, hinlänglich seyn.
 suffisamment, genug, hinlänglich.
 suffoquer, ersticken.
 sujet, *m.* der Gegenstand, Unterthan, die Urfach.
 sujet, unterthänig, unterworfen.
 au sujet, wegen, in Betreff.
 suite, *f.* das Gefolge, die Folge.
 tout de suite, augenblicklich.
 suivant, *e.* nachfolgend.
 suivant, nach.
 suivre, folgen.
 superbe, stolz, prächtig.
 superflu, *m.* der Ueberfluß.
 supérieur, *e.* das Obere, Höhere.
 les supérieurs, die Oberen.
 supériorité, *f.* die Ueberlegenheit.
 supplication, *f.* die dringende Bitte.
 supplice, *m.* die Strafe.
 supplier, flehentlich bitten.
 supporter, ertragen, dulden, ausdauern.
 supposer, voraussetzen.
 sur, auf, über, bey.
 sûr, *e.* gewiß, sicher.
 surcharger, überhäufen.
 surement, gewiß, sicher.
 sûreté, *f.* die Sicherheit.
 surface, *f.* die Oberfläche.
 surmonter, übersteigen, überwinden.
 surpasser, übertreffen.
 surprendre, ertappen, überfallen, verwundern.
 être surpris, erstaunt seyn.

surpris, *e.* übereilt, überfallen.
 surprise, *f.* die Ueberraschung, das Erstaunen.
 en sursaut, plötzlich, schnell.
 surtout, besonders, vor allen.
 surveille, *f.* zween Tage vor einem Feste.
 survenir, dazu kommen, überfallen.
 survivre, überleben.
 suspendre, hängen, verschieben.
 sympathie, *f.* das Mitgefühl.

T.

tabatiere, *f.* die Tobacksdose.
 table, *f.* der Tisch.
 tableau, *m.* das Gemälde.
 tablette, *f.* Schreibtäfelchen.
 tabouret, *m.* niedriger Stuhl ohne Lehne.
 tâche, *f.* die Aufaabe.
 tâcher, suchen, versuchen, sich befeisigen, bestechen.
 tact, *m.* das Gefühl.
 taille, *f.* die Leibesgestalt.
 tailler, schneiden, schnitzen.
 tailleur, *m.* der Schneider.
 taire, se taire, schweigen.
 talent, *m.* das Talent, die Geschicklichkeit.
 talon, *m.* der Haken, die Ferse.
 talonner, auf der Ferse nachfolgen.
 tandis, während.
 tant, so viel, sowohl.
 tantôt, bald, eben jetzt.
 tapis, *m.* die Tapete, Teppich.
 tapisserie, *f.* Decke.
 tard, spät.
 tarder, säumen, verweilen.
 il me tarde, es verlangt mich.
 taureau, *m.* der Stier.
 teint, *m.* die Gesichtsfarbe.
 tel, le, solch, so.
 téméraire, kühn, verwegen.
 témoignage, *m.* Beweis, Zeugniß.
 témoigner, bezeugen.
 témoin, *m.* der Zeuge.
 tempéré, *e.* gemäßigt.

tempête,

- tempête, *f.* das Ungewitter, der Sturm.
 temples, *pl. f.* die Schläfe.
 tems, *m.* die Zeit, das Wetter.
 tenant, *e.* angränzend.
 tendre, reichen, austrecken, einen Bogen spannen.
 tendre des pieges, Schlingen legen.
 tendre, }
 tendrement, } zärtlich.
 tendresse, *f.* die Zärtlichkeit.
 tenir, halten.
 tenir à quelqu'un, an jemand liegen.
 tenter, versuchen.
 terme, *m.* das Wort.
 terminer, endigen, beschließen.
 ternir, verblichen, den Glanz verlieren.
 terre, *f.* die Erde, das Land, Landgut.
 terrible, entsetzlich, awulich.
 testament, *m.* letzter Wille, Testament.
 tête, *f.* der Kopf.
 à la tête, an der Spitze.
 théière, *f.* Theetopf, Theekanne.
 tiede, *lau.*
 timidité, die Furchtsamkeit.
 tirer, ziehen, schießen.
 tiroir, *m.* die Schublade.
 toi, *du.*
 toile, *f.* die Leinwand.
 toile d'araignée, das Spinnennetz.
 toit, *m.* das Dach.
 tombe, *f.* das Grab.
 tombeau, *m.* das Grab.
 tomber, fallen.
 toindre, scheeren (als Schaaf).
 tonneau, *m.* eine Tonne.
 tonner, donnern.
 tordre, ringen.
 torrent, *m.* der Strom.
 tort, *m.* das Unrecht, der Schaden.
 à tort et à travers, in den Tag hinein.
 tortue, *f.* die Schildkröte.
 touchant, *e.* rührend.
- toucher, *m.* das Gefühl.
 toucher, fühlen, rühren, anrühren, daran stoßen, Geld empfangen.
 toujours, immer.
 tour, *m.* Strich, Reihe, Gang.
 à mon tour, wiederum, da die Reihe an mir ist.
 tourment, *m.* die Qual.
 tourmenter, quälen, beunruhigen.
 tourner, drehen, wenden, drehen.
 tourneur, *m.* Drechsler.
 tourte, *f.* eine Torte.
 tousser, husten.
 tout, *e.* alles, alle, ganz.
 tout à coup, auf einmal, plötzlich.
 point du tout, ganz und gar nicht.
 tout à fait, ganz und gar.
 trace, *f.* Spur, Vorbild.
 tracer, zeichnen, aufschreiben.
 trajer, *m.* die Ueberfahrt.
 traîneau, *m.* der Schlitten.
 trainer, ziehen, schleppen.
 traire, *m.* der Zug, Streich, Pfeil.
 trait de lumière, Lichtstrahl.
 traiter, begegnen, behandeln, Unterhandlungen pflegen.
 traître, *m.* Verräther.
 trancher, zerschneiden.
 trancher du grand, prahlen.
 tranquille, tranquillement, ruhig.
 tranquillité, *f.* die Ruhe.
 se tranquilliser, sich beruhigen.
 transcrire, abschreiben.
 transe, *f.* die Angst.
 transi, *e.* erstarrt.
 transparent, *e.* durchsichtig.
 transport, *m.* die Entzündung, heftige Aufwallung.
 transporter, hinübertragen, bringen, entzücken.
 se transporter, sich begeben, sich erzünnen.
 travail, *m.* die Arbeit.
 travailler, arbeiten.
- O
- travers,

- travers, *m.* die Breite, Quere.
 à travers, durch, mitten durch.
 traverser, durchreisen, durch-
 streichen.
 tremblement, *m.* das Zittern.
 trembler, zittern.
 trente, dreßsig.
 trépigner, zappeln, stampfen.
 très, sehr.
 trésor, *m.* der Schatz.
 tressaillir de joie, vor Freude
 hüpfen.
 tricoter, stricken.
 triple, dreßfach.
 triste, }
 tristemont, } traurig.
 tristesse, }
 trois, drei. } Traurigkeit.
 troisième, dritte.
 trompe, *f.* der Elefantenrüß-
 sel.
 tromper, betrügen.
 se tromper, sich irren.
 trompeur, se, Betrüger, in.
 tronc, *m.* der Rumpf.
 trop, zu viel, zu sehr.
 trotter, traben, stark gehen.
 trou, *m.* das Loch.
 trouble, *m.* die Unruhe.
 troubler, beunruhigen, verwir-
 ren, stören.
 troupe, *f.* der Haufen.
 troupeau, *m.* die Heerde.
 trousser, aufschürzen.
 trouver, finden.
 se trouver, sich befinden.
 tue-mouche, *m.* die Fliegen-
 klappe.
 tuer, tödten.
 tunique, *m.* Leibrock der Alten.
 turban, *m.* türkischer Byut um
 den Kopf.
 tuyau, *m.* die Röhre.
- V.**
- vacances, *f.* pl. die Ferien.
 vacarme, *m.* großer Lärm.
 vache, *f.* die Kuh.
 vagabond, *e.* herumsehweifend,
 herumlaufend.
- vague, *f.* die Wasserwoge, Well-
 le.
 vain, *e.* eitel.
 en vain, vergebens.
 vaincre, überwinden.
 vainqueur, *m.* der Sieger, Ue-
 berwinder.
 vaisseau, *m.* das Schiff; Gefäß.
 valet, *m.* der Diener.
 valeur, *f.* der Werth, die Ta-
 pferkeit.
 vallée, *f.* }
 vallon, *m.* } das Thal.
 valoir, gelten, werth seyn.
 vanité, *f.* die Eitelkeit.
 vanter, rühmen, prahlen, groß-
 thun.
 vapeur, *f.* der Dunst, Dampf.
 vaquer à quelque chose, einer
 Sache obliegen.
 varié, *e.* verschieden, abwech-
 selnd.
 variété, *f.* die Verschiedenheit,
 Abwechslung.
 vase, *m.* das Gefäß.
 vaste, groß, weitläufig.
 vautour, *m.* der Habicht, Geier.
 veau, *m.* das Kalb.
 végétaux, pl. Pflanzengewächse.
 veille, *f.* der Abend vor einem
 Tage, das Wachen.
 veiller, wachen.
 veine, *f.* die Ader.
 vendange, *f.* die Weinlese.
 vendre, verkaufen.
 vendredi, der Freytag.
 vénérable, ehrwürdig.
 vengeance, *f.* die Rache.
 venger, rächen.
 venir, kommen.
 venir à bout, erreichen, gelang-
 en.
 vent, *m.* der Wind.
 ventre, *m.* der Bauch.
 venue, *f.* die Ankunft.
 verdoyant, *e.* grün, grünend.
 verdure, *f.* das Grüne, pl. grün-
 ne Waare.
 véritable, wahr, wahrhaftig,
 wirklich.
 vérité, *f.* die Wahrheit.

ver-

- vermeil, le, roth, röthlich.
 vermicelles, f. pl. die Nudeln.
 vernir, firnissen.
 verre, m. das Glas.
 vers, gegen, zu.
 verfer, verrecken, ausgießen.
 vert, e, grün.
 vertu, f. die Tugend.
 vertueux, fe, tugendhaft.
 veste, f. die Weste.
 vêtir, kleiden, bekleiden.
 viande, f. das Fleisch.
 vice, m. das Laster.
 vicieux, fe, lasterhaft.
 vicissitude, f. der Wechsel, die
 Veränderlichkeit.
 victime, f. das Opfer.
 victime, f. der Sieg.
 victorieux, fe, siegreich.
 vide, leer, unausgefüllt.
 vie, f. das Leben.
 vieil, le, alt.
 vieillard, m. der Greis.
 vieillesse, f. das Alter.
 vieillir, alt werden.
 vieux, vieille, alt.
 vif, ve, lebhaft, munter, hell.
 vigilant, e, wachsam.
 vigne, f. m. der Weinberg,
 Weinstock.
 vigueur, f. die Munterkeit,
 Kraft, Lebhaftigkeit.
 vil, e, schlecht, niedrig.
 village, m. das Dorf.
 villageois, m. der Dorfbewoh-
 ner, Bauer.
 villain, e, garstig, häßlich.
 ville, f. die Stadt.
 vin, m. der Wein.
 vinaigre, m. der Weinessig.
 vindicatif, ve, rachsüchtig.
 vingt, zwanzig.
 violence, f. die Gewalt, Heftig-
 keit.
 violent, e, heftig.
 violon, m. die Violine, der
 Bass.
 visage, m. das Gesicht.
 vis-à-vis, gegenüber.
 viser, zielen.
 visible, sichtbar.
- visite, f. der Besuch.
 visiter, durchsuchen.
 vite, geschwind, schnell.
 vitesse, f. die Schnelligkeit.
 vitre, f. das Glas, die Fenster-
 schiebe.
 vivacité, f. die Lebhaftigkeit.
 vivant, e, lebend.
 vivre, leben.
 un, e, einer, eine, eins.
 uni, e, glatt, eben, vereinigt.
 union, f. die Vereinigung.
 unique, einzig.
 unir, vereinigen.
 universel, le, allgemein.
 vocation, f. der Ruf, Beruf.
 voeu, m. der Wunsch, das Ge-
 löbde, Opfer.
 voici, sehet da, das ist, hier
 ist.
 voie, f. der Weg, das Mit-
 tel.
 voila, sehet da, das ist.
 voile, m. das Segel, der
 Eschler.
 voiler, verschleyern, verhüllen.
 voir, sehen.
 voisin, m. der Nachbar.
 voisine, e, benachbart.
 voisinage, m. die Nachbarschaft.
 voiture, f. das Fuhrwerk, die
 Kutsche.
 voix, f. die Stimme.
 vol, m. der Raub, Flug.
 voler, stehlen, fliegen, eisen.
 voleur, m. der Dieb, Räu-
 ber.
 volonté, f. der Wille.
 volontiers, gern.
 voltiger, herumfliegen, flattern.
 volupté, f. die Wollust.
 vouer, weihen, widmen.
 vouloir, wollen.
 voyage, m. die Reise.
 voyager, reisen.
 voyageur, m. ein Reisender.
 vrai, e, wahr.
 vraiment, wahrhaftig, wirklich.
 usage, m. der Gebrauch, die
 Übung.
 usé, e, abgenutzt.

ufer, behandeln.

en ufer, umgehn, behan-
deln.

utile, nützlich.

utilité, *f.* der Nutzen.

vu, angesehen, in Betracht.

vue, das Gesicht, Ansehn, der
Anblick, die Absicht.

en vue, vor Augen.

à vue d'oeil, augenschein-
lich.

Y.

y, da.

yeux, *m. pl.* die Augen (vom
sing. oeil.)

Z.

zèle, *m.* der Eifer.

zélé, *e;* eifrig.

zéro, *m.* die Null.



AB 503 $\frac{16}{K, 19}$

VD 18

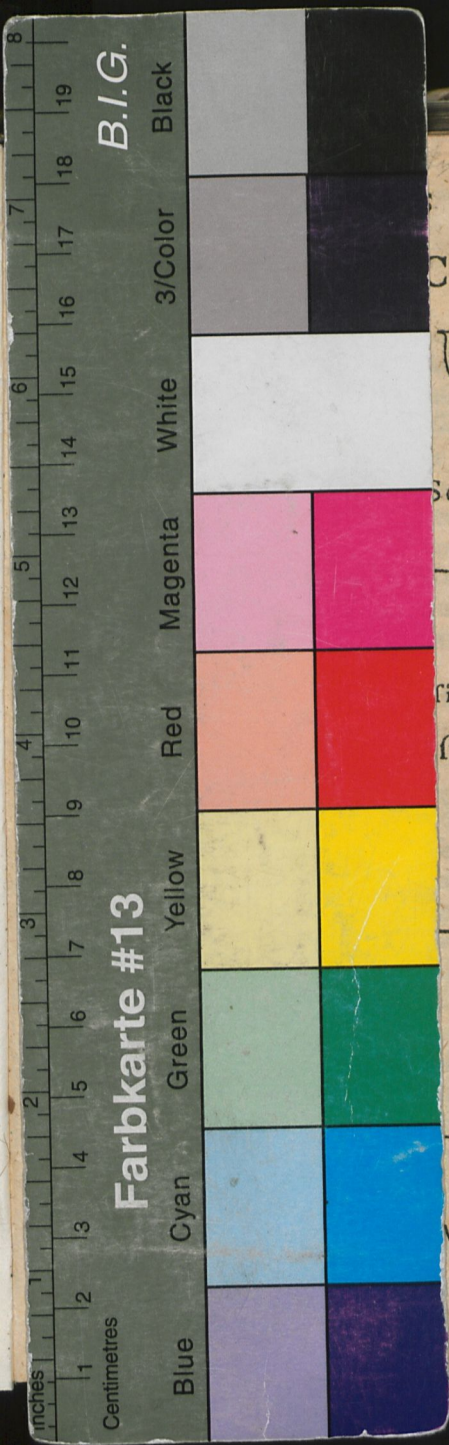
ULB Halle
004 169 344 3





5





B.I.G.

Farbkarte #13

Centimetres

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

CHES
UCH

Schulclaffen.

fisch-deutschen
fter.

Auflage.

Waisenhanfes.

